(A SUIVRE) 6-7

JUILLET.AOUT 78

NUMERO DOUBLE: 164 PAGES. 15F

DOSSIER:
LE ROMAN NOIR

BUZZELLI
LA GUERRE VIDEOLOGIQUE

CLAEYS
1934. A RAINCOAT ODYSSEY
CHAPITRE 1: FOOLISHBURY

MENSUEL 15FF Belgique 100fb Suisse 9fs Canada $3.75 Pays Bas fl9.90

(A SUIVRE) JUILLET.AOUT 78

TROIS COLLECTIONS
DIRIGÉES PAR GÉRARD KLEIN

SCIENCE-FICTION

AILLEURS ET DEMAIN

Derniers titres parus

NOUVEAUTÉS
(couverture argentée)

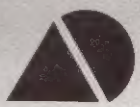
- **JOHN BRUNNER**
  A l'ouest du temps
- **LESTER DEL REY**
  Crise

CLASSIQUES
(couverture dorée)

- **THOMAS DISCH**
  Camp de concentration

A paraître

- **FRANK HERBERT**
  Les enfants de Dune



PROSPECTIVE

LES VISAGES DE L'AVENIR

Premier volume paru

ADRIAN BERRY

LES 10 000 PROCHAINES ANNÉES

C'est l'objet de la prospective de préparer les esprits à des éventualités dont quelques-unes apparaissent très certaines, mais dont d'autres, si improbables qu'elles demeurent, sont importantes ou graves. "Les Visages de l'Avenir", collection de prospective, ne réunira ni des prophéties plus ou moins romanesques jouant sur la crédulité du public, ni des essais futurologiques prétendant proposer une prévision unique et pseudo-scientifique d'un avenir déjà écrit. Elle accueillera des ouvrages problématiques sur ce qui se passerait si, dans des domaines très variés, telles conditions étaient réunies.

Cette collection comprendra deux sections, consacrées l'une à la prospective scientifique et technologique, l'autre à la prospective sociale.

AVENTURES SPATIALES
FANTAISIE

L'AGE DES ÉTOILES

Huit titres parus

1) ROBERT HEINLEIN
L'enfant tombé des étoiles
2) ROBERT SILVERBERG
La porte des mondes
3) CHRISTIAN LÉOURIER
L'arbre-miroir
4) ROBERT HEINLEIN
Le vagabond de l'espace
5) MICHEL JEURY
Le sablier vert
6) ANDRÉ NORTON
La planète des ours
7) MICHEL GRIMAUD
L'île sur l'océan nuit
8) CHRISTIAN GRENIER
Le montreur d'étincelles

ROBERT LAFFONT

SOMMAIRE

(A SUIVRE) 6-7

Un numéro double exceptionnel ! De la lecture pour deux mois. Pour toutes vos vacances. Dès le 18 août, le numéro 8 de *(A Suivre)* sera en vente dans votre kiosque, au prix habituel de 10 F.

P 30 - Chantal de Spiegeleer : Façades Blanches, ou les tribulations d'un mime dans une ville hostile, par une jeune dessinatrice belge. Son premier récit, *Reflets* avait été publié dans *Le 9e rêve* (Futuropolis diff.).

P 41 - Guido Buzzelli : La guerre vidéologique, ou violence et télévision. Un récit de 18 pages présenté par Jean Frapat, le réalisateur T.V. qui avait passionné les amateurs de B.D. avec *Tac au Tac*.

P 60 - Le dossier (A suivre) : Les Métamorphoses du Noir. Un siècle et demi de littérature, du « roman gothique » anglais du XIXe siècle au « roman de la violence » de nos auteurs policiers modernes.

P 79 - Jean-Claude Claeys : 1934 / a raincoat odyssey. La dernière aventure du « privé » Foolishbury qui avait fait une apparition remarquée dans le premier album de Claeys : *Whisky dreams* (Ed. du Cygne).

P 130 - Andréas - Rivière : Le récit des relations de Barlow avec Lovecraft. Ils ne se rencontrèrent que rarement, mais, avant sa mort, en 1937, Lovecraft nommera « exécuteur littéraire » son jeune ami.

7 BENOIT - CHERAQUI : HISTOIRES VRAIES 3.

15 TARDI - FOREST : ICI MÊME - Chapitre 6 : La pluie, ça m'inspire.

28 LES BANDES DESSINÉES DE GÉRARD GUÉGAN : Une fonction de masse.

30 CHANTAL DE SPIEGELEER : FAÇADES BLANCHES.

41 GUIDO BUZZELLI : LA GUERRE VIDÉOLOGIQUE.

60 LE DOSSIER (A SUIVRE) : **LES MÉTAMORPHOSES DU NOIR** - coordonné par **FRANÇOIS RIVIÈRE. PHILIPPE LABRO - HUBERT JUIN - CLAUDE KLOTZ - LEO MALET - STÉPHANE LEVY KLEIN - ANDRÉ DE LORDE - GILLES PUDLOWSKI - JEAN-CLAUDE LAMY - MARC VOLINE.**

68 SOKAL : LE FLIC QUI M'AIMAIT. La dernière enquête de l'inspecteur Canardo.

74 PIERRE SINIAC : FREUDENSCHADE.

79 CLAEYS : 1934 : A RAINCOAT ODYSSEY.

94 F'MURR : LE ROMAN DE JEHANNE D'ARQUE (sans Jehanne).

99 PRATT : CORTO MALTESE EN SIBÉRIE - Chapitre 6 : La langue des dieux.

114 LES LIVRES DE JEAN SOLÉ : Du côté de l'éclectisme.

120 FRANÇOIS RIVIÈRE : SAX ROHMER ET SES FANTASMES.

122 SAX ROHMER : LE YATAGAN.

126 CABANES - FOREST : LE ROMAN DE RENART.

130 ANDREAS - RIVIÈRE : BIOGRAPHIE DE ROBERT-HOWARD BARLOW (1918-1951) ET SES RELATIONS AVEC H.P. LOVECRAFT.

139 DE LA FUENTE : HAGGARTH - LE CRANE AUX TROIS SERPENTS - Chapitre 3 : Ombres acérées sous la lune.

152 AVOINE : LA PHOTOGRAPHIE.

154 L'ACTUALITÉ (A SUIVRE).

(A SUIVRE) - Mensuel - n° 6-7 - Juillet-Août 1978 - © Casterman 1978 ● Rédacteur en chef : JEAN-PAUL MOUGIN ● Secrétaire de rédaction : ANNE POROT ● Conception graphique : ÉTIENNE ROBIAL ● Maquette : BERNARD CICCOLINI ● Rédaction-administration : 39, rue Madame, 75006 Paris - Tél. : 544.59.32 ● Directeur de la publication : LOUIS GÉRARD ● Comité de direction : ÉTIENNE POLLET (directeur) ● DIDIER PLATTEAU (directeur délégué) ● LOUIS GÉRARD ● J.-P. MOUGIN ● Siège social : S.A. ÉDITIONS CASTERMAN, 66, rue Bonaparte, 75006 Paris. Tél. : 633.24.10. Télex : EDICAST 200 001 F ● Service de Presse : JOELLE FAURE ● Publicité : PHILIPPE PAYELLE ● Belgique : CASTERMAN S.A., 28, rue des Sœurs-Noires, 7500 Tournai. Tél. : (069) 22.41.41. Télex : CASEDI 57 328 ● Canada : MONDIA DISTRIBUTION inc. 1977 bvd Industriel Chomedex Laval (Que) H7S 1 P6. Tél. : (514) 667-9221 ● France : Diffusion N.M.P.P. ● Service des Ventes HEBDOPLAN. Tél. : 266.57.15 ● Voor Nederland : Atlantis, Slaak 18 Rotterdam ● N° de Commission paritaire : en cours ● ISSN : 0180-3840 ● Dépôt légal : 3e trimestre 1978 ● Imprimé en Belgique par CASTERMAN S.A. TOURNAI ●

Ann de la jungle.
L'Afrique, la violence, l'aventure.

Le premier grand roman en bandes dessinées signé Hugo Pratt enfin publié en France.

Hugo Pratt, après des années passées en Afrique, en Ethiopie, au Kénya, est à Buenos Aires. C'est là que par hasard le futur créateur de Corto Maltese va écrire sa première histoire. Ann de la jungle, premier roman en bandes dessinées entièrement réalisé par Hugo Pratt, nous entraîne dans une Afrique mi-réelle, mi-inventée où des personnages ayant réellement existé apparaissent plus ou moins transformés sous les traits de chefs de tribus, de sorciers, d'aventuriers, de soldats, d'officiers, etc.

Ainsi, découvrons-nous le marin irlandais O'Hara – est-ce l'esquisse de Corto Maltese? – la jeune Ann de la jungle, sous laquelle on croit deviner celle qui deviendra la compagne d'Hugo Pratt, et l'officier Tenton qui réapparaîtra dans "Les scorpions du désert", avec le grade de lieutenant-colonel.

Tracés avec assurance, les héros d'Ann de la jungle laissent entrevoir ceux qui accompagneront toute l'œuvre d'Hugo Pratt.

Aujourd'hui, c'est avec un rare plaisir que l'on se replonge dans Ann de la jungle, pour suivre les aventures de cette jeune anglaise perdue au cœur de l'Afrique dans une ville de garnison britannique, à la veille de la première guerre mondiale.

Ann de la jungle.
Hugo Pratt.

casterman

COURRIER (A SUIVRE)

Quand vous proposez une nouvelle, vous l'introduisez, en rappelant qui est son auteur ou en nous le présentant. Une liste complète de ses œuvres ne serait pas malvenue, pluiôt qu'une citation rapide d'un ou deux titres. De plus, quel plaisir peut-on prendre à la lecture d'une bande comme «Virginia Woolf, la parole de l'eau», de Chantal Montellier, si on ignore qui est Virginia Woolf ? Un petit paragraphe avant ou après la bande aurait pu résumer la vie et citer les œuvres de cet écrivain américain. Votre journal n'est pas lu par des «hyperintellectuels». Faites donc un sondage dans la rue pour voir qui connaît de Virginia Woolf autre chose que son nom. Fort peu de gens, je vous assure. Il est louable de lui consacrer une bande de quatre pages, mais quel intérêt, si elles restent sans signification ? Si elles ne nous apprennent rien ?

Un dernier mot pour vous dire mon enthousiasme extrême pour «La terre creuse» de Schuiten (n° 3) ; l'originalité du texte et du dessin ne cachent pas, comme souvent ailleurs, des faiblesses de scénario, mais mettent en valeur son étrangeté, son ambiguité.

Une autre bande assez extraordinaire est à signaler : «La maison aux volets clos» de Rodolphe et Ferrandez (n° 4). J'espère, pour eux et pour nous, que les auteurs de ces bandes ne resteront pas inconnus et qu'ils continueront à nous présenter des bandes moins anodines qu'elles n'en on l'air, et où plusieurs degrés de lecture sont possibles.

Bernard Valle
31170 Tournefeuille

Votre lettre vous donne raison, d'une manière indirecte. Virginia Woolf, en effet, n'était pas un écrivain américain mais anglais. Il faut bien reconnaître qu'une notice sur Virginia Woolf aurait donné toute son ampleur à la bande de Chantal Montellier.

[redacted]

Joli départ pour votre revue, mais attention aux succès trop faciles, en général, ils durent peu. Les exemples fourmillent. Et ce toujours pour la même raison : d'abord, on mise sur les grosses têtes, elles peuvent s'exprimer librement, le lecteur est content ; et puis, au fil des numéros, les grosses têtes s'épuisent à tout tenir. Un, deux ou trois grands noms ne suffisent pas à renouveler une revue mensuelle. Je suis libraire spécialisé en BD et je suis bien placé pour savoir que les amateurs de BD recherchent le nouveau dans leurs revues (et pas dans les albums, qui restent l'apanage des grands de la BD).

Tout ce qui ne se renouvelle pas s'encroûte. Et puis, quel est l'intérêt d'acheter une revue dont toutes les histoires vont sortir en album ? Aucun ! Il faut donc autre chose. En ce moment, vous avez Cabanes et le type de Canardo. C'est très chouette et c'est ce qui plaît le plus aux gens. Du Pratt et du Tardi, c'est connu, archiconnu ; c'est très bien, surtout le Pratt, mais ça ne suffit pas à faire vivre une revue.

Patrick Tunion
Satori
Draguignan

[redacted]

J'ai reçu et j'ai lu (A suivre) n° 1. J'ai été catastrophé, anéanti, épouvanté... Jadis j'ai appris avec plaisir que Casterman avait l'intention d'éditer une publication mensuelle. Cela m'a réjoui car la valse-lente des rapports souvent bizarres entre (ex)-collaborateurs du trio Tintin-Spirou-Pilote m'excédent. Donc : Casterman allait nous offrir une belle publication à faire baver d'envie et faire crever de jalousie les Editions du Lombard et Dupuis et Dargaud et tous les autres minus habens.

Ah ouiche ! On a vu le résultat. C'est simple : moi qui n'ai rien à voir dans toute cette histoire, j'ai honte pour vous... Vous avez prostitué la bande dessinée à des impératifs que j'appelerais même pas commerciaux, même pas intelligents mais simplement opportunistes. Faisant le jeu de la gauche, vous avez attiré chez vous quelques minables-dessinateurs-gueulards qui dégoûteront à tout jamais le lecteur moyen que mon indignation représente ici. Prenons l'exemple de J.-C. Forest. Un grand dessinateur (jadis) mais Tardi, lui, est un piètre dessinateur (maintenant) et quand Forest ne dessine pas lui-même, quand il ne fait pas de science fiction, il est irrémédiablement perdu dans les méandres de son cerveau délirant. Ses scénarios sont malheureusement ineptes, indigestes, inodores, incolores, bref fades... Quand à Tardi je préfère ne pas parler de son manque évident de talent. Parlerai-je d'Auclair ? Moyen dessinateur n'ayant pas réussi à faire carrière dans les grands hebdomadaires, car instable, il nous livre la plus monumentale bourde jamais publiée dans l'histoire de la BD : une bande dessinée en breton (je ne savais pas que cette langue morte se parlait encore ?). Je ne parlerai pas de Pratt. Il plagie toujours aussi mal Caniff et ses histoires ne sont appréciées que de vous. Il est gnangnan, cassepieds, banal, ridicule, vulgaire.

Quant aux textes et articles, Rivière me donne envie de l'appeler François Rasoir et seul Caradec échappe à notre ire. Bref, à mes yeux cette publication manque de fantaisie, d'humour véritable (Forest n'est pas marrant du tout, du tout), et d'invention. Il y manque le charme de la vraie BD. Je persiste à croire que la BD n'est pas un art mais un délassement. (A Suivre) me donne hélas de la migraine ; je lui préfère donc Tintin et Spirou. Là je ne dois pas me casser la tête pour comprendre, je peux me laisser entraîner, je rêve donc je suis. Avec (A Suivre), une ancienne antipathie pour le cérébral remonte à la surface de mon champ de colère et j'ai envie de déchirer en mille petits morceaux ce puzzle qui ose se présenter comme un mensuel.

(A suivre) se présente comme le fanzine underground de luxe ! c'est pas un compliment ! c'est pas encore une injure mais c'est une constatation et c'est pas beau !

J'ai voulu en toute franchise exprimer mon dépit. Je vous souhaite de continuer bien sûr, mais pas en profitant d'une minorité bruyante car, malheureusement, vous ne pourrez jamais attirer la majorité silencieuse. J'ai voulu vous faire comprendre ce que les «exégètes» qui minaudent ne vous diront jamais !

Danny De Laet
Anvers

Epargnez-nous vos migraines. On ne vous oblige pas à lire (A Suivre).

[redacted]

LES PAYSANS ET LA PROPRIETE COLLECTIVE

En réponse à l'article de M. Le Roy Ladurie sur la propriété privée (A Suivre) n° 2

S'il est de idées fausses qui ont la vie dure, c'est celle du paysan français individualiste forcené, attaché depuis l'aube des temps à la propriété privée ! Pas de chance, M. Le Roy Ladurie, mais la propriété privée telle que vous l'entendez était fort peu répandue jusqu'à la révolution française.

Sous l'ancien Régime, les paysans français étaient groupés en communautées villageoises afin de résister à l'oppression des seigneurs, qu'ils soient nobles ou bourgeois. Vers 1750, on compte 40 000 communautés. La communauté rurale entraine un comportement collectif des paysans : l'exploitation en commun de ses biens, l'obligation faite à tous de l'assolement amènent à une limitation du droit de propriété. Ainsi, les paysans obtiennent souvent que la propriété privée des seigneurs soit limitée à la première récolte pour les labours ou à la première fauche pour les prés, le regain étant propriété commune. Bien sûr, cette vie communautaire est démocratique puisque, avant 1789, tous les hommes — et dans certains cas les femmes et les enfants de 14 ans — votent à l'assemblée de la communauté la répartition de l'impôt, le recrutement de la milice et tout problème afférant à la vie des habitants. Elle se heurte à l'opposition des possédants, aristocrates, riches bourgeois, paysans aisés. En effet, ces derniers cherchent à étendre leurs propriétés agricoles au détriment de la communauté. Ils obtiennent en 1769 avec l'appui du pouvoir royal le droit de bornage qui consiste à enclore les terres et interdire les usages communautaires.

La résistance du monde paysan est extrêmement vive à l'instauration de la propriété privée bourgeoise par le droit de clôture et l'interdiction totale de pénétrer sur les terres. Les contradictions vont éclater pendant la Révolution française entre les «coqs de village» (paysans riches, meuniers...), les bourgeois citadins d'une part et les petits paysans, les ouvriers agricoles d'autre part. Partout, les municipalités dominées par les «citoyens actifs» (entendez payant plus de 10 livres d'impôts) souhaitent le partage des terres communales. En 1792, une loi instaure donc le partage des communaux. Elle contribue à hérisser la France de clôtures en tous genres et peut compromettre les équilibres naturels en autorisant chacun à cultiver ce qui lui plaît. Cependant, toutes les municipalités n'osent pas l'appliquer car la colère des petits paysans est grande. En 1793, une nouvelle loi restitue toutes les terres enlevées aux communautés mais admet le droit de clôture, la liberté de cultiver et le partage des terres entre tous les villageois. Cette loi, en apparence égalitaire, permet aux plus riches d'accaparer les terres. Dans bien des régions, les paysans pauvres réclament le maintien des droits collectifs mais rarement l'accès à la propriété privée.

Face aux grands propriétaires terriens, la solidarité paysanne va jouer et entraîner de nombreux conflits au XIXe siècle. Les paysans vont, dans certaines régions, défendre pied à pied leurs droits.

Au XXe siècle, dans bien des régions, l'exode rurale et le remembrement ont fait tomber les usages communautaires en désuétude mais bien des bois, des alpages, des sentiers et des prés communaux sont encore revendiqués comme appartenant à la communauté villageoise.

Alors, les paysans sont-ils partisans depuis toujours de la propriété privée ? Il semble que la réalité historique démente les thèses de M. Le Roy Ladurie, même si celles-ci se font sous le couvert d'une notoriété universitaire.

La rédaction du PEUPLE FRANÇAIS
revue d'histoire populaire qui existe depuis 1970. (B.P. 26 - 92190 Meudon)

Comment le Père Noël donnerait-il le sein à l'Enfant Jésus ?
L'Ogre du Petit Poucet était-il un hippie ?
Un nain peut-il devenir un surhomme ?
Est-il possible de tuer avec un appareil de photographie ?
Le citron donne-t-il un avant-goût du néant ?

A ces questions – et à bien d'autres plus graves et plus folles encore – ce livre répond par des histoires drôles, navrantes, exaltantes et toujours exemplaires.

MICHEL TOURNIER

de l'Académie Goncourt

LE COQ DE BRUYÈRE

Contes et récits

GALLIMARD

HISTOIRES VRAIES

BENOIT _ CHERAQUI

OUI, S'IL N'EST PAS TROP TARD. SINON J'IRAI DANS UN RESTO PRIVÉ. ET TOI ?

JE CROIS QUE JE VAIS RENTRER... MARTHE EST DE RETOUR AUJOURD'HUI. ÇA ME CHANGERA DES ROBOTS RÉFRACTAIRES

DE RETOUR D'OÙ ?...

L'INÉVITABLE DÉTOUR PAR LA SALLE DU COURRIER. CE JOUR-LÀ, BAL GRACIAN S'ARRÊTA....

SON TÉMOIN CLIGNOTAIT....

CONSEIL DÉMOGRAPHIQUE, CELLULE B À M. BALTHAZAR GRACIAN, CASIER 1139

IL AVAIT COMPLÈTEMENT OUBLIÉ...

"... APRÈS ÉTUDE DES DOSSIERS ET CONFORMÉMENT AUX DÉSIR ÉMIS LORS DE LA SIGNATURE DU CONTRAT D'UNION, LE CONSEIL... ... DÉMOGRAPHIQUE A PRIS LES DÉCISIONS SUIVANTES CONCERNANT L'UNITÉ BALTHAZAR ET CAROLE GRACIAN...

POSSIBILITÉ DE PROCRÉATION PORTANT SUR UN NOMBRE D'ENFANTS ÉGAL À 2 ET DE SEXE DIFFÉRENT.

LES NAISSANCES SERONT SÉPARÉES PAR UN INTERVALLE DE 2 ANNÉES PLEINES.
LE PREMIER ENFANT DEVRA ÊTRE DE SEXE FÉMININ..."

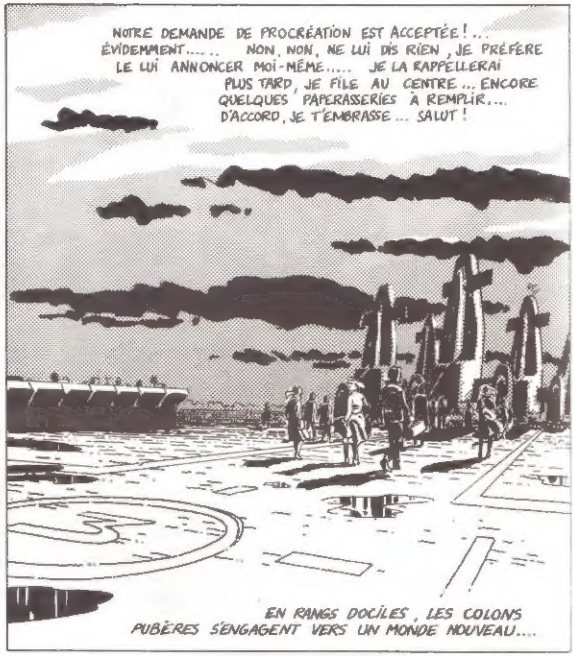
CAROLE ALLAIT ÊTRE FOLLE DE JOIE. ELLE ATTENDAIT DEPUIS SI LONGTEMPS ! COMMENT S'APPELLERAIT-ELLE ? ... ADELINE, ALICE...

ANIA..

QU'EST-CE QUE TU ES ?
UN PRONOM PERSONNEL, DEUXIÈME PERSONNE DU SINGULIER.
OÙ EST L'ORIGINE ?
LE BIEN DE CHACUN ET LE MIEUX DE TOUS.
17 18 19 20
QUELLE EST LA QUESTION ?
QUELLE EST LA QUESTION.
TOUT EST EN ORDRE ... JE N'AURAIS PAS AIMÉ DEVOIR VOUS CONVAINCRE DE ME SUIVRE JUSQU'À L'ATELIER...
SURTOUT AUJOURD'HUI !

PERSONNE?

LE CONDITIONNEMENT? JE VOUDRAIS PARLER À CAROLE GRACIAN, POSTE 21.
ALLO, CAROLE,.... AH, C'EST LISA!..... CAROLE N'EST PAS LÀ?... ..... TU PARLES QUE C'EST IMPORTANT, C'EST MERVEILLEUX, OUI!


NOTRE DEMANDE DE PROCRÉATION EST ACCEPTÉE!... ÉVIDEMMENT..... NON, NON, NE LUI DIS RIEN, JE PRÉFÈRE LE LUI ANNONCER MOI-MÊME..... JE LA RAPPELLERAI PLUS TARD, JE FILE AU CENTRE... ENCORE QUELQUES PAPERASSERIES À REMPLIR.... D'ACCORD, JE T'EMBRASSE... SALUT!
EN RANGS DOCILES, LES COLONS PUBÈRES S'ENGAGENT VERS UN MONDE NOUVEAU....

L'INSTANT DE LA SÉPARATION. UNE FIN ET UN COMMENCEMENT DE CHAQUE CÔTÉ. ESPOIR PAR PROCURATION ET TRISTESSE BORNÉE.

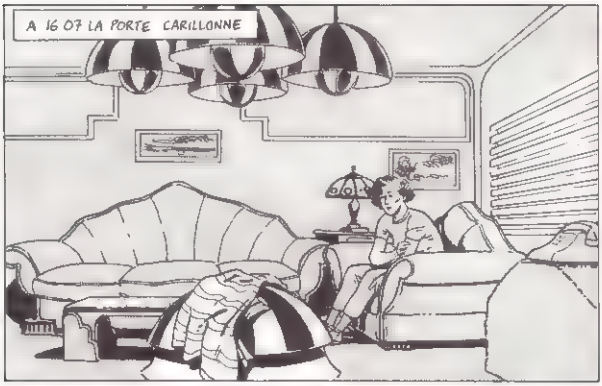
À PARTIR D'HIER ON ARRIVE À MAINTENANT (2 FOIS) LES IDÉES SONT DERRIÈRE ET LES DEUX YEUX DEVANT.
POURQUOI LA TERRE EST TOUTE PETITE, C'EST LÀ-BAS QUE SONT MON PÈRE ET MA MÈRE, QUAND EST-CE QU'ON Y RETOURNERA?

... OÙ C'EST ICARIE?
JE M'APPELLE CAROLE, MON OURS S'APPELLE LÉO.
L'AVENTURE SPATIALE, SYLVAIN ET SYLVETTE....

LES 3 CONQUÉRANTS
LE VOYAGE DE NOÉ.
HECTOR LE ROBOT.
LA BRIGADE DES AS
BONJOUR ! COMMENT TU T'APPELLES ?
VIRGINIE !
BONJOUR VIRGINIE MOI C'EST CAROLE. ON PEUT JOUER ENSEMBLE ?
J'AI PLUS ENVIE DE JOUER JE VOUDRAIS BIEN RENTRER CHEZ MOI J'AI FAIM
TU VEUX QU'ON AILLE GOÛTER ? ET ON FERA DES DESSINS, DES MONTAGNES, DES VACHES TU SAIS CE QUE C'EST UNE VACHE ?
NON, JE VEUX VOIR MAMAN TU PEUX VENIR AVEC MOI SI TU VEUX

T'AS PAS DE MAMAN, TOI ?
SI, BIEN SÛR, COMME TOUT LE MONDE.
ET DES ENFANTS, T'EN AS DES ENFANTS ?
BALTHAZAR GRACIAN JE VIENS DE RECEVOIR CETTE CONVOCATION
REMPLISSEZ UN QUESTIONNAIRE ET ATTENDEZ QU'ON VOUS APPELLE
CELA RISQUE D'ÊTRE LONG ?
UNE DEMI-HEURE ! VOUS ÊTES BIEN TOUS PAREILS ! AU DERNIER MOMENT, TOUT LE MONDE EST PRESSÉ..
IL Y A UN TELEPHONE ? JE VOUDRAIS PRÉVENIR MA FEMME
A DROITE, A CÔTÉ DES WATER-CLOSETS
C'EST PAR LÀ CHEZ MOI
MAIS TU SAIS, JE POURRAIS ÊTRE TA MAMAN C'EST LA MÊME CHOSE. JE T'AIME COMME TA MAMAN !
NON, JE VEUX VOIR MAMAN !

TU EN AS PEUR, DE TA MÈRE, HEIN, PETITE CLOCHE !
LAISSE-MOI TRANQUILLE !
NON, LÂCHE-MOI LÂCHE-MOI, JE VEUX M'EN ALLER !
BIEN SÛR QUE JE LEUR AI DIT ! POUR EUX ÇA NE COMPTE PAS.... ... NON, D'APRÈS EUX LA SEULE SOLUTION SERAIT QUE JE ME RECYCLE..... , MAIS ENFIN ÉCOUTE .... BON, ON EN REPARLERA CE SOIR...
PAS DU TOUT !... . OUI D'ACCORD JE TE LAISSE, IL Y A QUELQU'UN QUI ATTEND... T'AVAIS QU'À TE DÉPLACER TOI-MÊME !..
NON, BALTHAZAR, ELLE N'EST PAS ENCORE ARRIVÉE. QUELLE HEURE ? 15 20 ! . C'EST ÇA, ESSAIE CHEZ TOI .
NON, IL NE FAUT PAS QUE JE M'INQUIÈTE L'INQUIÉTUDE N'EST QUE DE LA MAUVAISE FOI.
POURQUOI PAS UN AVIS DE RECHERCHE PENDANT QUE J'Y SUIS..

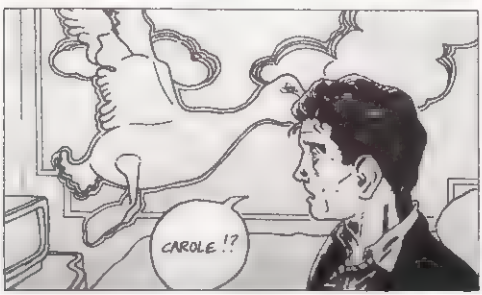

A 16 07 LA PORTE CARILLONNE

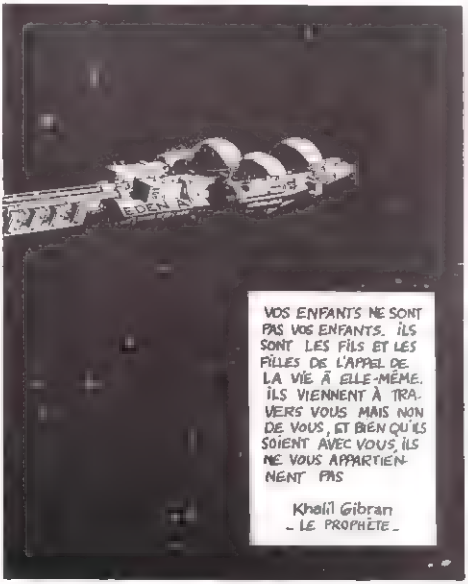
MADAME GRACIAN ?
OUI . C'EST MOI .

UNE MADAME ALLARD VIENT DE PORTER PLAINTE CONTRE VOUS POUR TENTATIVE D'ENLÈVEMENT SUR LA PERSONNE DE SA FILLE VIRGINIE. NOUS VOUS SERIONS RECONNAISSANTS DE BIEN VOULOIR NOUS SUIVRE

MAIS IL Y A UNE ERREUR..... VOUS SAVEZ BIEN QUE JE VOULAIS SIMPLEMENT ALLER ME PROMENER AVEC ELLE..
CE N'EST PAS À NOUS QU'IL FAUT EXPLIQUER ÇA , MADAME

CAROLE ?


CAROLE !?

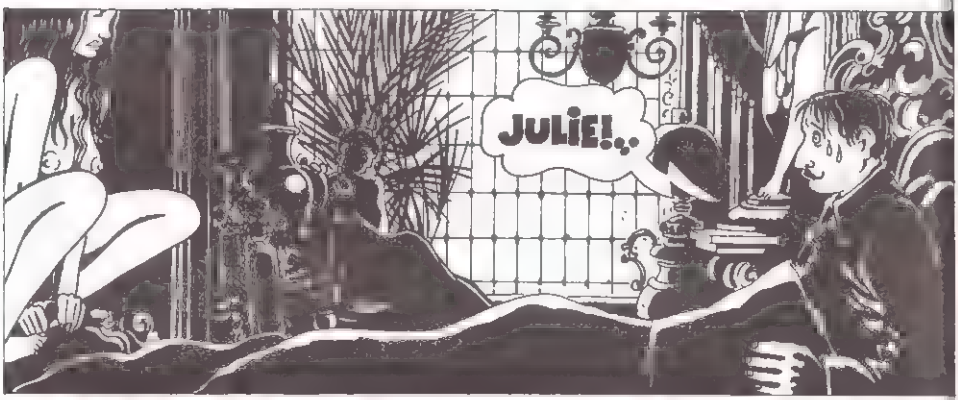

EDEN
VOS ENFANTS NE SONT PAS VOS ENFANTS. ILS SONT LES FILS ET LES FILLES DE L'APPEL DE LA VIE À ELLE-MÊME. ILS VIENNENT À TRAVERS VOUS MAIS NON DE VOUS, ET BIEN QU'ILS SOIENT AVEC VOUS, ILS NE VOUS APPARTIENNENT PAS
Khalil Gibran
- LE PROPHÈTE -

ICI MÊME

TARDI FOREST

CHAPITRE VI :
L'ORAGE ÇA M'INSPIRE

A Mornemont, le pays clos, Arthur Même vit en solitaire sur ses murs. Sa seule préoccupation : faire payer un droit de passage aux habitants de Mornemont quand ils entrent ou sortent de chez eux. Avec cet argent, Même espère rentrer en possession des terres perdues par sa famille au cours d'interminables procès. Mais un être vient briser sa solitude et obséder Même : la jeune Julie... Très loin, dans la capitale, le président de la république qui tente d'enrayer la crise politique qui risque de lui faire perdre le pouvoir, est également obsédé par le souvenir de Julie.


JULIE!..

J'essaie de tenir le coup... de faire bonne figure ... mais je ne vais pas bien ... pas bien du tout !

Quand les fantasmes reviennent en surface ... avec les souvenirs ... (les frissons d'hier) ... C'EST QU'IL Y A MENACE ... sérieuse menace de crise ... et pas seulement de crise politique...

C'est drôle comme on se fait des idées sur sa propre résistance ... Comme on s'illusionne ! DEMAIN PEUT-ÊTRE JE ME RÉVEILLERAI FOU ! ... ("Léger malaise" naturellement).

Dans ma fonction il n'y a pas trente-six maladies légales : c'est le "léger malaise ou le cancer !"

Tu me dégoûtes, si tu veux le savoir!...
...Et tu dégoûtes papa, et tu dégoûtes maman... Faire ça avec Monsieur MÊME!...
Pauv' petit con!
Je me disais qu't'avais une drôle d'odeur depuis trois jours... tu parles, il doit tellement puer des pieds et du reste, qu'après t'as beau t'laver!...
Tu devrais savoir que j'me lave jamais! J'AIME PUER!... parce que pour moi c'qui pue vraiment, c'est c'qui pue la savonnette!... Et vous puez tous la savonnette...
SALOPE!...
J'crois bien qu'i va faire de l'orage!...
Monsieur désire?...
Rien... rien... ou plutôt si... un somnifère! Je n'arrive pas à dormir...

Un somnifère !... Mon Dieu, Monsieur le Président, la pharmacie du palais contient toutes sortes de choses pour les cas les plus dramatiques, mais nous manquons de somnifères !... Ah ! si Monsieur désirait une transfusion !...
Pas encore... Pourquoi n'y a-t-il pas de somnifères ?
Madame nous a emprunté le stock !
Ma femme
Oui, Monsieur, elle est venue hier soir... en fin d'après-midi... j'ai peur que nous n'ayions pas regarni la pharmacie... mais on peut envoyer un motard...
Le temps est à l'orage, Monsieur... et l'orage rend tout le monde nerveux et insomniaque... C'est connu !
Ah ! bien... et vous aussi, Georges, vous vous sentez nerveux ?
Oui, Monsieur !
AAAA!
Les plombs ont sauté, Monsieur, quand il y a de l'orage, les plombs sautent... c'est on ne peut plus connu !
Voilà une chose que je n'ignorais pas, Georges... mais pour le reste vous en savez certainement plus que moi...
Monsieur veut parler de ce qu'il convient de faire ensuite... après la sauterie des plombs !
Exactement.

Georges, j'espère que ma femme ne vous a pas emprunté le stock de bougies !
Que Monsieur ne bouge pas... Je vais aller poser la question..
Un orage.. Le premier de l'année !
L'orage, ça m'inspire ...
Oh ! non, JULIE, non ! ... ne le fais pas... SURTOUT PAS ICI !

Ils vont venir avec de la lumière .. JE LES ENTENDS !...
Oh ! JULIE ... je t'en supplie ..
Trop tard, mon chéri ...
J'peux plus m'retenir...

Maudit orage !
... Et maudite pluie .. le tapis est déjà tout inondé !

Cette pluie ... chaude .. ça me fait re-repenser à ce type -celui que j'ai connu à la ville ... Celui qu'aimait réellement la pluie ... j'me d'mande si quand il pleut, il lui arrive aussi (de temps en temps) de penser à moi ... et si, comme avant ...
..Y prend toujours ma vessie pour une lanterne !..
JULIE . pourquoi l mage de cette fille vient elle m'obséder ?. Quel personnage étrange ! ... Avec cette étonnante disposition ...cette faculté extraordinaire de jouer ... les petites filles incontinentes . .
Elle a dû rentrer chez son père ... dans ce drôle de pays ... Comment était-ce, déjà ? COUTREMONT ? BOUGREMONT ?...
Ah ! MORNEMONT ! "LE PAYS CLOS", comme elle disait ... un endroit bizarre et oublié, au côté du centre ... Le père de JULIE voulait en être député .. (c'est pour ça qu'il m'avait envoyé sa fille, le salaud !..) De toute façon c'était impossible ...à cause du statut de ce patelin ... un statut on ne peut plus singulier et ...
AH! BON DIEU! MAIS VOILA, VOILA..

C'est pour toi..
Chez QUATRE-SEPTEMBRE, le six juin mille neuf cent et caetera, à deux heures zéro huit du matin

Maintenant ?
Alors ?.. C'est la PRÉSIDENCE ?
T'as toi tu l'troubles
MAURICE, tu vas pas fourrer tes fesses dans n'importe quel putsch, dis ?

Non mais, r'gardez-le : y sortirait sans son gilet pare-balles ! ... par un temps pareil !
Oh ! J'vous jure ... faut tout lui dire...
Allez vous faire foutre !

Enfin !

DOMPLEIX ... la lutte contre les Anglais ... Cet empire des Indes que nous offrait un homme exceptionnel et dont un roi, tout aussi exceptionnel dans l'ineptie, nous a dépouillés; ça vous dit quelque chose ?
... Ce qui ne me dit rien, c'est l'urgence qu'il y avait, Monsieur le Président, à m'entretenir d'une affaire classée depuis deux siècles au moins ...
... Nous y viendrons ... Pour l'heure, permettez-moi d'insister sur notre personnage, le Marquis Joseph-François DOMPLEIX dont l'habileté et l'audace furent un temps si grandes, qu'elles lui permirent, avec l'aide de sa femme la bégum, de tenir sous notre influence le tiers du sous continent indien, des côtes de Coromandel jusqu'aux abords du Bengale..
... Jusqu'au jour où le vent tourne !
Les jalousies, les intrigues, les mesquineries du parlement, et l'aveuglement du roi sanctionnent la belle entreprise ... en disgrâce, DOMPLEIX est rappelé à la cour...
... et jusqu'à sa mort, il réclame justice et à tout le moins qu'on lui rembourse la fortune qu'il a personnellement investie dans la création des Comptoirs et dans leur défense contre les Anglais... On le lui promet...
Et jamais la promesse ne fut tenue ... DOMPLEIX et sa femme, la bégum, meurent dans la misère et l'oubli ... Injustice est faite ! ... Que faut-il ajouter ?
Un épilogue ...

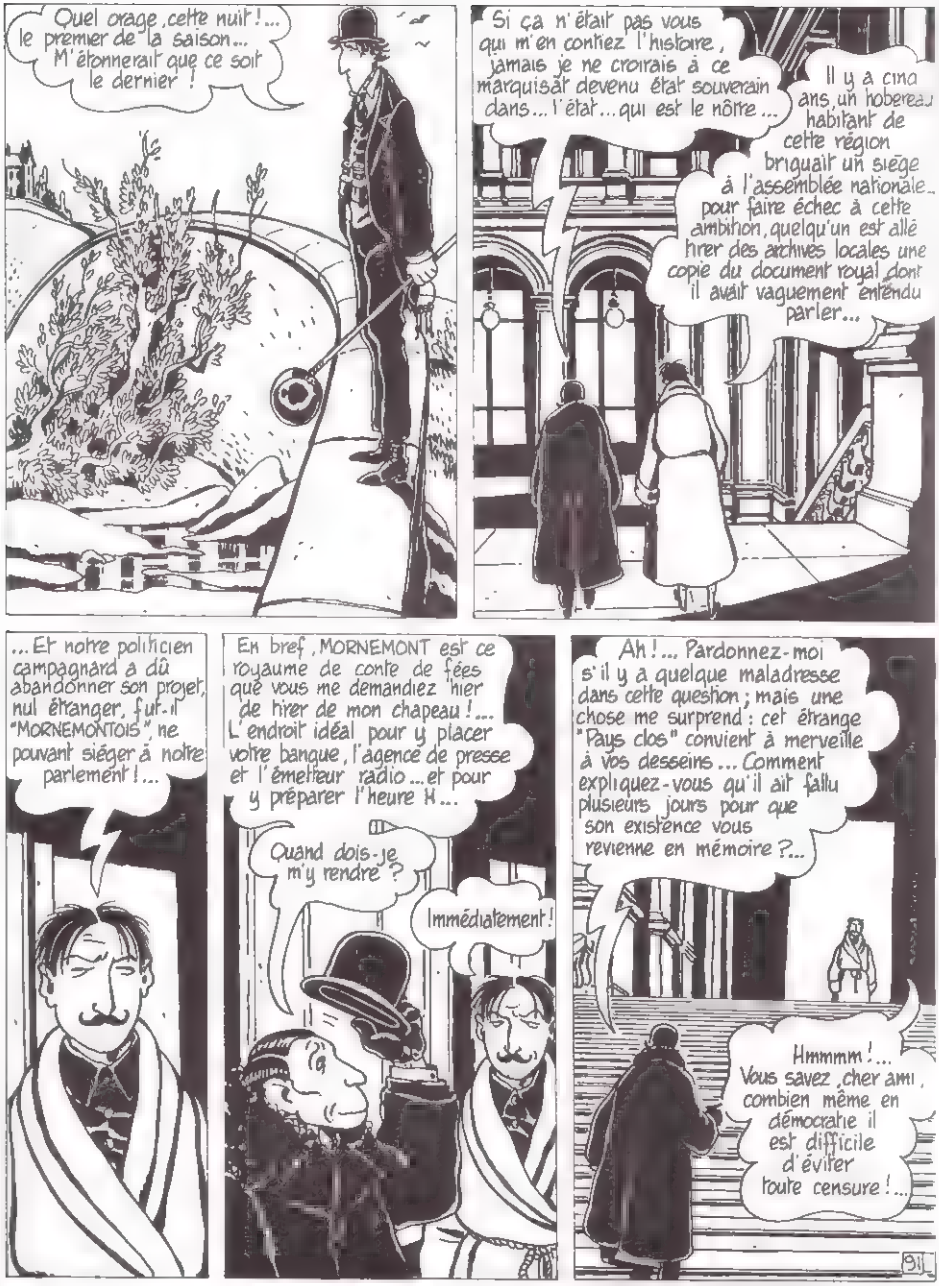
Quel genre d'épilogue ?
Le roi meurt ; un autre vient... avant longtemps on lui coupera la tête... Cependant le temps lui est laissé d'expédier les affaires courantes, et, de temps à autre, d'accorder audience à quelque plaideur...
L'un d'eux est un homme âgé... un gentilhomme campagnard qui vit habituellement retiré sur ses terres, fort loin de la capitale.. Il a pour nom Jean-Marie DOMPLEIX... il est le fils de celui qui nous offrait Golconde et l'empire du grand Mogol ; le tardif et unique rejeton du conquérant déchu...
Trente ans après son père, il demande réparation morale et pécuniaire... le Roi se moque bien du plaideur, mais les temps sont troublés... il craint pour la monarchie, sinon pour sa personne... il cherche à se rendre populaire... à Jean-Marie DOMPLEIX il accorde tout ce qu'il veut, sauf l'argent !
...il lui accorde l'exemption définitive de tout impôt, de toute obligation à l'égard du royaume, mais encore pour son misérable domaine, ce privilège suprême et non dénué d'absurdité : l'indépendance et la souveraineté absolue !
... Le marquis rentre chez lui... Bouleversé par cette victoire inattendue, il ne peut que répéter à sa femme et à son fils unique : "Ah ! quand même !... QUAND MÊME !"

Le vieux marquis vivra dix ans encore... Dix ans à parcourir son royaume dérisoire, et à lire et relire le parchemin dont le sceau royal garantit ses droits ... sénile, il s'esbaudit toujours et à qui veut l'entendre répète encore : "Ah ! quand même !.. QUAND MÊME ! ..."

Vient la révolution !... La monarchie est balayée et le ci-devant marquis DOMPLEIX devient le citoyen DOMPLEIX ...mais comme nul ne lui envie son mauvais royaume, il en demeure souverain quand même ... dès lors, la moquerie paysanne lui attribue un nom nouveau : le citoyen QUAND-MÊME ... ce qui à la génération suivante se réduit à ... MÊME !

Aujourd'hui, sans doute existe-t-il encore un arrière-arrière-petit-fils de DOMPLEIX et qui a pour nom Octave, Gaston, ou Arthur MÊME ... Mais c'est un point secondaire... l'essentiel est que l'édit royal de 1784 N'A JAMAIS ÉTÉ RÉVOQUÉ !...

Surprenant ! Et le nom de ce patelin, pardon ... de cet état souverain ?
MORNEMONT !.. dit : "Le Pays Clos".


Quel orage, cette nuit !... le premier de la saison... M'étonnerait que ce soit le dernier !
Si ça n'était pas vous qui m'en contiez l'histoire, jamais je ne croirais à ce marquisat devenu état souverain dans... l'état... qui est le nôtre...
Il y a cinq ans, un hobereau habitant de cette région briguait un siège à l'assemblée nationale... pour faire échec à cette ambition, quelqu'un est allé tirer des archives locales une copie du document royal dont il avait vaguement entendu parler...
...Et notre politicien campagnard a dû abandonner son projet, nul étranger, fut-il "MORNEMONTOIS", ne pouvant siéger à notre parlement !...
En bref, MORNEMONT est ce royaume de conte de fées que vous me demandiez hier de tirer de mon chapeau !... L'endroit idéal pour y placer votre banque, l'agence de presse et l'émetteur radio... et pour y préparer l'heure H...
Quand dois-je m'y rendre ?
Immédiatement !
Ah !... Pardonnez-moi s'il y a quelque maladresse dans cette question ; mais une chose me surprend : cet étrange "Pays clos" convient à merveille à vos desseins... Comment expliquez-vous qu'il ait fallu plusieurs jours pour que son existence vous revienne en mémoire ?...
Hmmmm !... Vous savez, cher ami, combien même en démocratie il est difficile d'éviter toute censure !...

C'est grand comment, ici ?
Comment ça "grand comment ?..." ICI, c'est grand comme ÇA, exactement ... ni plus ni moins !
Combien ça mesure, je veux dire ?
1,66 m x 2,48 m ...
Hmmm ... si t'achetais un miroir ... un grand ... qui fasse tout un mur... (c'qui f'rait pas terriblement grand non plus, note bien ...) là, derrière ton lit par exemple ... (c'est bien une glace derrière son lit...) si t'avais une glace donc, tout ton petit chez toi aurait l'air deux fois plus grand, non ?...
.. deux fois plus grand peut-être ... mais moi, je serai deux fois dedans aussi ... alors ÇA avec moi, ou le DOUBLE, avec DEUX FOIS MOI, je ne vois pas la différence ... je veux dire que ça ne me fait pas gagner un centimètre carré !
Evidemment, si c'est comme ça qu'tu vois les choses !..
32

(A SUIVRE)

LES BANDES DESSINEES

BLAKE ET MORTIMER : LE R .INVENTEJR, JACOBS, EST JN ALTEUR COMPLET, MEME SI SES VALEURS SONT PARFOIS CONTESTABLES

UNE FONCTION DE MASSE

J'appartiens à une génération qui a découvert la bande dessinée à la Libération. J'avais trois ans à la fin de la guerre et cette époque a été pour moi un déferlement d'images entre 1945 et 1950, j'ai fait mes classes un allant voir les films américains dans les cinémas de quartier, et surtout en lisant des magazines comme **Vaillant** et **Coq hardi**. Je me souviens du récit sur la deuxième guerre mondiale qu'avait imaginé Calvo, et aussi des premières pin-up de **V-Magazine**. En même temps que je fréquentais le « petit lycée », toute ma culture a été faite de journaux, de films et de bandes dessinées. Mais alors que les autres enfants lisaient **Tintin** et **Spirou**, je détestais ces lectures je les trouvais cul-cul la praline et gnan-gnan. Issu d'une famille ouvrière, j'étais en passe de devenir un voyou, pour moi, la « vraie vie » était dans la rue tandis que **Tintin** et **Spirou**, lectures quasi obligatoires dans les colonies de vacances, avaient pour moi ce côté « scout » et « catho » qui reste très lié aux moniteurs, à la discipline, toutes choses que je déteste

Qu'est-ce qui vous plaisait dans les autres bandes dessinées?

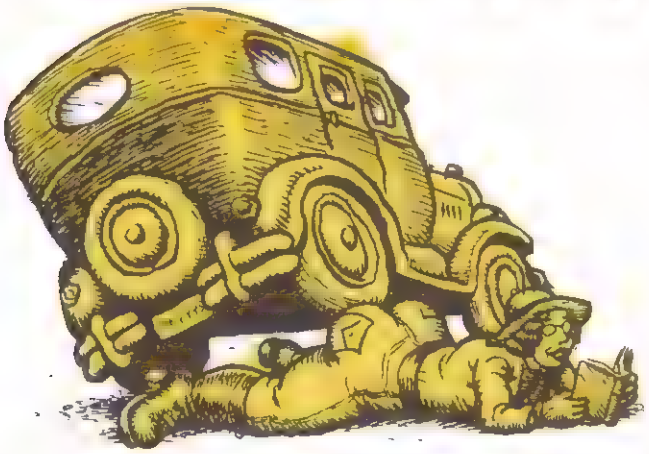
Leur réalisme. Elles parlaient de choses possibles, qui pouvaient m'arriver, et elles mettaient en scène des gens, des rues et des ambiances de ville qui m'étaient familiers.

Je me souviens également de **Tif et Tondu**, et de **Blondin et Cirage**. Ce que j'aimais dans ces histoires c'est l'idée que, finalement, même si l'un était blanc et l'autre noir ou l'un chevelu et l'autre chauve, tous les deux se ressemblaient, ils étaient les mêmes. C'est un peu la même idée que l'on retrouve dans **Laurel et Hardy** : ils sont d'un seul et même personnage, mais dédoublé, ce qui est un bon moyen pour dire des choses en apparence contradictoires. Les **Histoires de l'oncle Paul**, je les lisais quand même parce que c'était bien raconté, mais c'était moralisant au possible et ça me faisait chier. Pour une bande dessinée comme **Buck Danny**, la rupture a été encore plus rapide car je me suis très vite intéressé à la politique et, à l'époque, le mot d'ordre écrit sur tous les murs était : « US go home » ou « Ridgway la peste ». Curieusement, autant le cinéma américain me plaisait, autant les tendances réactionnaires et racistes de ces bandes — qui étaient, il est vrai, plus fabriquées par des Belges que par des Américains —, me paraissaient insupportables.

Vous avez tout le temps lu de la bande dessinée?

Il y a une période où je me suis mis à dévorer la littérature, et là, je me suis un peu désintéressé de la bande dessinée. Je trouvais que ce n'était pas sérieux et que c'était une perte de temps. Puis, au début des années 60, **Giff Wiff** a été lancé et je m'y suis abonné, mais d'une manière « culturelle » en même temps que tous mes copains des **Cahiers du Cinéma**. Grâce à ce magazine, nous avons découvert les bandes dessinées américaines qui étaient inconnues jusqu'alors, et j'ai pu faire la connaissance de **Mandrake** dont certaines histoires, comme le « Voyage dans une pièce de monnaie », sont sublimes et valent n'importe quel roman. Toujours au début des années 60, il y eut aussi le grand succès de **Barbarella**, mais tout de suite, j'ai détesté ça. C'était trop bon goût, trop « clean », trop « ce qu'il fallait faire ». Somme toute, ce que j'aime, c'est le mauvais goût, une certaine vulgarité et la violence, bref, la vie de tous les jours.

DE GERARD GUEGAN



CRUMB : TOUT L'UNIVERS DE L'AMERIQUE.

Dans la mesure où la bande dessinée n'était pas encore un phénomène « à la mode », pouvait-on l'intégrer à un itinéraire culturel?

Ah, non, pas du tout! La preuve, c'est que lorsque je me suis dit qu'il était temps de quitter la rue pour la bibliothèque, je me suis — stupidement — écarté de la bande dessinée en me persuadant que « ce n'était pas de la culture ».

Mais comment expliquez-vous le fait qu'aujourd'hui un homme qui a entre 40 et 50 ans peut se mettre à parler de la bande dessinée de la même manière qu'il pourrait parler de son acquisition de la culture classique?

Si nous pouvions maîtriser notre destin, ce serait très triste. Je veux dire que tout ce qui est enregistré dans notre subconscient réapparaît tôt ou tard, resurgit. Et si aujourd'hui je parle de la bande dessinée, c'est parce que je sais, lorsque j'écris un roman par exemple, que j'ai été profondément marqué dans mon enfance par la lecture de ces bandes dessinées, par un style qui est apparu à ce moment-là. Pendant dix ans, j'ai essayé de gommer cela en me disant que c'était plutôt du côté de Joyce ou de Robbe-Grillet que ça se jouait, et ça m'a plutôt paralysé qu'autre chose. Avant cela, entre 18 et 20 ans, j'avais quand même découvert celui que je considère comme l'un des plus grands romanciers de notre époque, Jacobs, l'inventeur de **Black et Mortimer**. Pour moi, c'est un très grand romancier, je veux dire : un auteur complet, même si ses valeurs sont parfois contestables.

Mais vous employez, à propos d'un auteur de bandes dessinées, le terme de « romancier ». Est-ce que vous ne ressentez pas une opposition, voir une contradiction, entre ce qui serait d'une part une culture légitime (Joyce, Flaubert...), et d'autre part une culture qui était encore « illégitime » il y a trente ans et qui, aujourd'hui, est complètement légitimée?

Je crois surtout qu'au fur et à mesure que l'on vieillit, la culture change de contenu et de définition. Savoir tenir une porte devant quelqu'un est une forme profonde de la culture, tout autant que de savoir préparer des carottes à la crème ou de nouer sa cravate. Longtemps, j'ai pensé qu'effectivement, la culture c'était Joyce, parce que c'était consacré. En fait, la culture, c'est n'importe quoi, c'est ce qui vous constitue. À vouloir gommer ce qui vous constitue, vous devenez un homme sans culture, un homme de pure idéologie. La culture, c'est ce qui vous rend singulier, différent.

Pourtant, ce qui était, culturellement parlant, un bien dévalué, dominé, devient, grâce à un appareil de célébration assez important, un art, une expression artistique à part entière, avec ses spécialistes, ses génies... C'est tout de même un phénomène bizarre...

Il faudrait regarder ce qui s'est passé avec le cinéma dans les années 1910-1920. Si vous relisez la presse de l'époque, vous vous rendez compte que, hormis un ou deux critiques ou écrivains comme Moussinac ou Delluc, comme Desnos ou Aragon, le cinéma était considéré comme un art d'imbéciles. Les textes de l'idéologie dominante étaient des textes **contre** le cinéma, tels ceux de Duhamel, et il a fallu que les surréalistes mènent un véritable combat pour que, l'adhésion populaire aidant, cette tendance soit renversée.

Vous pensez que le parallèle entre le cinéma et la bande dessinée est valable?

Tout à fait. D'autant qu'avec l'effet de retard causé par le fonctionnement des média, des gens comme Reiser ou Mandryka auraient déjà dû être consacrés et encensés il y a dix ans. J'essaie, pour ce qui me concerne, de rattraper ce retard en parlant par exemple du groupe **Bazooka** qui, j'en suis persuadé, est porteur de nouveau.

Avant de commencer l'entretien, vous évoquiez la tendance actuelle à la sophistication de certaines bandes dessinées...

A mon sens, la bande dessinée a une fonction très précise : une fonction de masse. Elle doit continuer à dire des choses simples, évidentes, tactiles, au premier jet, sinon c'est foutu. Il m'a fallu réapprendre à raconter une histoire le plus simplement possible, le plus efficacement possible, et ça, je l'ai appris par la bande dessinée, avec des gens comme Crumb et Wilson. Je déteste totalement Tardi, je n'aime pas beaucoup Hugo Pratt, et je déteste aussi Crépax; tout cela m'agace.

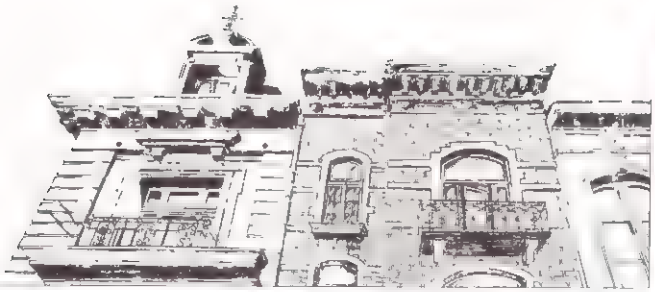
Pourquoi?

C'est physique; pour moi, c'est vraiment dégueulasse. Les culs de filles, dans Crépax, se ressemblent tristement tous. De l'érotisme, ça? Pas le moins du monde... Tout au plus, un univers de sex-shop pour prisunic de banlieue, un univers de poupées gonflables. Ce qui est aseptisé, ce qui fait appel à un univers de papier-cellophane ne me trouble pas. De plus, ce que je reproche à ces trois auteurs, c'est l'absence totale de références à l'époque dans laquelle ils vivent. Ce que j'aime chez Reiser, c'est qu'il exprime la réaction que j'aurais aimé avoir par rapport à tel événement qui me concerne parce que je le vis. Mandryka, lorsqu'il s'amuse, dans **Le concombre masqué**, à réhabiliter Staline, je regarde cela avec plaisir parce que Staline, quoi qu'on en dise, c'est toujours actuel. Pourquoi j'aime Crumb? Parce que, chaque fois que je vais aux États-Unis, c'est l'univers de Crumb que je retrouve. Le monde mystérieux et les jardins secrets de Tardi, pour moi ça n'a aucun intérêt. Breton disait : seul est fantastique le quotidien et, comme lui, je crois à la qualité du quotidien, je crois que le quotidien est plus fantastique que tous les fantastiques imaginaires.

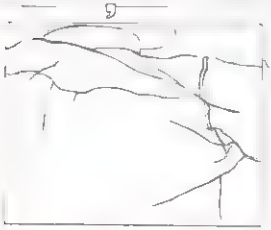
PROPOS RECUEILLIS PAR
OLIVIER BIEGELMANN.

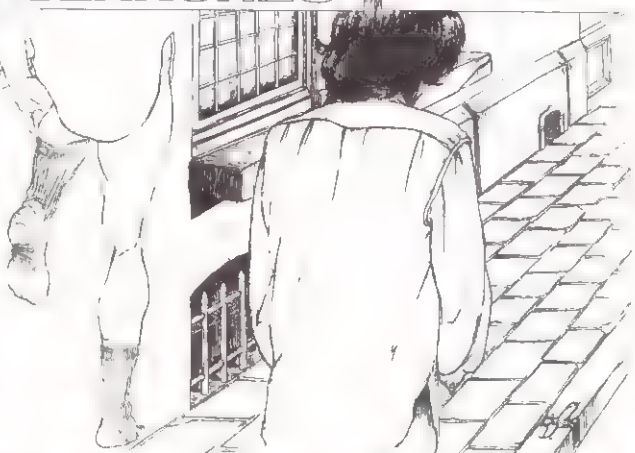
MANDRYKA :
LE CONCOMBRE MASQUE

Journaliste à *La Marseillaise* puis à l'*Humanité*, Gérard Guégan quitte le parti communiste après 68, pour créer les éditions Champ Libre. Il en part en 74 et reprend les éditions du Sagittaire, où il vient de publier *Oui mai*. Il est aussi producteur de télévision, notamment pour *L'homme en question*.
Il a écrit : *Les irréguliers*, *Un silence de mort*, *A feu vif* (Lattès), *Père et fils* (Grasset), *Technicolor* et *La rage au cœur* (Le Sagittaire).

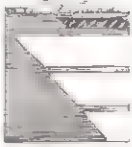


FAÇADES BLANCHES





Tout est muet sauf le ciel bleu et les roses rouges Baccarat solitaire éclate aube pétale par pétale à la lumière d'un chapeau de paille embaume tous les jardins verts déjà éclairés par mille couleurs enfin habite un vase de verre en vase clos
La rose flamboyante vibre dernière des façades blanches comme le soleil inertes, hébranlables, limitées fatalement à la seconde dimension finesse



Les trottoirs courent au rythme carré des dalles blanches elles aussi

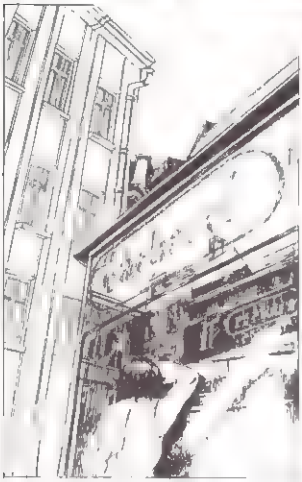
Les briques cadrées par la lumière [illegible] les chambranles des fenêtres

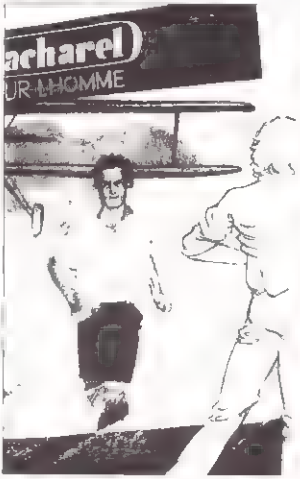
Lames de verre trompe loeil absent

Opacité vulnérable surfaces fragiles secrètes Secret transparent rare et précieux, rouge comme la baccarat ou comme la cerise

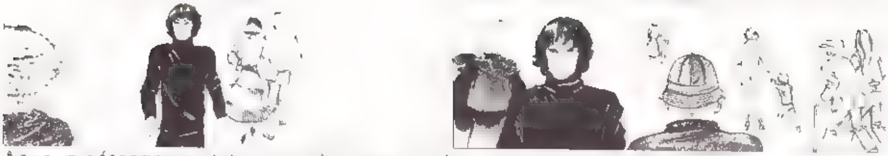
Fruit défendu parce qu'il attire les merles

Heureusement il n'y a pas un chat





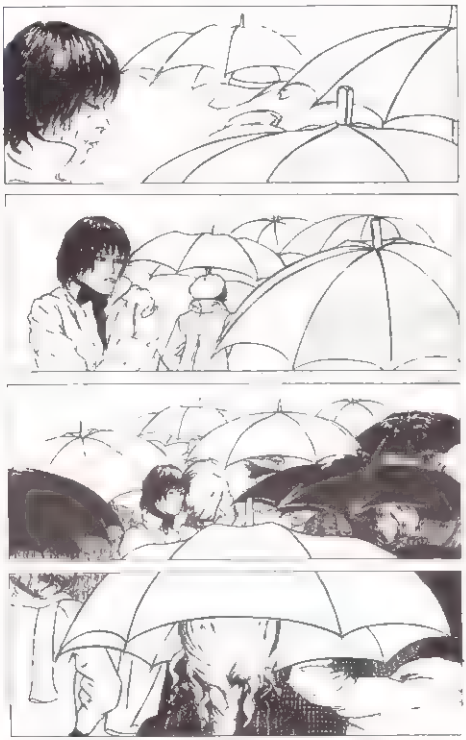
Un frisson



… voie façades pastel suspectes la poussière partout des seuils contus

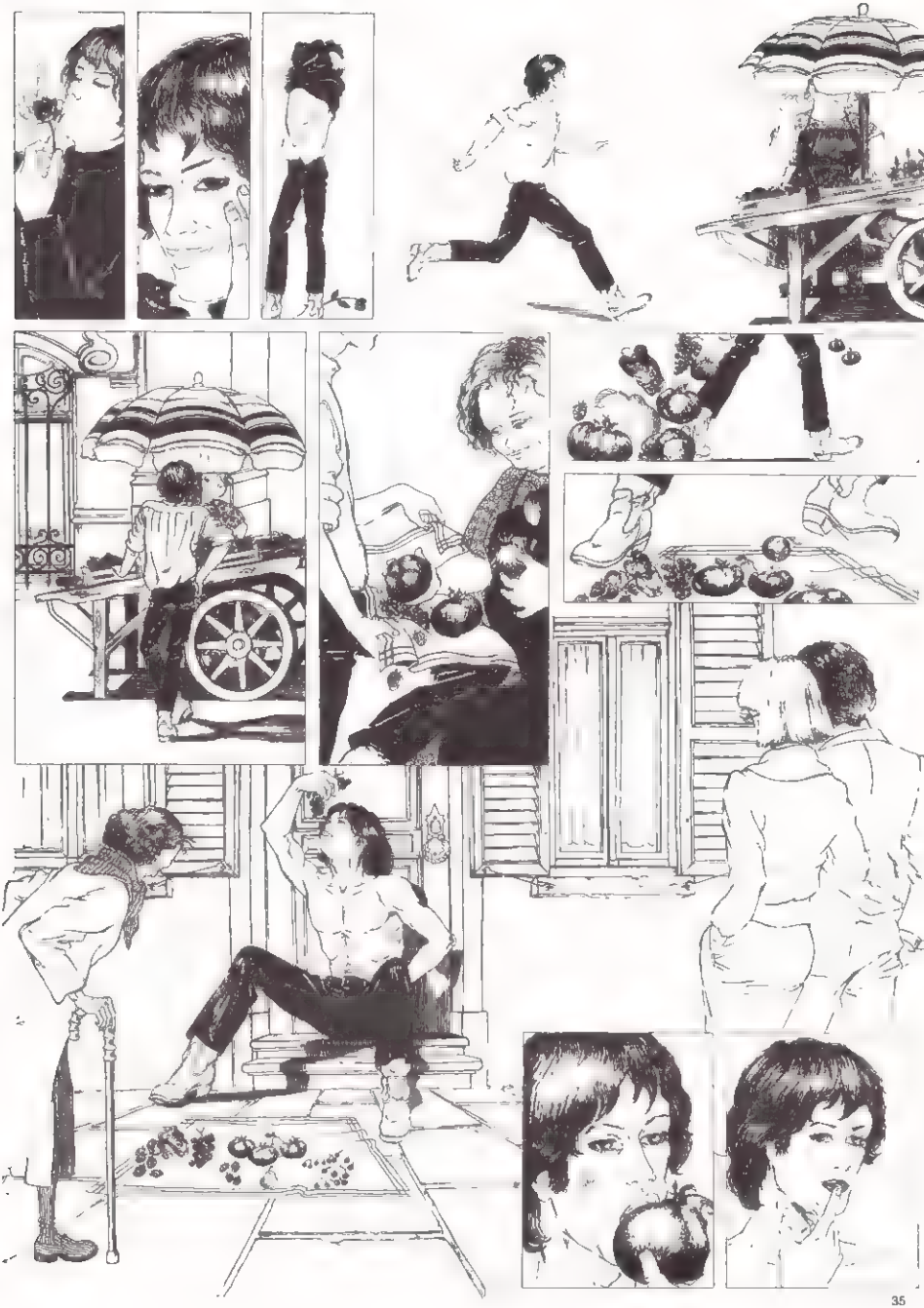
Les portes entrouvertes chuchotent quelques mensonges et les trottoirs, déserts à l'aube

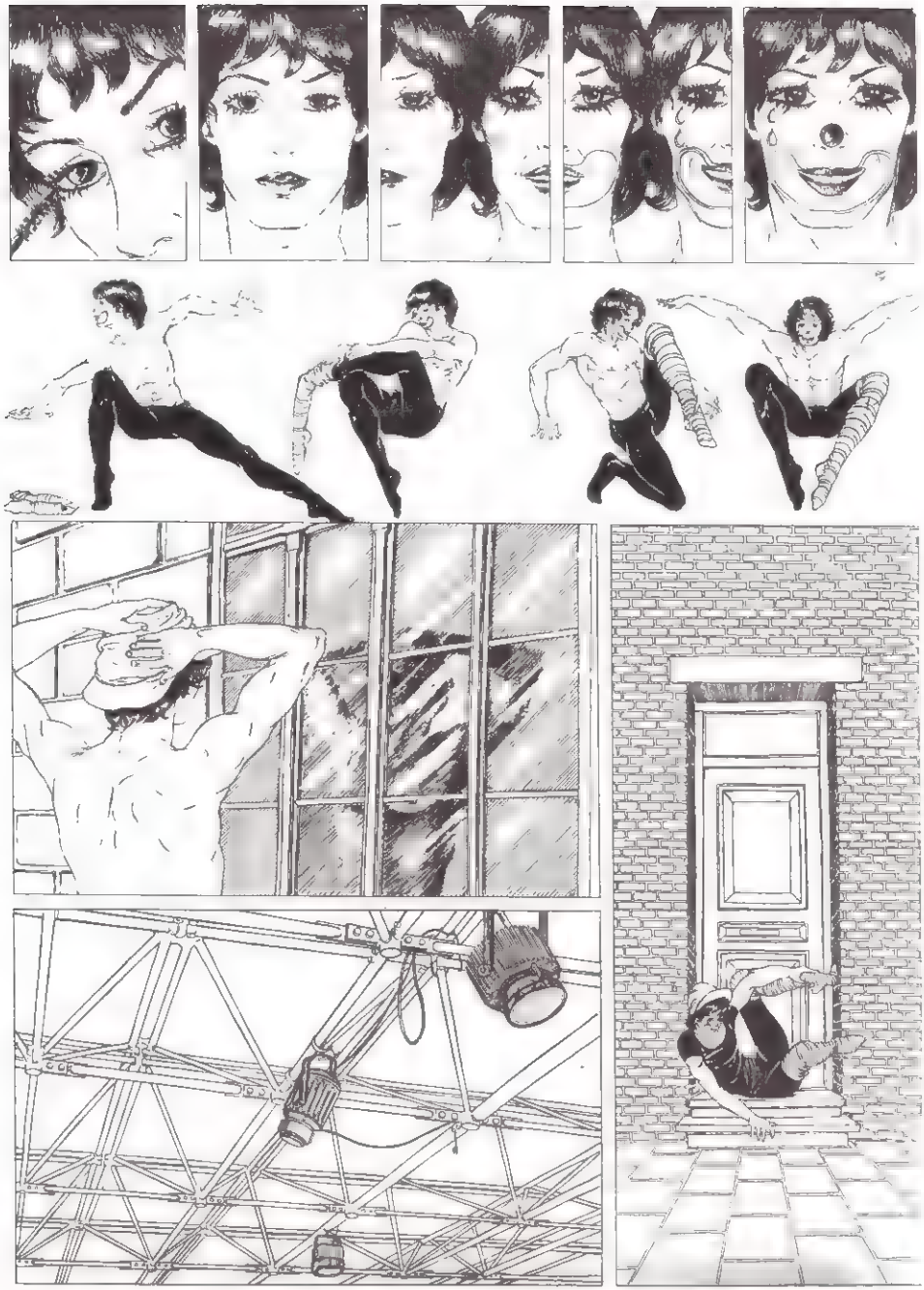
tiennent une conversation un peu douteuse
les poissons emprisonnés dans leurs palais de verre
lancent des regards indécis eaux troubles
filtrées par leurs nageoires translucides

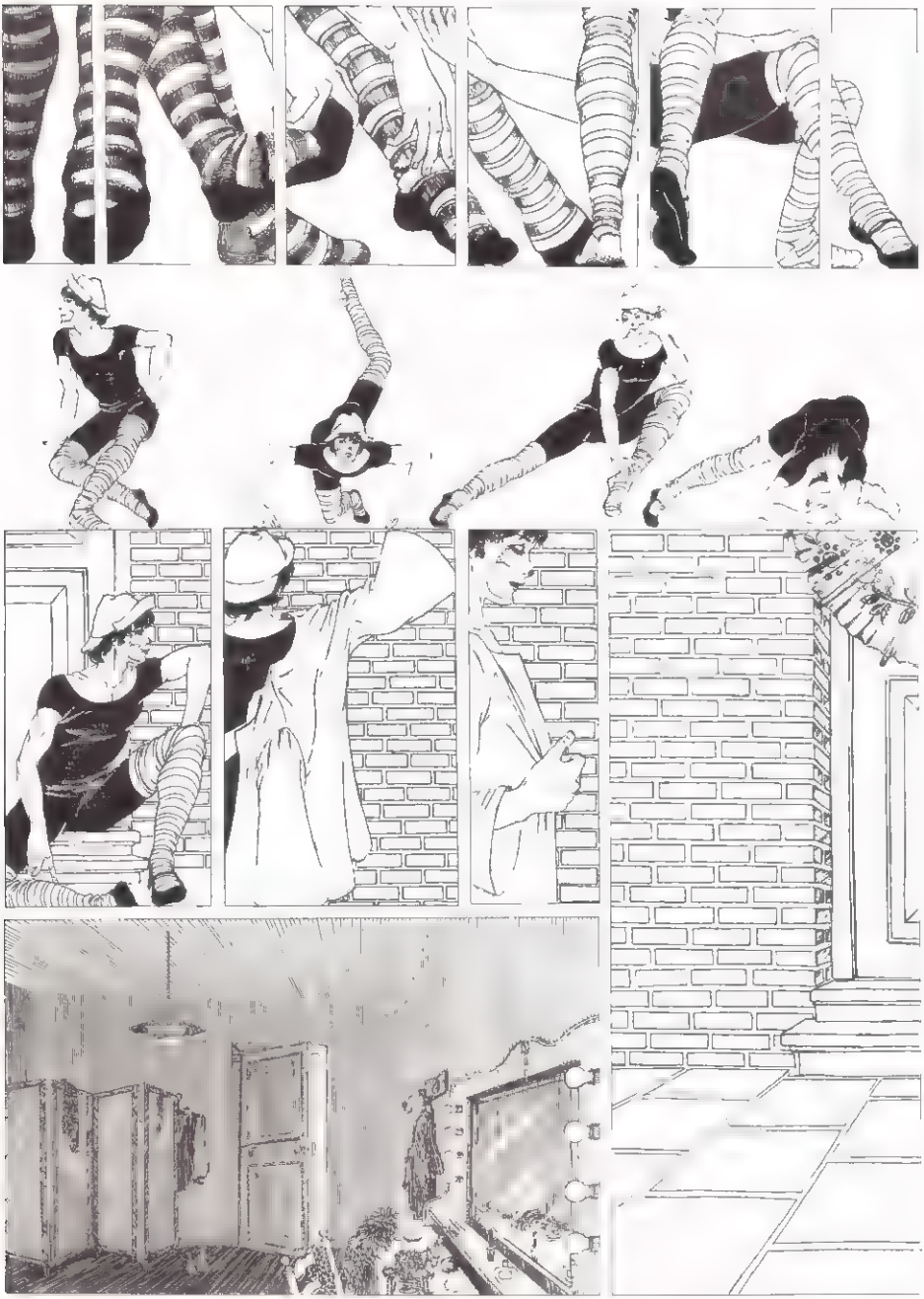


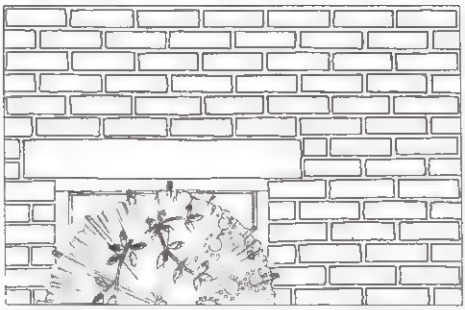
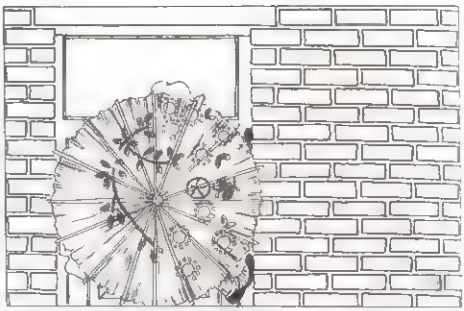
Un cristal s'est brisé entre tes lèvres glaciales d'un néanmoins

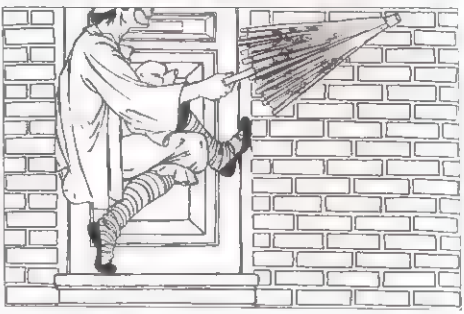
la rose solitaire eclot à l'aube, pétale après pétale, à la lisière d'un chapeau de paille rouge comme la cerise

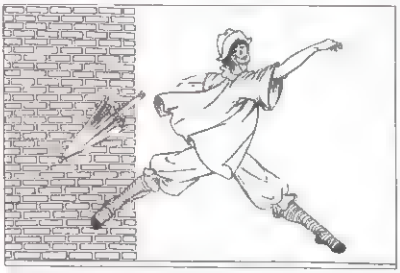


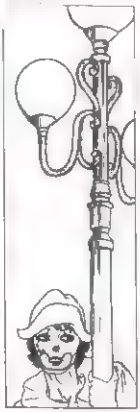
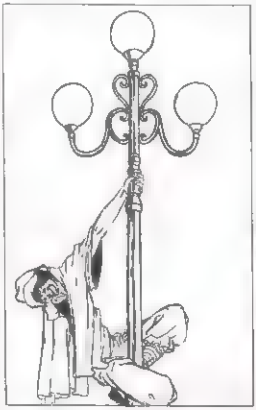


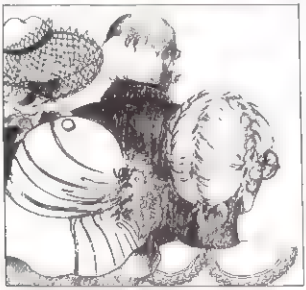


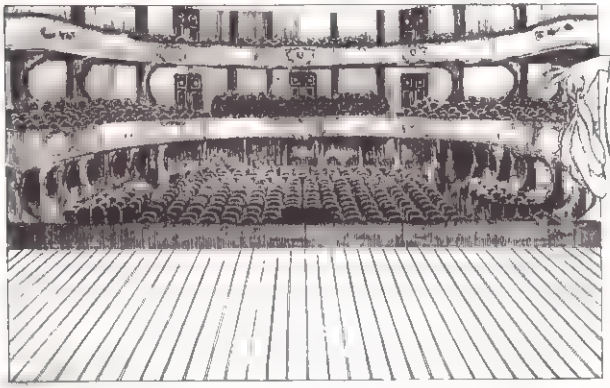











BUZZELLI

L'HORREUR PAR L'IMAGE

Si vous l'avez vu ce soir-là, il ne vous sera sûrement plus possible de l'oublier. Le cadavre d'Aldo Moro a été exhibé pendant plusieurs minutes sur nos écrans de télévision. En un seul plan, vu d'en haut, avec de temps à autre quelques effets de zoom pour nous imposer, d'encore plus près, cette posture du mort, insupportable à voir. C'est le plan le plus long de ces derniers mois. Revendiqué par deux fois comme propriété exclusive de la chaîne émettrice par le commentateur. Une image qui en appelait une autre, à grands cris et dans les plus brefs délais, celle des cadavres des assassins.

Dans la nouvelle que vous allez lire, écrite bien avant l'enlèvement d'Aldo Moro, Raffaele La Capria, romancier italien de 56 ans, suit une démarche spéculative devenue classique (1). Il ausculte le temps présent, détecte une de ses maladies (exemple : la fascination exercée par l'image télévisée), en imagine une évolution possible et la décrit comme déjà intégrée à notre quotidien. Appliquons la recette à l'affaire Moro. Les assassins déposent auprès du cadavre l'enregistrement sur cassette de l'exécution. Avec prière de diffuser, naturellement. Les assassins une fois découverts,la télévision, simples représailles, diffuse leur châtiment. En direct, de préférence. La balle est maintenant dans le camp des terroristes. La guerre vidéologique est déclarée.

A l'horreur de la mort télévisée se superpose, dans cette bande dessinée, l'horreur de la mort figurée en dessins. Les scénaristes auxquels le romancier a confié l'adaptation de sa nouvelle n'ont pas lésiné sur le choix de l'illustrateur. Guido Buzzelli adore pratiquer sur ses lecteurs le viol visuel, marquer leur mémoire au fer rouge et les secouer d'épouvante. Il n'émerge le plus souvent de son labyrinthe intérieur que pour nous montrer toutes nues les abominations qu'il vient d'y rencontrer : des mutilés qui s'étripaillent, des estropiés s'entre-égorgeant, tout un carnage de feu et de sang avec, obsession la plus fréquente, un cheval qui agonise, le mufle arraché. C'est d'ailleurs lorsqu'il est le propre auteur de son scénario que Buzzelli se libère le plus violemment : il ne manque jamais alors de se représenter en personne au beau milieu d'un carrousel de monstruosités dont il se délecte d'être à la fois la victime, le fou et le bourreau. Ici, le personnage central de l'histoire — l'intellectuel dont les lunettes grossissent le regard myope — en est aussi l'auteur, Raffaele La Capria lui-même.

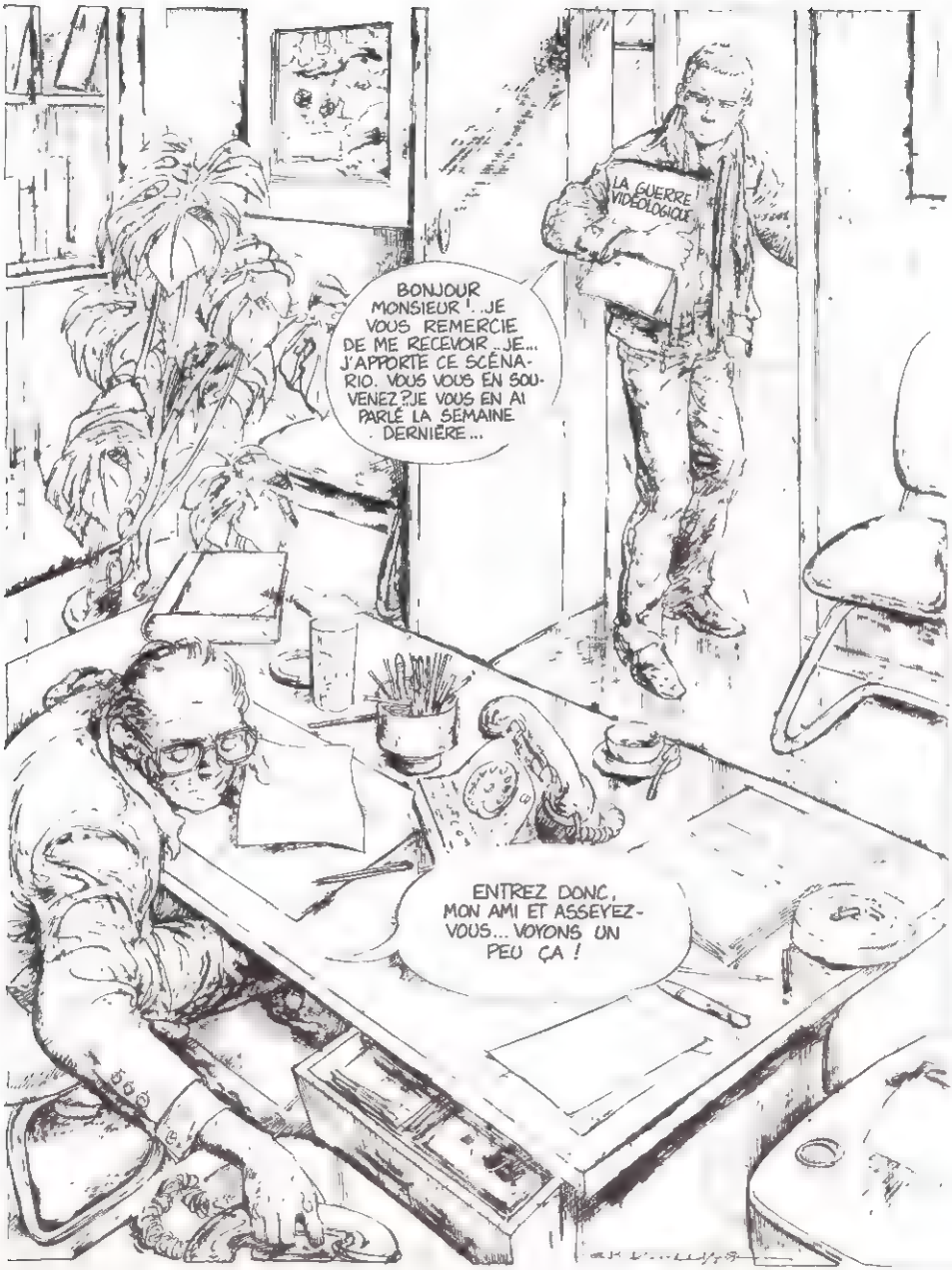
Ce qui nous ramène au romancier. Quand il a découvert ce qu'était devenue sa nouvelle, structurée selon le schéma réducteur d'une bande dessinée et illustrée «à mort» par Buzzelli, il a pris peur. D'où la première et la dernière images, ajoutées à sa demande : ce producteur de télévision, dessiné lui aussi à la ressemblance de La Capria, recule devant la puissance suggestive de l'image télévisuelle comme l'écrivain a refusé d'assumer son imaginaire personnel s'il n'est plus à l'abri de la littérature. Le mot violente moins que l'image.

Il est intéressant cependant que la bande dessinée devienne, grâce à de tels scénarios, le support d'une réflexion sur certains faits de civilisation contemporains. En attendant que la télévision ose devenir le support d'une réflexion sur certaines conséquences de sa nature véritable.

JEAN FRAPAT

(1) Celle entre autres du cinéaste anglais Peter Watkins qui, dans son dernier film *Welfare*, met en scène une prise d'otage tout à fait prémonitoire de l'enlèvement d'Aldo Moro et qui l'imagine avec *The most dangerous game*, une des techniques futures de la guerre mondiale suivie en direct par les états-majors rivaux grâce à un circuit fermé de télévision.

Jean Frapat, producteur d'émissions télévisées. On lui doit notamment le regretté Tac au Tac avec les meilleurs dessinateurs de bande dessinée français et américains, la série Réalité-Fiction *et* Les grandes personnes


LA GUERRE VIDEOLOGIQUE
BONJOUR MONSIEUR !.. JE VOUS REMERCIE DE ME RECEVOIR.. JE... J'APPORTE CE SCÉNARIO. VOUS VOUS EN SOUVENEZ ?.. JE VOUS EN AI PARLÉ LA SEMAINE DERNIÈRE...
ENTREZ DONC, MON AMI ET ASSEYEZ-VOUS... VOYONS UN PEU ÇA !

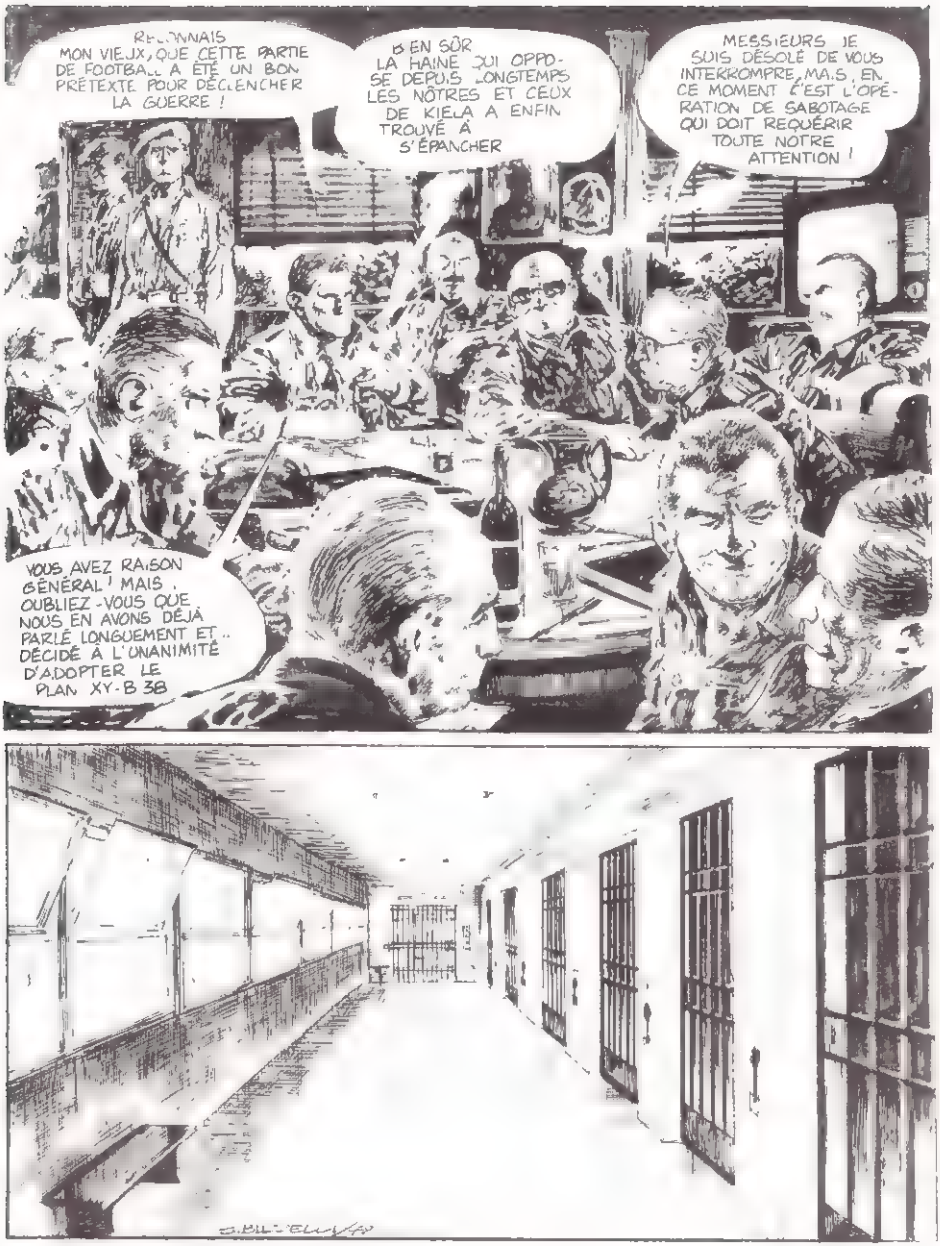
D'APRÈS RAFFAELE LA CAPRIA

SCÉNARIO DE F.E. CERRITO ET G. DE STEFANI

DESSINS DE G. BUZZELLI

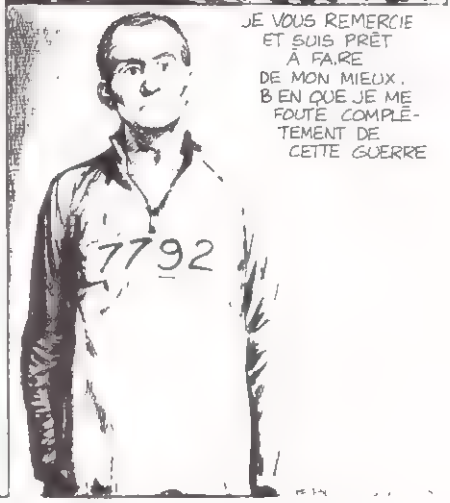
LA GUERRE VIDEOLOGIQUE

TRADUCTION MICHÈLE COSTA MAGNA LETTRAGE ANNE DELOBEL


RECONNAIS MON VIEUX, QUE CETTE PARTIE DE FOOTBALL A ÉTÉ UN BON PRÉTEXTE POUR DÉCLENCHER LA GUERRE !
BIEN SÛR LA HAINE QUI OPPOSE DEPUIS LONGTEMPS LES NÔTRES ET CEUX DE KIELA A ENFIN TROUVÉ À S'ÉPANCHER
MESSIEURS JE SUIS DÉSOLÉ DE VOUS INTERROMPRE, MAIS, EN CE MOMENT C'EST L'OPÉRATION DE SABOTAGE QUI DOIT REQUÉRIR TOUTE NOTRE ATTENTION !
VOUS AVEZ RAISON GÉNÉRAL ! MAIS, OUBLIEZ-VOUS QUE NOUS EN AVONS DÉJÀ PARLÉ LONGUEMENT ET DÉCIDÉ À L'UNANIMITÉ D'ADOPTER LE PLAN XY-B 38

DÉTENU 7792 ! CHEZ LE DIRECTEUR!

DÉTENU 7792, ON M'A DEMANDÉ EN HAUTS LIEUX UN HOMME CAPABLE DE TRAVERSER LES LIGNES ENNEMIES ET DE POSER UNE BOMBE TRÈS PUISSANTE SOUS L'ANTENNE DE TÉLÉVISION DE KIELA JE T'AI CHOISI ENTRE TOUS ! SI TU RÉUSSIS.. LA LIBERTÉ EST AU BOUT DE CETTE MISSION

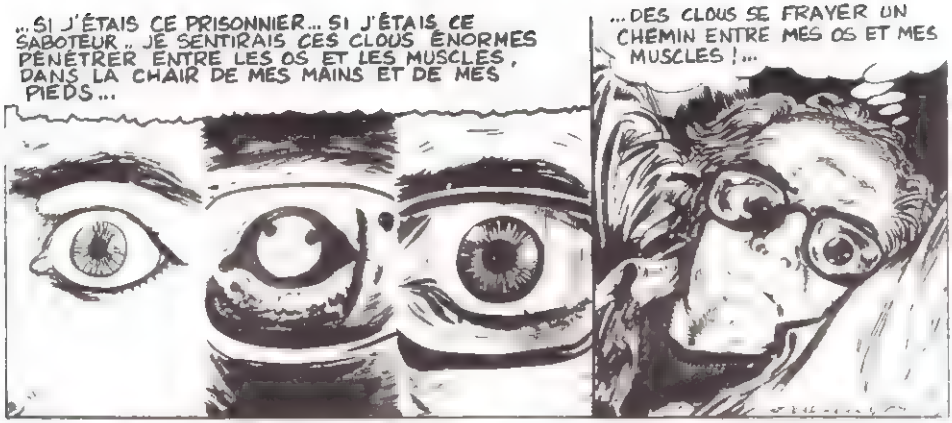

JE VOUS REMERCIE ET SUIS PRÊT À FAIRE DE MON MIEUX, BIEN QUE JE ME FOUTE COMPLÉTEMENT DE CETTE GUERRE
7792

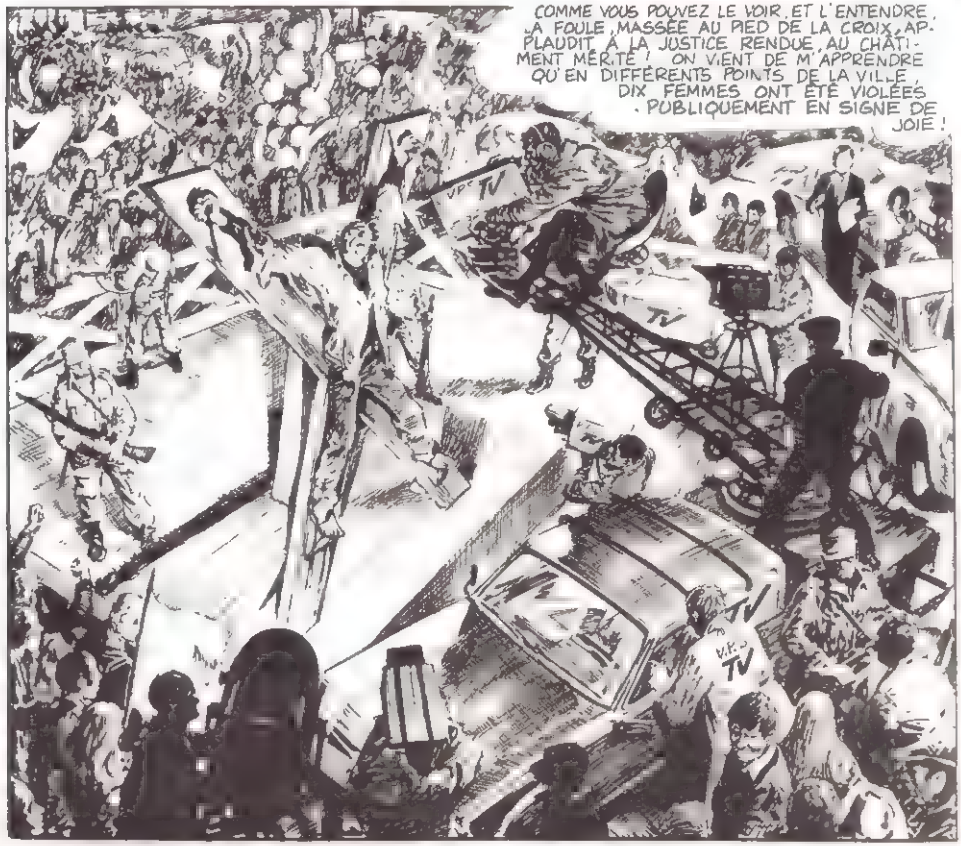
HALTE-LÀ
CHIEN D'ENNEMI!
À MORT!
À MORT, SALE ORDURE!

ILS VONT LE CRUCIFIER !
OUAIS... C'EST PLUTÔT MOCHE... ILS VONT LUI CLOUER LES MAINS ET LES PIEDS !
TUER CEUX D'ALMERIA N'EST PAS UN PÉCHÉ
OÙ CELA NOUS MÈNERA-T-IL ?
IL FAUT EXTERMINER CEUX D'ALMERIA JUSQU'AU DERNIER !
ON AURAIT QUAND MÊME PU TROUVER UN COMPROMIS !

TRÈS BON, CE JAMBON ! IL Y EN A ENCORE ?
TAIS-TOI, JE N'ENTENDS RIEN !
MA CHÉRIE, CES SURGELÉS SONT IMMANGEABLES !
JE LES TROUVE EXQUIS !
JE VOUDRAIS UN PEU DE VIN !
ET VOICI MAINTENANT LA RETRANSMISSION EN DIRECT DE LA CRUCIFIXION DE NOTRE PRISONNIER, LE SABOTEUR D'ALMERIA !
VPS TV

MESDAMES ET MESSIEURS BONSOIR ICI DIEGO DIEGUI DE LA TELEVISION DE KIELA.
...VOUS VENEZ DE VOIR LES PREMIÈRES IMAGES DE LA CRUCIFIXION DU SABOTEUR D'ALMERIA.. C'EST LE DÉBUT DE L'EXÉCUTION DE L'HOMME QUI VOULAIT FAIRE SAUTER L'ANTENNE DE NOTRE ÉMETTEUR.
..LES ENNEMIS OUI, J'EN SUIS SÛR NOUS VOIENT ET NOUS ENTENDENT COMPRENNENT MAINTENANT QUE CETTE PUNITION EST JUSTE ! QUE CELA LEUR SERVE DE LEÇON !
À MORT LES RATS D'ALMERIA!
TUER CEUX D'ALMERIA N'EST PAS UN PÉCHÉ !
NOTRE CAMERAMAN NOUS PERMET D'OBSERVER LA PUPILLE DILATÉE DU SABOTEUR!


...SI J'ÉTAIS CE PRISONNIER... SI J'ÉTAIS CE SABOTEUR.. JE SENTIRAIS CES CLOUS ÉNORMES PÉNÉTRER ENTRE LES OS ET LES MUSCLES, DANS LA CHAIR DE MES MAINS ET DE MES PIEDS...
...DES CLOUS SE FRAYER UN CHEMIN ENTRE MES OS ET MES MUSCLES !...


COMME VOUS POUVEZ LE VOIR ET L'ENTENDRE, LA FOULE, MASSÉE AU PIED DE LA CROIX, APPLAUDIT À LA JUSTICE RENDUE, AU CHÂTIMENT MÉRITÉ ! ON VIENT DE M'APPRENDRE QU'EN DIFFÉRENTS POINTS DE LA VILLE, DIX FEMMES ONT ÉTÉ VIOLÉES PUBLIQUEMENT EN SIGNE DE JOIE !
TV
TV
TV

À BOIRE... PAR PITIÉ !
V.P.S.
ERMO BIG
DU CRACHAT ! C'EST DES CRACHATS QU'IL LUI FAUT ! PAS UNE BOISSON DÉSALTÉRANTE !
DES CRACHATS ! DES CRACHATS !
IL Y A UN ERMO BIG POUR TOUTES LES SOIFS. BUVEZ, BUVEZ, BUVEZ ERMO BIG !
ALORS ? QUEL EFFET CELA FAIT-IL D'ÊTRE CRUCIFIÉ ?
MAGNIFIQUE ! FANTASTIQUE !
.. VOULEZ-VOUS DIRE UN MOT À VOTRE FAMILLE, ET À VOS AMIS QUI REGARDENT SÛREMENT CETTE ÉMISSION ?
BON ! ÉCOUTEZ POURQUOI NE PAS VOUS ADRESSER À TOUS LES SABOTEURS D'ALMERIA ET LEUR RECOMMANDER DE NE PLUS POSER DE BOMBES À KIELA ?
JE RÉPONDRAI SI VOUS PROMETTEZ DE ME TIRER UNE BALLE DANS LE CŒUR TOUT DE SUITE APRÈS
PROMIS ! JURÉ !
NI OEIL POUR OEIL NI DENT POUR DENT MAIS.. IMAGE POUR IMAGE

EXPLIQUEZ-VOUS ! VOUS VOULEZ DIRE QUE.. LA GUERRE QUE NOUS NOUS FAISONS EST UNE GUERRE TÉLÉVISÉE, UNE GUERRE D'IMAGE CONTRE IMAGE C'EST ÇA ? C'EST BIEN ÇA ?

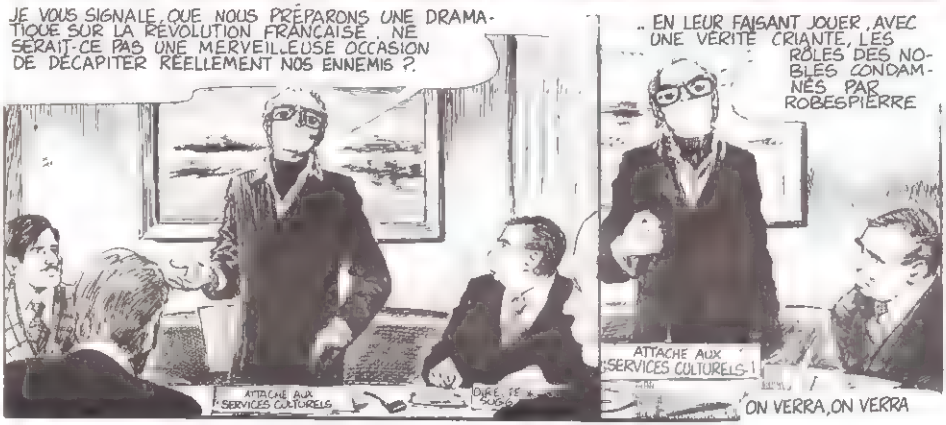
C'EST... ÇA ! OUI.

FORMIDABLE C'EST LA GUERRE VIDÉOLOGIQUE !

V.R.S. TV COLOR

ET LÀ, UN COUP DE FEU EN PLEIN CŒUR, JE QUITTE LA SCÈNE SOUS LES APPLAUDISSEMENTS, ET TOI TU Y ENTRES

.. TOI, OU UN FONCTIONNAIRE DANS TON GENRE!



MESSIEURS, IL S'AGIT DE TROUVER LA BONNE RIPOSTE AU SPECTACLE QUE LES ENNEMIS NOUS ONT OFFERT, ET QUE PERSONNE IC N'A MANQUÉ JE PROPOSE UNE DECAPITATION !

ATTACHE AUX SERVICES CULTURELS

DIRECTEUR DU DÉPARTEMENT DES SUBSISTIONS DE L'ÉTAT

CHEF SERVICE REPORTAGES JOURNALISTIQUES

CHEF DES SERVICES DE SONDAGE

A DIFFUSÉ L'EXÉCUTION EN DIRECT AVEC UNE INTERVIEW ET DES GROS PLANS ÉVOCATEURS.. EN TANT QUE CHEF DU S R J JE RÉCLAME L'HONNEUR DE RÉPONDRE À L'ENNEMI !

CHEF DU SERVICE DES REPORTAGES JOURNALISTIQUES

JE VOUDRAIS DIRE QUE MON SERVICE AUSSI PEUT INTERVENIR DANS L'ÉMISSION.. PAR EXEMPLE SOUS LA FORME D'UN FLASH RAPIDE VANTANT UN CACHET CONTRE LA MIGRAINE, AVEC UN SLOGAN AMUSANT !

ATTACHÉ VICES PUBLICITÉ

JE VOUS SIGNALE QUE NOUS PRÉPARONS UNE DRAMATIQUE SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. NE SERAIT-CE PAS UNE MERVEILLEUSE OCCASION DE DÉCAPITER RÉELLEMENT NOS ENNEMIS ?

ATTACHÉ AUX SERVICES CULTURELS

.. EN LEUR FAISANT JOUER, AVEC UNE VÉRITÉ CRIANTE, LES RÔLES DES NOBLES CONDAMNÉS PAR ROBESPIERRE

ATTACHE AUX SERVICES CULTURELS !

ON VERRA, ON VERRA

LA PAROLE EST AU CHEF DES SERVICES DE SONDAGE.
JE REMARQUE QUE L'INDICE D'ÉCOUTE DE LA CRUCIFIXION DE NOTRE SABOTEUR A ÉTÉ TRÈS ÉLEVÉ !
ATTACHÉ À LA SERVICES CULTURELS
DIRECTEUR DU DÉPT DES SUGGESTIONS DE L'ÉTAT
CHEF DU SERVICE REPORTA
... NON SEULEMENT EN TERRITOIRE ENNEMI, MAIS AUSSI, CE QUI EST PLUS ÉTONNANT, DANS NOTRE PROPRE PAYS. CETTE COTE DE 88 A ÉTÉ TRÈS RAREMENT ATTEINTE ET DÉPASSÉE UNE SEULE FOIS LORS DE CE FAMEUX MATCH EN DIRECT QUI A ÉTÉ LE COUP D'ENVOI DE LA GUERRE ACTUELLE !
... ET FIGUREZ-VOUS QUE, EN TENANT COMPTE DE TOUTES LES DONNÉES, NOUS ATTEIGNONS EXACTEMENT LE MÊME CHIFFRE ..
... QUE CELUI QUE DONNENT LES OFFICES DE SONDAGE DE LA T.V ENNEMIE !
... CE QUI TENDRAIT À PROUVER QUE LES DIVERGENCES POLITIQUES, NATIONALES, IDÉOLOGIQUES QUI OPPOSENT LES DEUX PAYS S'ANNULENT AUTOMATIQUEMENT DEVANT UNE FASCINATION COMMUNE.
MESSIEURS, LA SÉANCE EST LEVÉE ... NOUS REPRENDRONS CE SOIR À 6 HEURES.

LES DÉCAPITATIONS EN DIRECT PASSENT À DEUX HEURES !?! SI JE NE ME DÉPÊCHE PAS, JE VAIS LES MANQUER !
V.P.S. TV
COLOR

NOS SOLDATS HÉROÏQUES ONT PÉNÉTRÉ AVEC AUDACE EN TERRITOIRE ENNEMI. NOUS AVONS UNE BONNE RÉSERVE POUR NOS SPECTACLES AUDIOVISUELS EN CONCLUSION, JE DIRAI QUE JE TROUVE MAGNIFIQUE LE SPECTACLE QUE VOUS PROPOSEZ.

ATTACHÉ AUX SERVICES CULTURELS

DIRECTEUR DU DÉPT DES SUGGESTIONS DE L'ÉTAT

CHEF DU SERVICE DES REPORTAGES

NOUS AVONS LE PLAISIR DE VOUS FAIRE ASSISTER EN DIRECT, AU TRAVAIL DU RO! DE LA TORTURE.. COMME VOUS POUVEZ LE VOIR, IL EST EN TRAIN DE DÉCOUPER EN PETITS MORCEAUX LE CORPS DE NOTRE PRISONNIER, EN ÉVITANT SOIGNEUSEMENT DE PROVOQUER SA MORT.

PFFFF! QUELLE BARBE!

OOOOOH! OOH!

...VOIS-TU CHÉRIE, L'HISTOIRE UNIVERSELLE N'A PAS TOUJOURS EXISTÉ. L'HISTOIRE, EN TANT QU'HISTOIRE UNIVERSELLE N'EST QU'UN RÉSULTAT.

TOUJOURS EN TRAIN DE CITER LES AUTRES! QUI VIENT APRÈS MARX?

LES SUPER-PUISSANCES NOUS FONT SAVOIR, CHERS AMIS, QUE NOUS N'AVONS PLUS LEUR TOTAL ACCORD COMME PAR LE PASSÉ ELLES VEULENT QUE NOUS METTIONS UN TERME À CETTE GUERRE

POUR QUELS MOTIFS? DANS QUEL BUT?

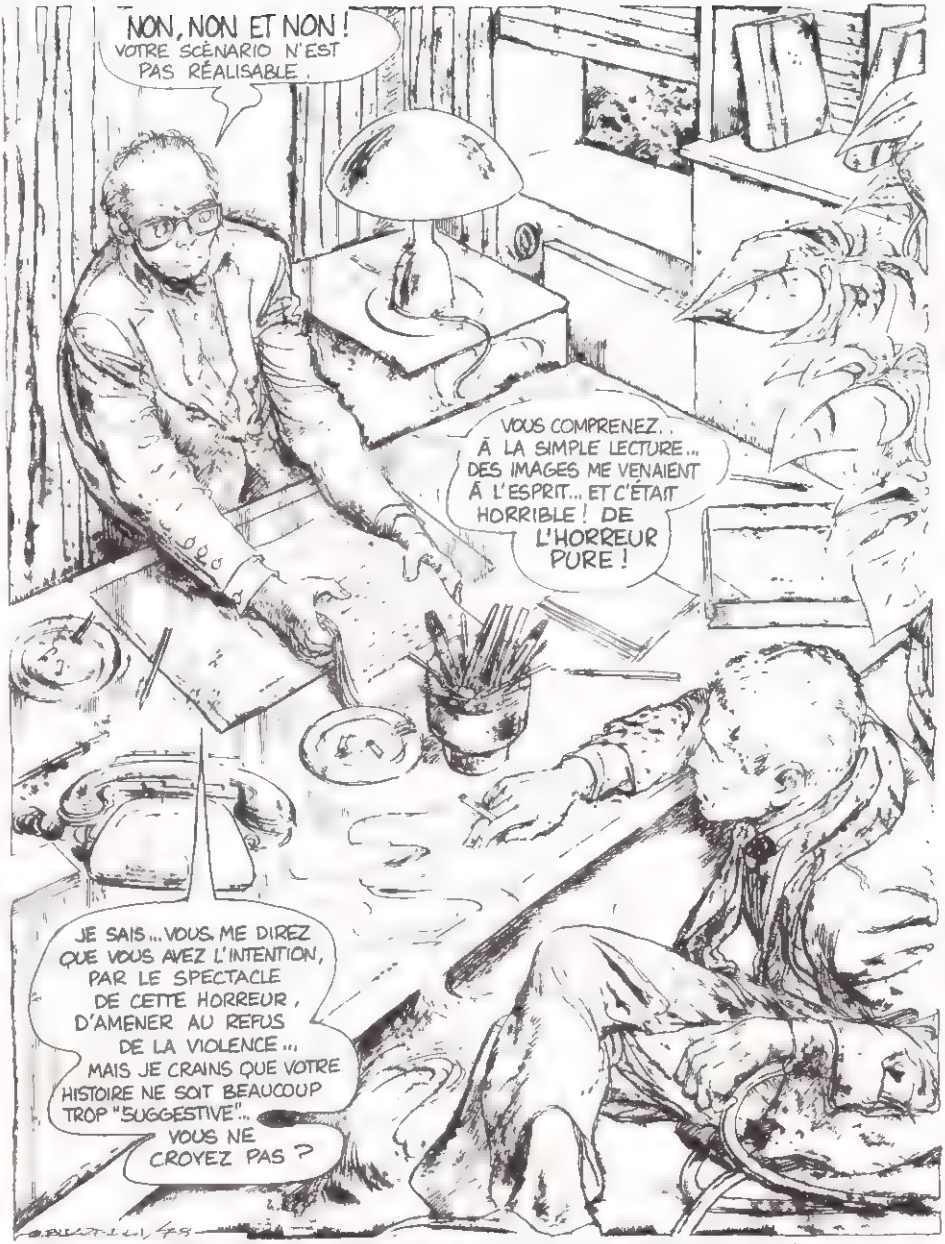
IL NE PEUT S'AGIR QUE D'INTÉRÊTS ÉCONOMIQUES

TOUTEFOIS, NOTRE DÉPARTEMENT DES SUGGESTIONS DE L'ÉTAT DOIT CACHER CE FAIT AU PUBLIC...

ET POURQUOI DONC?

C'EST TRÈS SIMPLE ! COMMENT LE SATISFAIRE AVEC DES PROGRAMMES NORMAUX DE TEMPS DE PAIX QUAND IL RESTE INDIFFÉRENT AU SPECTACLE DES HORREURS LES PLUS RAFFINÉES?
EN EFFET ! IMPOSSIBLE DE RECULER ..SI LA GUERRE PEUT CESSER EN TANT QUE GUERRE, ELLE DOIT NÉANMOINS CONTINUER EN TANT QUE SPECTACLE !
ATTACHÉ AUX SERVICES CULTURELS
...POUR RANIMER L'INTÉRÊT VACILLANT DU SPECTATEUR, N'OUBLIONS SURTOUT PAS QU'ON PEUT TOUJOURS ALLER PLUS LOIN DANS L'HORREUR ! LE PUBLIC NE REMARQUE MÊME PAS ...
..QUI SUBIT L'HORREUR... LUI OU LES VICTIMES ? ALORS, POURQUOI NE PAS PRENDRE CELLES-CI DANS CELUI-LÀ ?
...ET ON M'IMPLIQUERA ENCORE DANS UNE HISTOIRE DE BOMBE..
..QUI FINIRA MAL... ET DEUX INFIRMIERS EN BLOUSE BLANCHE ME CONDUIRONT DEVANT LES CAMÉRAS SUR LA PLACE... ET LÀ JE SERAI DE NOUVEAU CLOUÉ SUR UNE CROIX ...

... ET CELA RECOMMENCERA ENCORE ET ENCORE
CAR L'HORREUR N'A PAS DE FIN !



ADAPTÉ D'UN ÉPISODE DU ROMAN DE RAFFAELE LA CAPRIA "AMORE E PSYCHE"

DU ROMAN NOIR A

Du **Roman Noir** *a la* **Série Noire,** *un siecle et demi s'est écoulé... Que s'est-il passé, en marge de la litterature officielle, hors des sentiers rebattus par Balzac et ses emules ? Le roman de la cruaute et de la violence, une sorte d'hyper-naturalisme tantôt baignant dans le fantastique, tantôt épousant la rigueur du récit policier, a progresse sans défaillances, des brouillards anglais si prisés de Mrs Radcliffe et Horace Walpole aux ruelles sanglantes du nouveau monde hantees par les «prives de Hammett et Chandler. Aujourd'hui, c'est aussi en France que se fait le «roman de la violence» sous la plume d'un Leo Malet, d'un Manchette ou d'un Klotz... Allons-y voir d'un peu plus pres !*

Un dossier coordonné par **François Rivière,** *journaliste et romancier prépare actuellement un ouvrage sur le* Grand-Guignol *et une collection de romans policiers.*

LE ROMAN GOTHIQUE

OU L'ANGLETERRE EN PROIE AUX SPECTRES

Ce fut une chose fort étrange que l'Angleterre de la seconde moitie du XVIIIe siècle, soudainement hantée par les fantômes, les ruines, et le Démon. On sortait d'un romantisme à bout de souffle, et d'une veine picaresque qui commençait à s'épuiser. Une precision s'impose : le roman «gothique» déborda l'Angleterre, essaima en Allemagne, aux Etats-Unis d'Amérique, c'est incontestable, — mais il est également incontestable que le roman gothique, qu'il vienne d'ici ou de la, a un gout subtilement anglais. Comme si les châteaux et les abbayes que les archeologues de l'époque entreprirent de restaurer étaient devenus pour tout de bon la demeure natale des Anglais. L'architecture du temps en fit une mode, et en planta un peu partout des copies. Les spectres eux-mêmes avaient commence de paraitre dans Shakespeare. Les spectres et les sorcieres. Mais l'autre-monde qu'ils designent ensemble n'est pas un monde autre, purement imaginaire, délibérément inventé : c'est le monde des ancetres. Le succes du roman gothique en Angleterre le prouve à suffisance : il touchait à cela qu'il n'est pas trop ridicule (et si quelqu'un trouve que le terme prête à rire, tant pis pour lui !) de nommer l'ame anglaise.

Revenons au gothique. Mais remarquons — au passage — que parmi les quatre géants qui illustrerent le genre, il y a une femme ..

Vient d'abord le créateur : Walpole Riche, désœuvré, Walpole s'était pris d'une passion emportée pour la mode des villas gothiques. Il se fit construire une maison sur ce modele-la : ce fut Strawberry-Hill, demeure entièrement machinée et peuplee d'objets étranges. Strawberry-Hill fut le rêve d'Horace Walpole, et lorsqu'il fut en mesure d'habiter son rêve, il l'écrivit : ce fut *Le Château d'Otrante*. Le roman gothique venait de naitre. Et le rêve de Walpole allait passer d'un siecle à l'autre, marquant de sa hantise Balzac au XIXe siècle, André Breton et Julien Gracq au XXe .

L'inscription de ce domaine rêvé, de cet habitat onirique toucha vivement la sensibilité du temps qui, curieusement, était assez nettement feminine. L'Angleterre vivait à l'heure de la bourgeoisie, certes ! mais d'une bourgeoisie qui pouvait encore rêver, et qui revait.

L'œuvre d'Ann Radcliffe, c'est incontestable, est, à la semblance du livre fondateur de Walpole, une succession de demeures rêvées. On se souvient des vers de Theophile Gauthier :

«Un vrai château d'Ann Radcliffe
Aux plafonds que le temps ploya
Aux vitraux rayés par la griffe
Des chauves-souris de Goya».

C'est cela, exactement : une exacerbation du gothique ! Ce qui la fascine, c'est elle qui parle, — est «le jour sombre et religieux qui apaise l'ame à l'interieur des edifices gothiques». Religieux ! C'est qu'il convient de ne pas meconnaitre une sorte de retour au catholicisme (conça comme religion des mystères, de la liturgie et du rituel) que favorise, face au protestantisme rationnaliste et utilitaire, le roman gothique. Ainsi le texte d'Ann Radcliffe ne s'adresse-t-il pas a l'intelligence, mais à sa sensibilite, ou, mieux encore à ses nerfs. Qu'il s'agisse du *Roman sicilien*, du *Confessionnal des Pénitents Noirs*, des *Mystères d'Udolphe*, l'essentiel est de mettre en scène des passions violentes que rien ne peut endiguer, et de depeindre des crimes d'une envergure insoupçonnée. Le tout dans le cadre du fameux château archétypal, qui appartient aux domaines du rêve.

Le troisieme géant du gothique se nomme M. G. Lewis. De toutes les œuvres qu'il a faites, on a privilegié, à raison, *Le Moine*. C'est qu'ici Lewis fait tourner le roman gothique en designant clairement, crûment ce que le roman gothique indiquait sans le dire : le domaine sexuel. C'est à juste titre que plusieurs historiens de la litterature ont analysé les rapports qui peuvent exister ou existent entre Lewis et Cleland, et surtout entre Lewis et Sade. Si l'évocation de la demeure onirique est moins envoûtante chez Lewis que chez Walpole ou Radcliffe, elle n'en est pas moins présente. Ce n'est pas un décor obligé, c'est une symbolique nécessaire. La frénésie sexuelle du *Moine* ne peut s'avouer que dans le cadre du gothique, même si le château, le souterrain sont, chez Lewis, non plus les raisons qu'édifient l'angoisse, la peur et la culpabilité (ainsi qu'il en va chez Radcliffe) mais les lieux plus simplement porteurs de l'action. Il n'empêche que le château et le souterrain sont là !

Si Walpole est à l'origine du roman gothique, on peut s'accorder sur le fait que le roman gothique se termine avec Maturin. Maturin, pasteur irlandais, était un personnage singulier. Il adorait la compagnie des femmes et était un danseur infatigable. Il n'aimait pas écrire dans la solitude mais plutôt entouré de jolies créatures. Il se scellait alors les lèvres avec de la mie de pain humectée pour n'être pas tenté de parler, — ou bien, pour indiquer qu'il travaillait et qu'il ne fallait pas lui adresser la parole, il se collait un pain à cacheter sur le front Il fut découvert par Walter Scott. On lui doit ce chef-d'œuvre : *Melmoth*

On sait comment André Breton rêvait à la fois à une petite bibliotheque de style gothique où il rangerait toutes les œuvres de l'époque frénétique, — et à un château situé non loin de Paris où il prendrait retraite avec ses compagnons. C'était la recherche du château d'Otrante, celui que chaque homme porte au fond de lui : le domaine des merveilles. Non pas du féerique cependant, mais du fantastique avec les lueurs de sang et les flammes devorantes qui lui sont propres. Le roman gothique continue à bouleverser ses lecteurs. Il n'a rien perdu de ses étonnants pouvoirs ; il met toujours les nerfs à vif.

Hubert JUIN

Hubert Juin, *poète, romancier, critique. Spécialiste du XIXe siècle, il n'en possède pas moins des vues très aiguës sur l'avènement du noir en littérature.*

LA SERIE NOIRE

ROMAN POPULAIRE ET ROMAN NOIR

C'est vers 1840 qu'est né le roman populaire, inspiré à la fois du roman noir, du roman historique et du roman sentimental. Un cocktail explosif car la révolution de 1848 avait fermenté dans les romans-feuilletons

La meilleure preuve, comme le signale Pierre Gamarra dans le prologue de son livre *Les Mystères de Toulouse* (Marabout), c'est la loi votée en juillet 1850 qui pénalisait de cinq centimes de timbre, tout journal contenant une œuvre romanesque. Le monde ouvrier s'était en effet passionné pour les grandes fresques pleines de mystères et de fracas qui prenaient ses héros chez les gens du peuple.

Le feuilleton les tenait en haleine car dans ce fourmillement d'intrigues, chacun reconnaissait les siens, les bons et les méchants y apparaissaient sans finesse : d'un côté le pauvre hère et de l'autre son exploiteur riche et cynique. Les bas-fonds de la capitale servaient de décor à des récits effrayants.

C'était le royaume de l'apache «revêtu d'une longue blouse, coiffé d'une haute casquette et armé d'un solide gourdin» (1), prêt à assaillir le nanti qui se serait risqué dans l'île de la Cité. Plus tard, le repaire des apaches se déplacera à Montmartre et l'on retrouvera leurs bandes organisées dans d'autres romans populaires, par exemple *Le Roi Mystère* de Gaston Leroux, qui peut être considéré comme un roman noir avec son atmosphère typique du genre.

Dans ce livre méconnu du «père» de Rouletabille et de Chéri-Bibi, réédité par les Nouvelles Editions Baudinière, le héros fait parler les morts et, par un coup de théâtre formidable, se montre sous son véritable jour en s'exclamant : «Je suis le Roi des Voleurs, le Roi des Cavernes, le Roi des Catacombes !». Du côté de Rocambole, le personnage de Ponson du Terrail, c'est la même ambiance de roman noir ; un monde d'ombres où des actions souterraines font avancer l'intrigue, jusque parfois dans les cimetières.

JEAN-CLAUDE LAMY

(1) - D'après Pierre Souvestre et Marcel Allain dans Juve contre Fantomas *(Presses Pocket).*

Jean-Claude Lamy, *critique littéraire à France Soir est également l'un des responsables des Nouvelles Editions Baudinière où il a lui-même publié une biographie de Gaston Leroux.*

DU ROMAN NOIR A

CHANDLER: UN REGARD LUCIDE

LAUREN BACALL ET PAUL WEBBER FACE À HUMPHREY BOGART DANS LE GRAND SOMME

PHOTO NEMAN

Que l'on ne s'étonne pas si j'évoque, à propos de Raymond Chandler, des écrivains aussi distants et différents que Kerouac ou London. Je pourrais aussi bien — et mieux encore — évoquer Fitzgerald, Hemingway, Dashiell Hammett, Horace Mac Coy, James Cain, D H Clarke, etc. On peut admettre que si le XIXe siècle fut celui du roman français, le XXe, ou, du moins, la première moitié du XXe aura été celui du roman américain. (Concédons généreusement quelques exceptions : Proust, Céline, et j'en oublie, sans aucun doute...). C'est que les romanciers français d'une certaine époque avaient su regarder et rapporter la vie et la société dans laquelle cette vie se déroulait et qu'ils avaient su façonner un outil (le roman) pour entreprendre et achever leur travail. Quelque part, aux alentours du début du siècle, ils perdirent l'outil et les romanciers américains le découvrirent là ou il avait été égaré dans la rue. Et c'est dans la rue — et sur les routes — qu'ils l'utilisèrent à leur tour.

Si l'Amérique a apporté une contribution évidente à la littérature, c'est avec la technique de la prose objective. Chandler, comme Hemingway, a développé cette technique. Son influence — dans les lettres anglo-saxonnes mais aussi dans les lettres tout court — est considérable, même si elle est restée, trop longtemps, souterraine. Il exprime la poésie de la vie moderne. C'est-à-dire la violence, la mort, le déracinement des êtres, l'atmosphère des grandes cités, le langage vivant et populaire : l'argot.

Mais loin de littérature ! Voici que cette vieille putain, dont je voudrais tant enterrer le cadavre, revient encore à la surface. Comparer Chandler — le replacer dans son contexte —, le situer par rapport à tel dramaturge (O'Neill, par exemple), tel ou tel poète (T S. Eliott, par exemple), tel ou tel conteur (Mark Twain, par exemple), est vain et fastidieux. Qu'il suffise d'écrire qu'un roman — obscur ou célèbre, mineur ou majeur — doit être, à mes yeux, avant tout, quelque chose que l'on aime, avec laquelle on vit, qui vous apporte une somme de poésie, de magie (on verra que le mot revenait souvent sous la plume de Chandler), de dépaysement et de réalité, et à travers ses drames et mélodrames, une leçon qui n'est pas forcément une leçon de morale. Le héros de Chandler, tel qu'il le définit lui-même, vit une histoire qui est l'aventure de l'homme à la recherche d'une vérité cachée. C'est pourquoi il faut que ce héros soit un détective. Et il vaut mieux que ce détective évolue dans une contrée de violence, d'amour, de corruption, d'argent, de désespoir et d'espoir fou, un pays où tout est possible — même la médiocrité quotidienne : la Californie du Sud.

Le créateur du héros Marlowe — dur, grand, beau, sans peur et sans reproche — était un petit homme aux cheveux blancs qui ne commença à écrire qu'après 40 ans, qui aimait les chats et qui fut inconditionnellement fidèle à une femme âgée de 17 ans de plus que lui. Il était sceptique et athée — mais conservait une dose d'optimisme et de sérénité à toute épreuve. Il était loyal envers ses amis, courtois quoique doué d'un goût intense pour le mot cru et la phrase choquante, il répondait à tous ceux qui lui écrivaient, il était fin, cultivé, sensible, généreux, quoique narcissique et égoïste — comme tout créateur. C'était, profondément, un romantique et, en ce sens, un homme ancien. Sa perception de son pays, son siècle, les mœurs et les maladies de ses contemporains lui avaient donné, au fil des années, un don de l'observation et un talent pour le récit qu'il mit au service d'histoires fictives mais toujours plaquées sur un fond de réalité. Enclin à de soudaines crises d'éthylisme, sans enfant, traumatisé par la maladie puis par la mort de sa femme, désemparé dans un monde allant trop vite pour lui, il finit par perdre l'outil qu'il avait eu tant de mal à polir et resta lucide quant à la portée réelle de son œuvre. Il aurait voulu être reconnu par ceux qui faisaient, au hasard des revues littéraires, les réputations des écrivains mais possédait suffisamment d'humour et d'orgueil pour n'en pas souffrir démesurément. A une échelle différente, sa vie et sa carrière ressemblent — ce n'est pas un hasard — à celles de Scott Fitzgerald, William Faulkner ou Ernest Hemingway. C'est-à-dire qu'il tenta de décrire et d'expliquer cette grande masse incompréhensible qu'est la société américaine et se détruisit lentement au cours de cette tentative.

On sent bien que, sur la fin de ses jours, il aurait pu, comme Proust, écrire que la seule impression qui lui restait de la vie était de la tristesse dominée par la fatigue. On voudra retenir, surtout, la vigueur et la malignité d'un Américain au regard lucide. C'est le privilège et le prodigieux intérêt de cette correspondance que de nous livrer Raymond Chandler dans son intimité, dans sa quête incessante pour une certaine perfection, dans son dialogue constant avec ceux qui — comme nous — l'aimaient et le respectaient.

PHILIPPE LABRO

Philippe Labro, Cinéaste, journaliste à RTL est sans doute le «chandlerophile» français numéro un. Sa contribution à ce dossier est extraite d'une préface à la première édition de la Correspondance de Raymond Chandler, parue chez Christian Bourgois en 1971.

LA SERIE NOIRE

PETIT GLOSSAIRE DU ROMAN POLICIER NOIR

CHARLES AZNAVOUR DANS LE FILM DE L. FRANCIS COLLEALE TIRE SUR LE PIANISTE. PHOTO C. NEMANIA

DAVID GOODIS — Auteur de six romans magnifiques, dont *La police est accusée*, *Le casse*, *Cauchemar* et le récent *Descente aux enfers* révélé par la collection Red Label (Éditions Pac). Certaines de ses nouvelles parurent dans la revue *Suspense*, créée par Maurice Renault dans les années 50

KENNETH FEARING — Auteur d'un chef-d'œuvre noir traduit jadis par Boris Vian, cet Américain était aussi (et surtout) un brillant poète que Chandler appréciait particulièrement. Son *Grand Horloger*, qui date de 1946, fut porté à l'écran avec Ray Milland et Charles Laughton

DASHIELL HAMMETT

DASHIELL HAMMETT — Né en 1894 sur la côte est du Maryland, mort à New York en 1961, Hammett fut détective privé à l'Agence Pinkerton à San Francisco durant huit années. Il commença à publier sous le pseudonyme de Peter Collinson — après s'être marié au sortir de la guerre —, créant ensuite le personnage du Continental OP, qui devint l'un des personnages les plus fameux de la revue *Black Mask*. En février 28, il publie *La moisson rouge*, son premier roman, suivi de *La clef de verre*, *Le faucon maltais*, *L'introuvable*... Le privé Sam Spade devient l'un des personnages de fiction policière les plus «mythifiés» à égalité avec le Philip Marlowe de Chandler. A signaler aussi que Hammett composa à partir de janvier 1934 le scénario d'une fascinante bande dessinée mise en images par Alex Raymond, Agent Secret X9. Il fut aussi le compagnon et le collaborateur de Lillian Hellman, à New York

WILLIAM IRISH — De son vrai nom, Cornell Woolrich, Américain né en 1903 et mort en 1968, il est l'auteur d'une série de récits diaboliquement agencés dont les plus fameux sont *J'ai épousé une ombre*, *La mariée était en noir*, *J'ai vu rouge* (signé George Hopley), *Alibi noir* et *Ange*. Il est un des héritiers directs de Chandler et Hammett.

BLACK MASK — Revue fondée en 1920 par H. J. Mencken et George Nathan, publia tous les grands noms de l'école «Hard-boiled» (durs à cuire) : Carroll John Daly, Hammett, Chandler, Frank Gruber, George Harmon Coxe. Sous la direction du Capitaine Joseph T. Shaw, elle connut ses véritables heures de gloire jusque dans les années 40, puis elle disparut, remplacée par le célèbre Ellery Queen Mystery Magazine.

JAMES CAÏN — (1892-1977). L'auteur du *Facteur sonne toujours deux fois* et de *Galatée* est un des plus brillants «tough guy writers» des années trente. Remarqué par Mencken à Baltimore où il était journaliste, il commença à publier dans les années 20. Le critique Edmund Wilson trouva l'expression qui situe bien Cain et ses pairs — dont Ross MacDonald est un des plus marquants : «Ce sont, disait-il, les poètes du meurtre normalisé.»

RAYMOND CHANDLER — Né à Chicago en 1888, mort en 1959, passe son enfance en Angleterre puis est journaliste free-lance avant la 1re guerre mondiale. Il s'établit plus tard à Los Angeles où il continue d'être journaliste avant de se muer en homme d'affaires. Se trouvant un jour sans travail, il décide d'écrire et vend sa première histoire en 1933. Suivent de nombreuses «novelettes», puis les chefs-d'œuvre qu'on connaît : *Le grand sommeil*, *Adieu ma jolie*, *La dame dans le lac*, etc. Sa correspondance recèle non seulement quelques secrets de la création du père de Marlowe, mais des appréciations captivantes sur l'art du roman policier.

RAYMOND CHANDLER

SÉRIE NOIRE — Collection créée par Marcel Duhamel après la 2e guerre mondiale et qui a canalisé la plus grande partie de la production américaine (et anglaise, dans le cas de James Hadley Chase) engendrée par le fameux rapport Turkus (*Société Anonyme pour Assassinats*, paru chez Gallimard). Extrait du texte de présentation : «En bref, notre but est fort simple, vous empêcher de dormir. A l'amateur de sensations fortes, je recommande donc vivement la réconfortante lecture de ces ouvrages. En choisissant au hasard, il tombera vraisemblablement sur une nuit blanche» (Duhamel). Une série éphémère, baptisée Série Blême, est aujourd'hui rééditée dans sa sœur «Noire», ainsi que les meilleurs titres d'une collection passée inaperçue, Panique, et dans laquelle parurent les premiers romans de John Le Carré.

DONALD E. WESTLAKE — Né en 1933, alias Richard Starck et Tucker Coe. Ses romans sont publiés en France dans la Série Noire.

RAOUL WHITFIELD — Américain, 1898-1945. Injustement oublié, le père du Ben Jardin héros du *Meurtre du Maestro* et des *Émeraudes sanglantes* est un des plus purs joyaux de l'école hard.

PETER CHEYNEY — (1896-1951). Cet Anglais, romancier, journaliste et détective fut blessé lors de la bataille de la Somme. Son premier roman, *Cet homme est dangereux* (1936), porté à l'écran par Bernard Borderie avec Eddie Constantine, fut aussi — avec *La môme vert-de-gris* — l'un des premiers volumes de la Série Noire. La manière de Cheyney, très volubile, doit beaucoup au genre «Espionnage». Callaghan et Caution, ses infatigables et bruyants héros, hantent les clubs du West-End, les tripots et rappellent un peu les personnages du prolifique Edgar Wallace dont il est l'héritier.

PETER CHEYNEY PHOTO VIOLLET.

DU ROMAN NOIR

UN NOUVEAU ROMAN POLICIER OU LE PORTRAIT DE L'AMÉRIQUE

Un des phénomènes les plus notoires du roman policier contemporain est la façon dont il a échappé durant les dix dernières années aux conventions du genre pour exprimer d'une façon beaucoup plus représentative les hantises et les espoirs du monde moderne. Sa construction stylistique et les expressions particulières qu'il impose se retrouvent certes dans la majeure partie des productions courantes, et s'il en était autrement, le roman policier ne serait pas ce qu'il est.

On sait combien les capacités d'engagement du lecteur au cœur même du récit qu'offre le «policier» ont été utilisées par des romanciers aussi connus que Faulkner, Pynchon ou Brautigan. De la même façon, le roman juif contemporain s'est servi des recettes du «détective novel» pour moderniser, d'une part, les récits à la Malamud ou à la Bellow et d'autre part pour apporter au centre même de la tradition littéraire d'importantes modifications.

Tournons-nous plutôt vers la remarquable trilogie de Jérome Charyn, auteur à succès aux U.S.A. et titulaire, tout comme Bellow, d'une chaire de littérature à l'Université. Charyn a inventé un personnage totalement irréel, Isaac, superflic et fils «d'une femme qui aimait mieux les arabes que les juifs». N° 1 de Manhattan, Isaac assume l'échec de son père, cet homme «qui a rendu folle sa mère, fait de son frère un débile et transformé sa sœur en chiffonnière»

Aux antipodes des personnages de Malamud, acharnés par le mauvais sort, épuisés et souvent renonçant à la lutte, préférant le replis tranquille aux abords d'une flamme consolatrice, le héros de Charyn fonce à la conquête de la cité. En faisant d'Isaac un pareil aux descendants des premiers colons, un véritable «Yankee» au coup de poing iriandais, Charyn jette du même coup aux orties la dépouille des personnages «bellowiens», coupables, eux d'une faute pour l'oubli de laquelle ils errent indéfiniment dans le dédale métaphysique d'un New-York infernal. Charyn a aussi saisi la force burlesque de cette inversion. En intitulant d'ailleurs le troisième volet de sa trilogie *Kermesse à Manhattan*, il met en relief ce que son préfacier a habilement appelé «le baroque d'un film tourné par les Marx Brothers ressuscités et dont un Brueghel irlandais aurait fait les décors».

Du cinéma il s'agit encore dans le livre d'Andrew Bergman, *Le Pendu d'Hollywood*. Auteur d'une publication érudite sur le cinéma muet, Bergman a fait voisiner dans le Hollywood du Mac Carthysme des personnages ayant réellement existé, tel Nixon à la tête d'une commission d'enquête sur les activités anti-américaines ou Bogie, impliqué par accident dans les filets d'une aventure criminelle et d'autres personnages purement imaginaires

Il faut enfin noter le fait caractéristique de ces dernières années : le rapprochement entre le roman et le cinéma qui a contribué à l'adoption d'une écriture essentiellement visuelle, à la rédaction d'intrigues bâties en référence à l'univers mythologique du cinéma et à une collaboration amplifiée entre réalisateurs et écrivains.

STEPHANE LÉVY-KLEIN

Stéphane Lévy-Klein
est libraire à Paris. Il est l'auteur d'un important travail sur le film policier noir

PAS D'ORCHIDEE POUR MISS BLANDISH DE ROBERT ALDRICH (D'APRÈS LE ROMAN DE PETER CHEYNEY) PHOTO CINEMANIA

Ouvrages à consulter :

- Pierre Arnaud : Ann Radcliffe, Aubier
- Europe La fiction policière, nov-déc 1976
- Europe le roman-feuilleton, juin 74
- Alain Lacombe : Le roman noir américain, 10 × 18

Librairies spécialisées :

- Le Troisième Œil, 39, rue de Montholon, Paris 9e
- Attica (ouvrages anglais et américains), 10, rue Boyet-Barret, Paris 14e
- Choc Corridor, 19, rue des Trois-Maries, 69 Lyon St-Jean

LA SERIE NOIRE

LEO MALET : LE ROMANTISME POLICIER

Léo Malet est sans doute le plus authentiquement français des auteurs de «roman noir» (expression qu'il récuse avec véhémence, comme on le verra). Il est même l'inventeur d'une forme de romantisme policier incarné en la personne de son double et de son repoussoir, Nestor Burma, «Détective de Choc».

Léo Malet, vous venez du surréalisme. L'ami de Prévert, le poète confidentiel de *Vie et survie du vampire*, est devenu un auteur pour grand public. Comment l'expliquez-vous ?

En fait, la poésie chez moi a glissé du jeu formel au romanesque. Ce que j'aurais aimé savoir faire, c'est une fresque à la manière de *Fantômas*, avec des couvertures extraordinaires, comme celles de Starrès !

Comment êtes-vous venu au roman ?

J'ai d'abord écrit de petits fascicules, sous pseudonymes (Frank Harding, etc.). Puis, j'eus envie d'écrire un roman signé de mon nom. Ce fut *120, rue de la gare*. J'y ai mis les images de mon Stalag; le Paris de l'occupation...et du brouillard.

Et Nestor Burma ?

J'ai éprouvé le besoin d'inventer un détective privé, de créer un type dans la peau duquel je pouvais me fourrer (c'est-à-dire ni un Lord Peter, ni un Commissaire Maigret)... Burma, ce nom m'est venu à la lecture du premier des Fu-Manchu. Le traducteur avait écrit par erreur : «Sir Nayland Smith de Burma» !

Ceci a dû vous stimuler?

J'ai continué. Entre-temps, j'avais écrit *L'ombre du grand mur*, qui fut plusieurs fois réédité et qui est le livre qui m'a rapporté le plus d'argent!

Et puis il y a eu la série des *Nouveaux Mystères de Paris*, chez Robert Laffont. Comment est-elle née?

C'est en me promenant à travers Paris en compagnie de mon petit-fils que je me suis dit : «Comme c'est dommage de ne pas utiliser ce décor !». Louis Feuillade l'avait fait si bien ! Peu après, je suis allé voir Maurice Renault (1) et je lui ai précisé mon idée d'une série de crimes en local clos, mais en local naturel, en situant chaque histoire dans un arrondissement différent. Renault s'est écrié : «Mais oui, on pourrait appeler ça *Les Nouveaux Mystères de Paris*...» L'idée a plu à Laffont, mais une fois les livres lancés, le public n'a pas suivi. Je crois que la distribution était très mauvaise...

Comment se fait-il que vous n'ayez jamais été publié dans la Série Noire ?

Quand j'ai publié *120, rue de la gare*, Duhamel m'en a dit le plus grand bien. Lorsque plus tard, il a fondé sa collection, je ne suis pas allé le voir. Mon agent a fait quelques démarches, en vain. A cette époque, Duhamel disait : «Si on fait du français, on vend 50 % en moins.» Pourtant, nous nous connaissions bien, par Prévert. Et lorsque *Les Mystères* ont commencé de paraître, il m'a dit les avoir seulement parcourus. Il n'est jamais revenu sur sa décision...

Que pensez-vous de l'expression «roman noir». Est-ce qu'elle vous semble convenir au genre que vous pratiquez?

C'est un malentendu, entretenu soigneusement par la fameuse collection Série Noire. Lorsque Prévert trouva le terme, il l'emprunta à l'expression populaire synonyme de «série de coups durs». Les romans publiés par Duhamel étaient des histoires où se succédaient les mauvais coups, mais pas du tout des récits fantastiques. On m'a collé cette étiquette : Losfeld a même réédité des romans de moi sous le titre Trilogie noire ! Je crois que c'est un abus de langage. Appeler noir le roman gothique, c'est moins abusif, puisque on y voit des gens avec des capes, des cagoules, dans des souterrains... Remarquez qu'un roman de Hadley Chase, *Requiem pour une blonde* comporte un décor de roman gothique, avec passages secrets, enlèvements, etc. !

Léo Malet, quelle est pour vous la spécificité de cette forme de roman que malgré nous, on continuera encore à nommer noire?

On est loin du roman d'énigme du genre Agatha Christie. Ce genre-là, on ne peut pas le relire. Tandis que chez Chandler, c'est tellement différent, c'est plus noble. Je peux relire un chapitre de Chandler, une scène, pour le plaisir. Je crois que je ne pourrais jamais écrire un ouvrage sur une affaire criminelle. J'ai besoin de liberté. Je suis un peu comme les conteurs arabes...

Propos recueillis par FRANÇOIS RIVIERE.

LEO MALET DANS LE PARIS "GRIS" ET QUOTIDIEN QU'IL AFFECTIONNE.

Rééditions de Léo Malet :

- Les Nouveaux Mystères de Paris, Le Livre de Poche Policier
- 120, rue de la gare, Presses Pocket
- L'homme au sang bleu, Bibliothèque Marabout
- Trilogie Noire, Eric Losfeld.

(1) Agent littéraire et éditeur, fondateur de *Mystère Magazine* et *Fiction*.

DU ROMAN NOIR

LA MORT QUOTIDIENNE

«LES ROMANCIERS NOIRS NOUVEAUX SONT ARRIVÉS»

On reconnaîtra que l'univers frère des Chandler, Hammett, Goodis, Himes et autre Mac Coy avaient une épaisseur plus durable que celle des Simonin, Dominique (le père du Gorille), Amila ou d'un Giovanni. Ces petits artisans n'avaient jamais donné à leurs ouvrages la valeur de représentation sociale, exacerbée, sociologiquement juste, politiquement dénonciatrice et littérairement singulière de leurs collègues d'outre-atlantique.

Les romanciers noirs nouveaux, au contraire, nous ramènent aux sources. Et l'on pourrait esquisser une typologie qui les rapprocherait des maîtres américains. Raf Vallet le dénonciateur polémique de la république gaullienne entachée de scandales (notre Horace Mac Coy ?) ; Francis Ryck l'inventeur d'histoires tristes, le créateur de héros désespérés, fugitifs, marchant vers une mort inéluctable (notre David Goodis ?) ; Jean-Patrick Manchette, artisan d'un univers de violence et de mort, ancré dans notre quotidien le plus cru, imaginant un détective nommé Tarpon *(Que d'os !, Morgue pleine)* qui est une sorte de Philip Marlowe misérabiliste, de Sam Spade au petit pied (l'héritier croisé d'Hammett et de Chandler ?)

La liste, schématique bien sûr, pourrait s'allonger. Mais les références américaines sont plus générales. Du roman noir américain, la nouvelle série noire française a repris le climat de violence, calqué sur une réalité qui se débarasse des «bons flics» et des «citoyens paisibles». Histoires où les gens de police jouent, somme toute, un rôle secondaire, où le milieu (loin des apologies sommaires d'un Giovanni) est raillé, ou le politique a maille à partir avec le gangstérisme, ou la société française est dénoncée dans ses abus, ses petites lâchetés, ses mensonges. Bref, histoires où l'histoire semble s'effacer au profit d'un contexte sociologique déterminant.

De cette littérature noire de dénonciation, A.D.G. est un bon représentant. Evoquant le monde des clochards *(Les passe-badoux)*, de la littérature parisienne *(Je suis un roman noir)*, des artistes de province *(Les trois badours)* ou des employés de bureau *(L'otage est sans pitié)*, il semblait construire une autobiographie pluriforme à coup de railleries, de roueries, de pieds-de-nez. Avec son chef-d'œuvre, *Cradoque's Band*, évoquant l'univers de la zone, et *La marche truque*, axé sur le chantage politique, la satire sociale virait au vitriol.

L'autre tête de pont du nouveau roman noir, le désormais célèbre Jean-Patrick Manchette a usé de la parodie jusqu'à la corde. Ex-militant communiste recouverti dans le théonicisme anarchisant *(Nada* est l'histoire et la décadence d'un groupe terroriste), il a évoqué l'affaire Ben Barka *(L'affaire N'gustro*, son chef-d'œuvre le plus méconnu), les groupe minoritaires et leur liaisons policières *(Que d'Os)*, tout en se payant le luxe de railler Chase *(Laissez bronzer les cadavres)* et le western traditionnel *(L'homme aux boulets rouges)*.

Mais derrière A.D.G. et Manchette, toute une armada de romanciers noirs tirent à boulets rouges sur la série de papa.

Il serait d'ailleurs juste de dire que ce renouveau s'étend à d'autres collections et éditeurs. Chez Lattès, Pierre Maldonado nous indique avec *Le deuxième cercle* qu'il se souvient du meilleur Chandler mais d'un Chandler qui déambulerait dans le port de Nantes étouffé de brume ; Michel Grisolia fait de Nice la ville noire aux mille sortilèges *(L'inspecteur de la mer, Barbarre Coast)* ; Claude Klotz renoue avec tous les mythes du roman populaire et du roman noir *(Darakan)*, se souvenant de la série des Raner (parue jadis chez Bourgois) où son héros était une sorte d'Arsène Lupin de l'an 2000 ; Michel Lebrun accumule personnages, situations et cataclysmes révélateurs d'une certaine réalité sociale *(Autoroute)*. Enfin, chez Flammarion, Demouzon, dans une collection spécialement créée à son usage, s'amuse au roman-poursuite *(Le premier-né d'Egypte)*, à la parodie made-in-Simenon *(La pêche au vif)* ou au roman politique et dénonciateur *(Le retour de Luis)*

Une telle avalanche de noms, de titres, de talents pointant à tous les horizons montre que le roman noir est loin d'être mort.

GILLES PUDLOWSKI

Gilles Pudlowski collabore aux Nouvelles Littéraires. *Il ne s'intéresse pas qu'au roman noir puisqu'il vient de publier chez Seghers L'année poétique*

HUMPHREY BOGART ET LAUREN BACALL DANS LES PASSAGERS DE LA NUIT D'APRÈS LE ROMAN DE DAVID GOODIS

LA VIOLENCE SUPERBE

PHOTO PATRICE PASCAL

ENTRETIEN AVEC CLAUDE KLOTZ

Pourquoi Raner ?

J'ai fait Raner parce que je voulais faire du roman policier dans la mesure ou c'est un genre que j'ai toujours adoré. Il fallait donc pour moi que Raner soit un policier au milieu de tas d'autres, et en même temps qu'il ne soit pas tout à fait comme les autres. Je ne voulais pas faire un pastiche, parce que lorsqu'on aime bien quelque chose, on ne le pastiche pas.

Il fallait que Raner soit un policier et en même temps qu'on n'y croit pas trop. Alors que la caractéristique du roman noir c'est quand même qu'il faut être dedans, il faut y croire, et ça, il fallait à la fois y croire et ne pas y croire. C'était donc une tentative très ambiguë, qui s'est soldée sur le plan des ventes par un échec retentissant, comme toutes les tentatives ambiguës. C'était une entreprise très complexe. Je voulais être l'auteur de romans policiers et je voulais en même temps être un auteur pastichant ce qui me semblait être nuisible et mauvais dans le roman policier. Par exemple S.A.S.

Et sur quels aspects du roman policier vous exerciez-vous ?

Sur le côté implacable. Le héros de roman policier est un type qui parle peu, qui a une intelligence, un instinct de déduction absolument fantastique, et puis qui a ses faiblesses, mais il triomphe quand même, il a une force assez extraordinaire. C'est le personnage de Bogart. C'est un truc assez frappant, l'importance du surhumain dans le roman noir. Et Raner est parti de là. J'ai eu envie de faire un type toujours détaché et toujours supérieur, sans avoir des capacités fantastiques. C'est assez marrant à faire parce qu'il s'y connaît dans tout, il est le meilleur dans tout... ce qui ne va pas d'ailleurs avec une force physique exceptionnelle. Il sait se battre — très bien — mais ce n'est pas un costaud. Il est détaché, mais il n'est pas méchant : il ne tue pas les gens pour le plaisir, jamais, mais le fric l'intéresse, et que le fric. Ceci dit, il ne fait pas de saloperies pour en avoir. Mais quand je dis du fric, ce n'est pas sordide. Il aime acheter, beaucoup, pour ne pas se servir d'ailleurs, par une sorte de désinvolture qui me fascine comme tous les mecs qui n'ont jamais eu beaucoup de blé.

Quels sont vos auteurs favoris ?

Au milieu de toute cette floraison de grands écrivains qui ne sont pas tellement considérés parce qu'ils font du policier, il y a ces deux là : Chandler hier et Stark aujourd'hui. Ce sont les deux grands bonshommes, parce qu'ils font des livres en noir et blanc. Les images qu'ils suggèrent sont des images des films des années 40-50, c'est essentiellement ça. C'est le moment ou le cinéma et le bouquin se mélangent et ou Chandler, Bogart, tout ça devient une sorte de monde. Parce que je crois que ce qui définit quand même essentiellement le roman noir, c'est l'univers. Un univers urbain, un univers américain. Je ne crois pas qu'il existe de roman noir français, pas du tout, malgré les tentatives, dont, parmi les plus réussies, celle de Manchette. Mais le véritable roman noir c'est l'Amérique, il n'y a rien à faire, parce qu'il y a un paysage américain qui est le contraire du paysage français, ne serait-ce qu'en dimensions, et les couleurs sont autres. Et puis parce que les gens dans le roman noir américain s'expriment complètement différemment. Il y a un sens de l'humour, aussi, qui est complètement différent. Tout ça fait que le roman noir est un mode, qui est vrai et faux en même temps, les deux se mélangent. Mais c'est un univers qui à mon avis est inaccessible. Je crois que finalement, le seul mec qui ait tiré son épingle du jeu en France c'est Simenon, parce qu'il n'a pas tenté de faire ça. Il a compris qu'il fallait supprimer les cigarettes et prendre la pipe, remplacer le whisky par le gros rouge et Chicago par le boulevard Richard-Lenoir. Il a fait un produit à sa dimension. Autrement, c'est un monde qui est fascinant mais qui nous est complètement étranger.

Et quelle a été votre évolution ? Darakan ?

Disons que j'ai eu une lassitude de Raner. J'ai arrêté et je n'ai plus été auteur de romans policiers pendant 4-5 ans. Et puis il y a eu cette envie de Darakan. Et entre les deux il y a eu le cinéma. Les films noirs sont devenus des films en couleur, parce que ça c'est important aussi, j'ai découvert d'autres metteurs en scène. Il y a eu Peckinpah qui m'a appris d'une certaine façon l'esthétique de la violence. C'est une chose que je sentais, mais dans Raner, finalement, il n'y a pas tellement de spectaculaire, alors que dans Darakan il y a quand même une tentative de faire du Sergio Leone et un peu du Peckinpah. Enfin, tous ces types qui ont su montrer que la violence pouvait être superbe.

Avec Darakan j'ai eu envie de faire un gros livre d'abord, c'est une question de quantité, et ensuite faire un gros policier, où il n'y ait pas d'humour, ou il n'y ait pas cette distance. Peut-être ai-je moins envie de rire qu'auparavant, moins envie de me distancer des choses. J'ai eu envie vraiment de faire un polar classique et je crois en effet que Darakan est classique dans l'écriture. Mais en même temps Darakan c'est un peu une entreprise folle parce qu'il y a la part de roman noir dans les paysages, dans les personnages, dans l'écriture... et en même temps il y a la part d'une autre chose que j'aime, qui est l'Opéra. C'est à dire le côté démesuré, théâtral. Le roman noir c'est le contraire du théâtre à mon avis. Les gestes ne sont pas les mêmes. Au théâtre on va dans le sens de l'esthétique, on porte les gestes. Tandis que le roman noir va toujours dans le sens de l'efficacité. Quand on sort un revolver dans un film noir ou dans un roman noir, le type ne cherche pas à faire joli, alors qu'à l'Opéra on cherche à faire lent, beau, pompeux, etc... alors moi j'ai essayé de marier les deux.

Propos recueillis par
MARC VOLINE

***Claude Klotz**, romancier prolifique — également sous le pseudonyme de Patrick Cauvin —, il commença sa carrière voici une dizaine d'années avec la série des Raner, ou l'hommage à Chandler et au roman noir américain le disputait à une mise en boîte particulièrement sophistiquée. Il vient de publier* Darakan, *chez Jean-Claude Lattès.*

CANARDO: LE FLIC QUI M'AIMAIT...

BENOIT SOKAL

OOH MA TÊTE
PARDON, AI-JE BIEN ENTENDU ? VOUS SERIEZ DONC LE CÉLÈBRE INSPECTEUR CANARDO ?
OU... QUI ÊTES-VOUS ?
CLARA OH, MON NOM NE VOUS DIT SANS DOUTE RIEN, MAIS JE SUIS BIEN CONTENTE DE VOUS AVOIR RENCONTRÉ !!
TE FAIS PAS D'ILLUSION, PETITE, CANARDO C'EST FINI, TERMINÉ ! J'SUIS MÊME PAS BON À M'FOUTRE À L'EAU J'FLOTTE NATURELLEMENT
J'EXISTE PLUS POUR PERSONNE...
C'EST FAUX J'AI BESOIN DE VOUS J'VOUS EN SUPPLIE À DEZ MOI
SI T'AS DES ENNUIS, IL Y A DES FLICS POUR ÇA
IMPOSSIBLE ! ILS NE VOUDRONT JAMAIS. IL N'Y A QUE VOUS QUI PUISSIEZ M'AIDER
ET PUIS VOUS ÊTES SI FORT SI SÛR DE VOUS
B BON, RACONTE TOUJOURS

C'EST FRITZ VOUS SAVEZ CELUI DU SYNDIC DES CHATS, IL A JURÉ DE M'AVOIR ..
ÇA NE TIENT PAS DEBOUT ! DEPUIS LA CONVENTION VOUS N'ÊTES PLUS RE-PRISE SUR LA LISTE DE SES GIBIERS POTENTIELS
J'VOUS JURE QU'IL VEUT M'AVOIR !
MAIS POUR QUELLE RAISON, BON SANG ?
C'EST PERSONNEL VOUS COMPRENEZ
NON ! J'COMPRENDS PAS ! ET J'MARCHE PAS DANS UNE AFFAIRE AUSSI FOUREUSE !
J'VOUS EN PRIE FAITES MOI CONFIANCE
ET PUIS, J'AI QUELQUES ÉCONOMIES, ENVIRON 5000 ₰
. DISONS, LA MOITIÉ MAINTENANT L'AUTRE, DEMAIN, APRÈS LE TRAVAIL RENDEZ-VOUS À LA GRANGE..
O.K. MAIS C'EST BIEN PARCE QUE C'EST VOUS !
À DEMAIN
CANARDO
OUAIS QUOI ENCORE
V'Z'ÊTES UN AMOUR

LE LENDEMAIN, 7H HEURES
B'SOIR FRITZ
AH! C'EST TOI CANARDO! TU M'AS FAIT PEUR
C'EST ICI QUE ÇA SE TERMINE POUR TOI, FRITZ!
FF. FAIS PAS L'IDIOT CANARD!
TU T'ES FAIT MENER EN BAROUE COMME UN DEBUTANT! ON T'A CHARGÉ DE ME DESCENDRE POUR ÉTENDRE LE POUVOIR DES RATS SUR TOUTE LA FERME!
"ILS T'ONT BIEN POSSÉ DE "CLARA" LA PREMIÈRE...
BANG BANG
FALLAIT PAS PARLER DE CLARA FRITZ SURTOUT PAS DE CLARA

À LA GRANGE A PRESENT SI FRITZ A DIT VRAI IL VA Y AVOIR DU RAFFÛT
OK, JO, LA GRANGE EST CERNÉE DÈS QU'IL SE MONTRE IL EST TRANSFORMÉ EN PASSOIRE !
C'ETAIT DONC VRAI !
CLARA, JE VEUX SAVOIR !
BANG BANG
IL EN VIENT DE PARTOUT ! J'SUIS FOUTU
BAN
PAN
BANG

LE VOILÀ. AH LE SALAUD! IL S'EST BIEN DÉFENDU!
MORT?
AUCUN DOUTE, MA CHÈRE
VENEZ PARTONS
MAIS, CLARA! QU'AVEZ-VOUS? VOUS.
OH! RIEN LA FUMÉE DE CIGARETTE SANS DOUTE JE LA SUPPORTE MAL CES JOURS-CI.
SOKAL 78

SCHADEN

ILLUSTRATIONS BOUSSOT

PIERRE SINIAC

J'en suis sûr, me voilà tranquille. Je n'ai plus qu'à dormir sur mes deux oreilles. Le vieux a fait de moi son légataire universel. Il m'a fait venir chez lui, dans sa belle baraque de Louveciennes. Je l'ai vu, installé dans son fauteuil de paralo, les pattes mortes, mais la partie supérieure du corps toujours bien vivante, les bras aussi agiles que ceux d'un guignol, les yeux fureteurs, sans cesse en mouvement. Et pas la langue dans sa poche.

Mon oncle Léon — je l'ai toujours appelé tonton mais en réalité l'animal n'est que mon parrain —, ancien constructeur de machines à laver et autres conneries ménagères électriques a des centaines de millions en banque. Veuf depuis quinze ans, il est resté avec Eliane, fille adultérine qu'il n'a jamais reconnue mais qu'il a fini par recueillir, sur le tard, la môme venant de fêter ses dix huit ans. Mais quand il est tombé paralysé des membres inférieurs, Eliane, qui a petite dégoûtée, a refusé de lui servir d'infirmière. Ça l'écœurait plutôt de passer son temps à torcher le vieux. Elle s'est parachutée au Canada et s'est mise à mener là-bas une vraie vie de put. Il y a quelques mois la presse québecoise a fait état d'un début de scandale politique et le nom d'Eliane a été prononcé. Mademoiselle donnait dans la partouze politicarde. Mon oncle, qui est de la vieille école, l'a eu son coup de sang et a déshérité celle qu'il avait couchée sur son testament. Le notaire, Me Rozieres, qui était présent durant l'entretien que j'ai eu avec le vieux, a bien voulu me confirmer la chose.

Alors j'ai pris la place de cette conne.

C'est moi que j'empocherai les millions. D'abord, je fais partie de la famille. Je suis son filleul. Son filleul Lucien. J'ai quarante ans et pas de situation. Je n'ai toujours pas fondé de foyer. Je végète en faisant de la figuration de cinéma et du roman-photo. Je joue à la passe aux courses et j'ai fait un an de taule pour tentative d'escroquerie, mais ça ne fait rien, l'oncle — il me l'a dit — me préfère encore à sa pouffiasse de fille naturelle.

Il m'a fait asseoir à côté de son fauteuil roulant et là, en présence du notaire, il m'a dit mes quatre vérités. D'après lui, j'étais un petit branleur, un bon à rien aux idées de rat mort, toujours à la recherche de la sale combine et que, si je devenais un tout petit peu moins cul, je finirais maquereau ou terroriste, mais ça lui était égal. Il était persuadé que, chez moi, il y avait tout de même un bon fonds et que, lorsque je ramasserais son fric, je m'assagirais, je réfléchirais et prendrais certainement la décision d'investir une partie de ma fortune dans une affaire saine et honnête. Amen. Ce qu'il faisait là, mettre mon nom sur le testament, c'était pour la mémoire de ma pauvre mère, sa copine de jeunesse qui avait fini tapineuse à Barbès.

Je remerciai mon oncle et j'eus donné gros pour avoir une larme à l'œil.

Je pouvais remercier du fond du cœur Eliane d'avoir fait les quatre cents coups au Canada. Après tout, j'étais le filleul du vieux et je ne vois pas à qui d'autre il eût pu léguer ses millions, son unique enfant légitime étant mort au berceau. Ce n'était quand même pas le genre de gars à laisser son fric, péniblement gagné, aux petites sœurs de Saint Vincent de Paul.

Il me demanda de venir le voir un peu plus souvent. Dans sa grande maison, il s'ennuyait, mourait. Mais comme il arrive à tous les gens qui se font suer de la sorte, il restait bien vivant. Je lui promis tout ce qu'il voulait. Venir me barber dans cette triste demeure ne me disait rien qu'à valle. Ça sentait le renfermé et le cafard. Mais l'oncle Léon avait quatre-vingts ans et je n'en aurais sûrement plus pour longtemps à faire la navette Paris-Louveciennes.

Malgré ces prévisions optimistes, au bout d'un an, le vieux vivait encore. Je commençais à s'

NFREUDE

Pierre Siniac publie son premier roman (Les Morfalous) en 68 dans la Série Noire de Marcel Duhamel (Gallimard). Il y fera paraître par la suite une quinzaine d'ouvrages.

Il inaugure en 1972, toujours dans la même collection, un nouveau genre : la maso-fiction : «roman très noir dans un cadre néo-burlesque» : c'est la série des Luj Inferman. Il est par ailleurs l'auteur de trois grands romans populaires chez Lattès : Le Tourbillon, L'ordre des fous, L'orchestre d'acier. Enfin un nouveau Luj Inferman (Luj Inferman' dans la jungle des villes) est à paraître chez P.-J. Oswald.

avoir sérieusement ras-le-bol de venir lui faire la lecture, de pousser son fauteuil roulant à travers les allées du parc et de m'extasier avec lui sur les parterres de fleurs dont je n'avais absolument rien à foutre. D'autant plus qu'il ne me filait strictement pas un rond et que, chez lui, à cause de sa maladie d'estomac, on ne bouffait que des clopinettes.

Je me renseignai sur sa santé et j'appris avec regret que mises à part ses pattes flasques, il avait une forme de déménageur, un cœur de roc et était bien parti pour roupiller bénoitement dans son fauteuil jusqu'à cent berges. Quant à sa maladie d'estomac, qui m'avait donné quelque espoir, il la trimbalait depuis l'âge de trente ans et elle était absolument bénigne. Hériter de son fric, c'était bien beau, mais moi j'avais quarante balais et je n'étais pas du tout décidé à pourrir de la sorte, d'autant plus que j'avais un besoin pressant d'argent et que si ça continuait à traîner à ce rythme-là mes démons allaient reprendre le dessus, j'allais espacer mes visites à Louveciennes et me mettre en quête d'un coup malpropre. Il fallait qu'il crève.

Après tout, honnêtement, il ne m'était rien et je n'éprouvais pas la moindre affection, pas la moindre sympathie, pas la moindre pitié pour lui. Il avait laissé ma mère se dépatouiller avec la vie, sans seulement lui tendre un peu la perche, alors qu'il gagnait déjà pas mal d'argent. J'étais son légataire universel, soit, mais ça allait bien comme ça. Il s'agissait de le faire passer de vie à trépas sans pour cela devenir un criminel.

D'abord, le sang me dégoute, mais la n'est pas la question. Avec leurs méthodes perfectionnées, les flics — je ne parle pas des flics italiens, mais de ceux chez nous — ont les moyens de démasquer n'importe quel assassin et, même si je ne m'y prenais pas de façon nigaudouille pour expédier le vieux au cimetière, je ne serais jamais tranquille. J'allais hériter de ces millions et les flics s'intéresseraient à moi, de très près. Même en jouant au plus finaud, je finirais par tomber dans les filets qu'ils ne manqueraient pas de me tendre. Je n'avais absolument pas envie de jouer à ce petit jeu-là et un meurtre était une bien trop grosse affaire pour que je m'en occupe moi-même. Il me suffirait tout bonnement de trouver un type qui, pour un peu d'argent, se chargerait volontiers d'un tel boulot. Du fait des temps troublés que nous vivons depuis une dizaine d'années, on ne peut pas dire que les assassins courent les rues, mais on ne peut pas dire non plus qu'il n'y ait que des petits saints dans la jungle de nos grandes villes. En m'y prenant bien, je pouvais dénicher un lascar capable de me faire du travail bien torché.

Cela peut paraître fumant, mais ce fut Perrain Léon lui-même qui me donna un tuyau. Comme cette brave vieille peau me demandait à quoi j'employais généralement mes soirées quand je n'étais pas chez [illegible] (je lui avouai — il me fallait être prudent et ne pas trop me payer sa tronche en lui racontant que je délaissais la télé pour Pleyel ou la salle Richelieu, car il pouvait avoir fait sa petite enquête sur mon compte — je lui avouai que je fréquentais des boîtes, en particulier *Le Panier rose et noir*, un night-club des Ternes très connu de la police à cause de sa clientèle interlope. À ma grande surprise, il me parla du *Panier*. Le beau-frère de son médecin, industriel à Montauban, venait de temps à autre se distraire à Paris. Quelques semaines plus tôt le beau-frère s'était retrouvé avec une fille au *Panier* ou une sérieuse bagarre avait éclaté. Des types avaient pris à partie l'industriel qui avait reçu un coup de couteau dans l'abdomen, sérieusement blessé. Le commissaire de police avait conseillé à l'honnête chef d'entreprise d'éviter de remettre les pieds dans cet établissement tenu par la pègre, un nid à tueurs.

Mon oncle me suggéra d'en faire autant. Je le rassurai mais bien entendu, fis tout le contraire.

Deux jours plus tard, sur le coup de minuit, je me pointai au *Panier rose et noir*.

Je reluquai de très près la clientèle. Au bout d'un moment je repérai un costaud blond aux yeux bleus, balafré, la cinquantaine sportive. L'homme était seul et presque bourré. J'appris vite par un barman qu'il s'agissait d'un ancien SS, baroudeur qui avait repiqué au truc des

l'automne 45 et vécu en mercenaire dans pas mal de régions du monde. Probablement né vers 1920, ce gars-là sentait son boucher de Hanovre à quinze pas et j'étais prêt à parier qu'il avait déjà tué plusieurs fois père et mère. En le regardant d'un œil indulgent on pouvait dire qu'il ressemblait un peu à Gert Froebe. Ce type-là puait la Waffen-SS, une douzaine de nuits des longs couteaux et une bonne brouettée d'Oradour que c'était à s'en boucher le tarin. Le genre de personnage qui avait dû laisser une bonne ration de sang en Europe, en Afrique et en Asie et qui, au comptoir, sirotait tristement un whisky en pensant probablement à ce qu'il allait pouvoir fabriquer maintenant qu'il était tout près de la soixantaine.

Je revins plusieurs fois au *Panier*. Gros-Blond y était toujours. Je finis par comprendre que les filles ne l'intéressaient pas et que son bon morceau à lui c'était plutôt l'inverti. Je parvins à engager la conversation avec lui en lui faisant miroiter une occasion de se livrer à sa distraction favorite. Une partouze entre mecs dans une belle propriété de la vallée de Chevreuse, chez un aminent magistrat en retraite. Je lui racontai en ricanant grassement que j'étais chargé de recr-

ter des hommes forts pour amuser la galerie d'anges

Il ne se fit pas prier. Je le fis monter dans ma 404 miteuse achetée d'occasion et le pilotai vers le carrefour Raspail-Vavin. En route, je lui dis que les petites réjouissances ne commençaient guère avant deux heures du matin et que, pour tuer le temps en attendant, on pouvait boire un verre quelque part. Il prit assez mal la chose, mais finalement, se laissa faire car ma tête avait l'heur de lui plaire. Je l'emmenai dans un bar tranquille de la rue Delambre. Là, devant un scotch bien tassé, je me mis à lui raconter ma vie, sans crainte, à lui déballer toute ma petite affaire de meurtre à combiner. Je lui parlai de confiance, comme je l'eus fait en présence d'un prêtre. Je lui déclarai tout de go que je cherchais à faire assassiner mon parrain. Il ne sourcilla même pas et me proposa gentiment et simplement ses bons offices. A son tour, il me raconta un peu sa vie. A trois heures du matin, sans être ivres, nous étions un peu partis et il avait complètement oublié la pseudo partouze dans la vallée de Chevreuse. Nous parlâmes sang durant deux bonnes heures, une vraie entrevue de G.Q.G. en temps de guerre. Il s'appelait Karl Kemnath et était né à Hambourg en juillet 1920. Sous l'uniforme SS il avait participé à de véritables tueries et avait eu ni plus ni moins que ses camarades sa part de femmes d'enfants et de vieillards. Non, il n'était pas à Oradour, mais avait «fait» Lidice et la cascade du bois de Boulogne. Il s'était un peu amusé en Corée — il ne savait plus trop dans quels rangs — et avait cassé du Casque Bleu au Katanga. Oui, on l'avait sollicité pour le Mozambique, mais ça l'ennuyait de retourner chez les nègres. Quant à se mettre tortionnaire en Argentine à son âge! Bien sûr, il espérait que ça allait péter pour de bon quelque part et qu'on accepterait de lui confier un fusil malgré ses soixante ans — il n'avait rien de la planche pourrie —, mais en attendant il fallait bien vivre. S'il avait tué quelques personnes depuis qu'il était redevenu civil? Oui, mais sept seulement et ça ne lui avait pas rapporté de quoi se rouler dans la soie. Et aujourd'hui, avec toute cette concurrence... Ah! s'il avait eu vingt ans et été Italien! S'il était recherché par les flics? Hélas, oui. La police espagnole cherchait à obtenir de ses nouvelles. Dix mois plus tôt, il avait abattu froidement deux gardes civils à Salamanque, au cours d'un petit hold-up. Quant à la fillette qui était morte violée près de La Ciotat, en février dernier, eh bien c'était lui... et il craignait d'avoir laissé des indices qui finiraient par le perdre... Un accident stupide... Les flics finiraient bien par lui mettre la main au collet. Pour l'affaire espagnole, il y aurait des questions d'extradition... Mais si la police découvrait qu'il était l'auteur du meurtre de La Ciotat, il n'irait probablement pas en Espagne. Peut-être était-il déjà soupçonné, et on le surveillait? Allez savoir, avec ces diables de poulets français! Son avenir était bien compromis. Il n'avait jamais eu de chance! Il acceptait volontiers de descendre mon oncle mais, étant donné que cette mort allait me rapporter 30 millions lourds, il réclamait un dixième de l'héritage, soit 300 millions de centimes pour passer aux actes. J'eus un haut-le-corps devant une pareille exigence. Visiblement, l'ami Karl avait bu.

— Mon fieu Luzien, ch'zui voudu! Les vlics ne font bas darter à me binzer! Et bour le coup de La Ciotat, c'est la guillotine! Et ch'en ai marre, te zette fie de pête draquée! Che due don onkle, che débense les drois prikes zur la Kôte en menant la fie de krand tuc et buis che me gonsdue brizonnier. Foilà mon termier mot.

Si je comprenais bien, Karl s'estimait foutu. Il était persuadé que les flics le soupçonnaient et l'avaient à l'œil, le laissant provisoirement libre pour voir s'il avait des contacts. L'animal ayant certainement trempé dans d'autres affaires délictueuses. Il sentait qu'il finirait par tomber dans les filets de la police, qu'il lui serait impossible de passer une frontière — sans doute avait-il déjà essayé —, que son sort était désormais réglé. Il ne voulait pas vivre en bête traquée, il n'en aurait pas la force, il n'avait plus vingt ans. Il était mon oncle, dépensait ses 300 briques sur la Côte en menant la vie de nanti en goguette puis se constituait prisonnier. C'était son dernier mot. J'insistai un peu, cherchant à le faire revenir à des exigences plus modestes, mais rien n'y fit. Il voulait 300 millions anciens, pas un sou de moins. C'était à prendre ou à laisser et si je n'étais pas d'accord, je n'avais qu'à chercher un autre tueur.

Naturellement, j'étais obligé d'accepter. Je ne me voyais pas repartir à la recherche d'un Karl et j'étais pressé. Karl était le tueur en or — c'était le cas de le dire — et jamais je ne trouverais un garçon si compaissant et ayant de si belles dispositions pour le travail qu'on lui demandant de faire. Seulement, fichtre, 300 millions! Il m'expliqua que ce ne serait pas avec quinze ou vingt briques anciennes qu'il pourrait s'amuser comme il le voulait. D'ici un ou deux mois, il serait en taule et, avant un an, probablement au carré des suppliciés, allongé et sans tête. Face à un avenir si proche et si noir, il tenait à mener une royale vie de patachon, profiter au maximum de ses derniers moments de liberté, être envié par les michetons les plus dorés en vadrouille sur la Côte, jouer à la roulette, perdre son fric pour le plaisir, donner des pourboires somptueux, mener une vie fastueuse pendant deux ou trois semaines... Balades et dragouse en Rolls sur la Croisette... Claquer un fric fou à la table du chemin de fer au Palm-Beach. Se mêler aux princes d'Arabie et aux marchands de saucisses de Francfort ou d'ailleurs sans faire tache d'huile, être invité sur leurs yachts pour des partouzes dorées, participer à la grande fiesta fin d'époque... sortir de la choucroute et nager dans le caviar... Après, on pourrait le fusiller, le guillotiner, le couper en petits morceaux, il s'en foutait. C'était 300 millions ou rien.

Je dus m'incliner. 300 briques, c'était beaucoup. Mais, après tout, il n'existait pas de tarif syndical pour les tueurs à gages. C'était à la tête du client et, pour Karl, je devais être le bon volatile à plumer.

Restait à trouver une pareille somme.

Bien sûr, ces 300 millions de centimes je les aurais une fois le vieux claqué, mais Karl exigeait d'être rémunéré d'avance, d'autant plus comme il me le fit judicieusement remarquer que les formalités de succession prendraient un certain temps, trois ou quatre mois au moins. Ce que ce diable de Karl voulait, c'était pouvoir filer sur la Côte-Fric aussitôt le crime perpétré. Je devais me procurer sans tarder ces 300 millions. Il s'agissait de faire vite. Karl était en danger et je me demandais même si la ficaille ne l'épinglerait pas avant qu'il ait pu claquer ses millions. Mais de cela, je me moquais. Une fois Karl entre les mains de la poulaille — j'étais tranquille —, il ne parlerait pas. Mon oncle aura été assassiné par un rôdeur. Tout serait fait dans les règles de l'art tandis que j'aurais un excellent alibi.

300 millions, c'était cher. Je n'avais pas de chance en étant le dernier client de Karl. L'eusse-je seulement rencontré cinq ou six mois plus tôt qu'il m'eût certainement fait un prix raisonnable. Ah! quelle bourde j'avais faite là, d'attendre si longtemps. Mais le mal était fait et il ne s'agissait pas de geindre inutilement. Je pouvais 300 millions. Mais j'en palperais dix fois plus après les opérations. Gain: 2 milliards et 700 briques bien à moi. Pas sale tout de même.

A tout hasard, je demandai à Karl s'il avait une idée susceptible de m'aider à trouver du fric. Il me rit gentiment au nez.

Je devais me ressaisir afin de ne pas donner à Karl l'impression que j'étais incapable de me procurer 300 millions dans des délais rapides. S'il réalisait que je n'étais pas foutu de trouver ce fric, il pouvait m'envoyer me faire foutre. J'illuminai ma face d'un sourire confiant et lui déclarai que j'aurais l'argent avant trois jours. Nous étions mercredi. Samedi, il pourrait tuer mon oncle. Nous convînmes d'un rendez-vous dans un lieu désert: samedi à 16 heures devant la statue qui se trouve près de l'Observatoire, sur la terrasse de Meudon. J'aurais le fric. Il pourrait agir.

Nous nous quittâmes après un dernier verre et je restai seul planté dans la nuit, sous la pluie, au pied de l'arrogante tour Montparnasse. J'avais été fou d'accepter un tel marché. Espérer mettre la main sur 300 millions en trois jours était de la démence pure. Qui pourrait me prêter cette somme? Je ne connaissais personne d'assez stupidement inconséquent pour m'avancer un si gros matelas! Restait mon oncle. Il avait 3 milliards en banque, il lui était donc possible d'en retirer le dixième pour me le prêter. Je lui raconterais une salade quelconque et il les allongerait. Puisque j'étais son légataire universel, voyons! Il ne me ferait là qu'une petite avance, voilà tout. Il s'agissait de lui servir une histoire sensée,

SCHADENFREUDE
PIERRE SINIAC

propre à le faire tomber dans le panneau. Il casquerait. S'il refusait, tout foirait et il continuait à agoniser au ralenti dans sa chaise roulante. Je n'aurais jamais l'audace ni le courage de l'effacer moi-même. Si ça se trouvait, ce serait lui qui m'enterrerait — on voit de ces choses indécentes — et le fric finirait par atterrir dans les poches d'Eliane la pute.

Le lendemain jeudi, je me rendis à Louveciennes « prendre de ses nouvelles ».

Il rentrait justement de promenade. Son chauffeur le sortait délicatement de la Mercedes, l'installait dans son fauteuil, le roulait jusqu'à la maison. Il me fit un signe de la main. Sa bouille était souriante. Il était de bon poil. Ça tombait assez bien. Je pris une chaise et m'installai devant lui, dans le grand salon qui donnait sur le parc. Il se fit apporter ses cigares, son whisky et me servit lui-même. J'attendis que l'esclave eût décanillé pour me lancer dans mon histoire. Je le félicitai d'abord de sa bonne santé et me montrai heureux qu'il eût encore de nombreuses années à vivre devant lui. Je lui débitai la panoplie habituelle que l'on sert généralement aux vieillards inquiets qui s'accrochent : Fontenelle, Freycinet, Henry de Monfreid, le Professeur Debré... Compte là-dessus, ma vieille pomme. En plaisantant, je pariai que je ne palperais cette foutue fortune qu'une fois sexagénaire et que, à cet âge là, je n'aurais plus tellement le goût ni la force de monter une affaire sérieuse. Il ne sembla pas comprendre l'allusion et tenta de me consoler en me faisant remarquer que je serais alors peut-être vieux et usé, mais riche, très riche, et que beaucoup de petits vieux de mon âge me regarderaient alors avec des yeux pleins d'envie, eux, ces pauvres bougres condamnés à la maison de retraite forcée ou à mendigoter les allocations gouvernementales. J'attaquai donc le problème sous un autre angle. Je lui annonçai sans rire que je comptais me marier et que je ne tenais pas du tout à ce que celle que j'avais choisie pour compagne épousât un traîne-patin et fût contrainte de rester dans le besoin. Je lui exposai mon projet d'exploiter un petit commerce d'articles de sport et de matériel de pêche sous-marine, sur la Côte d'Azur. La civilisation des loisirs semblant être en vue, ce genre de commerce allait prendre de l'extension.

Tonton Léon parut très intéressé par mon raisonnement et il me félicita de vouloir m'établir, me ranger et organiser mon avenir avec sérieux. Il n'était pas très bon pour la santé de demeurer un Vitelloni au-delà de la quarantaine. Comme il se préparait à changer de conversation en me parlant du château de Pierrefonds, je lui fis comprendre que, pour m'installer à mon compte, j'avais besoin de 300 millions. Il fit aussitôt un brin la gueule et me déclara sans faire de phrases que je ne disposerais de son argent qu'après sa mort. Dans sa famille, c'était la tradition. Il n'était strictement pas question qu'il me prête 300 millions, je devais me débrouiller par mes propres moyens, pour mon bien, ça m'aiderait à devenir un véritable homme. J'eus un certain mal à réprimer un rictus de haine. Dire qu'avec sa radinerie et ses principes éculés, ce vieux con était en train de se sauver la vie. Il ne pensait sûrement pas si bien faire. Mais j'avais pensé trop vite. Il me donna un conseil qui signa sa condamnation à mort. Il me fila les coordonnées d'un banquier de ses amis, un certain Fluchette qui, sur un mot de recommandation, accepterait de me prêter 300 millions, remboursables en cinq ans et sur lesquels il ne prendrait qu'un intérêt symbolique, un gentil banquier sorti tout droit d'un conte de Perrault. Ce Fluchette était, paraît-il, un vieil ami à qui il avait rendu jadis de grands services. Fluchette était tout à fait le type qui renvoie l'ascenseur, une sorte d'oiseau rare. Pour l'avoir bordé de nouilles, je l'avais bordé et gratiné. La vieille loche refusait de toucher à son magot, mais, par sa signature, elle m'ouvrait toute grande la grille d'un guichet de banque.

Je remerciai chaleureusement mon oncle tout en lui étant très reconnaissant de hâter si gentiment sa mort.

Je me rendis sans tarder à la banque, dans le lugubre quartier Monceau, muni de la lettre de recommandation de mon parrain, papier renforcé par un coup de fil à Fluchette. Je demandai à parler au banquier. Fluchette me reçut dans son bureau. Une demi-heure plus tard je quittai la caverne de brigands avec dans ma serviette un matelas de 300 millions et une tape amicale dans le dos en prime.

Tout me réussissait et, après tant de chance, je me demandais quel grain de sable bien hypothétique eût pu faire foirer ma petite combine de voyou.

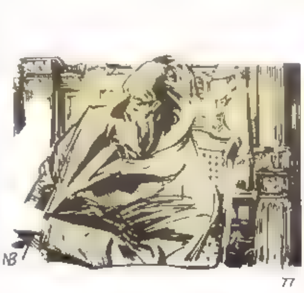
Le samedi venu, je me rendis au rencart, à Meudon. J'attendis en vain pendant deux heures en faisant les cent pas le long de la terrasse, croisant juste quelques salariés venus là pour changer d'air.

Karl ne vint pas.

Était-ce le grain de sable, l'os de dernière heure ? Le Frisou s'était-il dégonflé ? Peut-être avait-il été alpagué par la police ? À tout hasard, je lui avais donné mon adresse et mon bigophone. Je rappliquai chez moi en quatrième vitesse, à Grenelle, pensant que, s'il avait eu un empêchement, Karl chercherait à m'y joindre. Le téléfon ne tarda pas à sonner. Je décrochai brutalement, comme dans les films à suspense. C'était mon Karl. D'une voix hachée par l'essoufflement — toujours comme dans les thrillers Série B — il m'apprit que les flics l'avaient repéré et pris en filoche. Il avait réussi à les semer mais, retardé par toutes ces embrouilles, n'avait pu se rendre à la terrasse de Meudon. Paris sentait trop mauvais pour lui et il devait quitter la ville sans tarder. Il allait de ce pas à Louveciennes descendre mon oncle puis filer sur la Côte. Il m'attendrait le lendemain matin, à 6 heures, dans une brasserie d'Auxerre dont il me donna l'adresse. Il consentait à buter le vieux avant d'avoir le fric. Il se trouvait à une borne de Louveciennes et il n'était pas question pour lui de revenir actuellement à Paris. Ma parole, ce prétentieux se prenait pour Mais, petit ou pour Mesrine. Il m'ordonna de prendre ma voiture et de me rendre dare-dare à Auxerre où, lorsqu'il m'y retrouverait, à l'aube, je n'aurais plus qu'à lui remettre le matelas promis. Il filerait aussitôt en espérant que les flics du Midi ne le repéreraient pas tout de suite. Il me parla de faux papiers, de fausse barbe, je ne sais quoi encore, en plein Fantomas ou en pleine O.A.S. Bref, que je ne m'inquiète pas pour lui, il avait plus d'un tour dans son sac. Il me prévint sympathiquement que, si je n'avais pas l'argent, il me buterait sans hésitation. Je m'empressai de le rassurer en lui annonçant que j'avais la fraîche. Toutefois je ne tenais pas à me faire pigeonner et je le lui dis. Qui me prouverait, demain matin, lorsque je le verrais à Auxerre, que mon oncle serait bien mort ? Il me traita d'enflé et y ajouta un juron germanique. Il me suffisait d'appeler mon oncle depuis Auxerre. L'esclave répondrait et, à cette heure-là, ayant découvert son maître assassiné, il ne manquerait pas de m'en informer. De plus, Karlos me rappela que je devais m'assurer d'un solide alibi. Il était sept heures du soir. Je pouvais être à Auxerre à neuf heures, dîner dans un hôtel pas trop dégueulasse dont il m'indiqua l'adresse, regarder la téloche jusqu'à minuit dans le grand salon réservé à la clientèle et me coucher en ayant soin de réveiller le garçon deux ou trois fois dans la nuit. Le personnel de l'hôtel au grand complet témoignerait ainsi de ma présence à Auxerre de 21 heures à l'aube. Karl frapperait entre 23 heures et minuit.

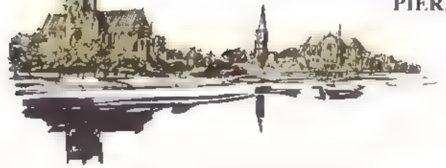
Je devais lui faire confiance. Je n'avais pas le choix. J'effaçai de mes pensées la possibilité d'un coup fourré de sa part et sortis de mon deux-pièces poussiéreux. Je montai dans ma 404 poussive et pris la route d'Auxerre.

À 21 heures, j'étais à table, dans le resto d'un des plus grands hôtels de l'endroit. Lorsque j'eus englouti mon canard à l'orange, je m'installai dans le salon, face à l'écran de télévision, au milieu d'une demi-douzaine de clients. Vers 23 heures je consultai fébrilement ma montre. Selon toute vraisemblance, Karl était en train de faire passer le goût de la brioche à mon oncle. Je n'étais pas tranquille. À minuit, alors que la ravissante présentatrice de TF1 disait bonne nuit aux téléspectateurs, je me rendis dans la cabine



SCHADENFREUDE

PIERRE SINIAC



téléphonique du hall de l'hôtel et appelai la maison de Louveciennes. Il y eut onze sonneries avant que l'on daigne décrocher. J'eus subitement le dos glacé. Karl était au bout du fil. Aussitôt après m'être annoncé, j'entendis le son de sa voix. Il m'engueula. J'avais failli le déranger en plein travail. C'était fait. Il venait de tuer mon oncle et, *occupé*, n'avait pu décrocher plus tôt le bigof. Trois balles de 11,43 dans la tête. Certainement deux de trop. La confiture de fraises. J'eus un mouvement d'agacement ; j'espérais que les enquêteurs reconnaîtraient mon oncle. Karl avait été obligé d'enfermer l'esclave dans sa chambre. Il s'éclipsait sans tarder et pensait être à Auxerre plus tôt que prévu grâce à la Sirocco qu'il venait de voler.

Je raccrochai doucement et m'épongeai lentement le front. (Série B américaine.)

Lorsque je retrouvai Karl, au petit matin, dans la brasserie auxerroise, il semblait frais et dispos. Il était content de lui. Il avait abattu mon oncle sans mal et avait réussi à semer les flics de la Criminelle. Affublé d'une barbe postiche et d'excellents faux papiers en poche, il espérait se faire du lard sur la Côte pendant au moins trois semaines. Après, ma foi...

Je lui tendis discrètement — mais le loufiat qui se dépiautait les narines derrière son comptoir ne faisait pas attention à nous — le paquet contenant les billets. 300 millions de centimes. Il leva la main et me dit que rien ne pressait et qu'il les prendrait dans sa bagnole. Il me demanda de lui faire faire un petit bout de chemin. Pour que les choses fussent faites régulièrement, je devais appeler Louveciennes. Ce que je fis. Le larbinos m'apprit que monsieur mon parrain avait été tué de trois balles de pistolet, vers 23 h 45, par un rôdeur — Arabe ou non, on ne savait encore pas — qui s'était introduit dans la propriété et l'avait surpris pour l'enfermer dans sa chambre. Le larbin n'avait pu voir le visage de son agresseur. Il avait entendu les trois coups de feu. Monsieur n'avait pas crié, rien, pas un mot. Au bout de trois heures, à force de taquiner la serrure avec un crochet, le fidèle serviteur avait réussi à sortir de sa piaule et découvert Monsieur, la bouille toute rouge comme une grosse tomate écrasée, du sang partout, jusque sur le Matisse. Il avait immédiatement alerté la gendarmerie. Un flic dut prendre l'appareil de la main du larbin — et je m'étonnai que ces flicards l'aient laissé jacter si longtemps —, car une voix rude me demanda qui j'étais et ce que je voulais. Je déclinai poliment mon identité et spécifiai que je me trouvais à Auxerre. On me pria sans façons de rappliquer tout de suite à Louveciennes. Mais je n'avais rien à craindre. J'avais un alibi type-Affaire juge Renaud, à toute épreuve.

Karlus poussa dans l'Yonne la Sirocco qu'il avait secouée et monta à mes côtés dans la 404. Au bout de trois ou quatre bornes, la ville derrière nous, je stoppai en bordure d'un petit bois, un peu à l'écart de la route, en pleine campagne.

— Je te donne ton fric et je te laisse, Karl. Les flics m'attendent chez mon oncle et vaut mieux pas faire attendre ces messieurs.

Je lui tendis le paquet de billets que je venais de sortir de son emballage. A ma grande stupeur, Karl m'arracha le matelas des mains, sortit de la voiture, alluma son briquet et, délicatement, sans s'affoler, mit le feu au tas de pognon. Il éclata de rire, en pleine **Schadenfreude**, regardant les 300 briques se consumer à ses pieds, dans l'herbe, sans doute revenu quarante-cinq balais en arrière alors que, en uniforme des Jeunesses hitlériennes, il devait en se boyautant brûler les bouquins du gars Marx, on ne sortait décidément pas du Capital. Moi je restais comme un con devant mon volant, incapable de bouger un cil. Le Fritz était plié en deux par le rire et ce qui avait été une bien jolie somme n'était plus maintenant qu'un affreux torchon de papier noirci. Il écrasa le tout sous son talon. Je me demandai à quoi il jouait. Ce Karl était-il devenu subitement dingue ? Je sollicitai d'une voix cassée quelques explications. Il daigna éclairer ma lanterne en m'apprenant qu'il se foutait de ces 300 briques comme de sa première chemise brune. Pour lui, ce n'était que menue monnaie qu'il n'aurait même pas eu le temps de dépenser. Il aurait beaucoup trop à faire avec les 2 milliards et 700 briques que lui avait donnés mon oncle. Avec ça, il pourrait même tenter de gagner le Brésil ou le Paraguay pour s'y refaire une peau. Prudent, il s'éloigna de la voiture et sortit un sac en plastique de sous son imper. De loin, il me montra des tas de liasses de biffetons. Il avait là, dans ses sales pattes de tueur, presque toute la fortune du marchand de machines à laver, presque 3 milliards, une orgie de billets de banque grand format. Il s'excusait de ne pas m'inviter à les compter et me demandait de lui faire confiance.

Alors que je me trouvais en plein cirage, prostré sur le volant de ma voiture, il me raconta ce qu'on avait manigancé derrière mon dos. Mon oncle, sachant que je fréquentais volontiers le *Panier rose et noir*, y avait envoyé un homme à lui, payé par lui, une de ses mouches. Karl Kenmath, l'Allemand avait été chargé par mon oncle de faire l'espion et d'enquêter sur mon compte. Comment Karl et le vieux s'étaient-ils connus ? Peu importe. La vieille peau avait toujours eu des flopées de privés véreux à sa botte. Quand mon oncle avait eu la certitude — Wallen-SS avait dû enregistrer une de nos conversations à l'aide de quelque gadget aussi minuscule que vicieux — que je voulais le faire descendre pour palper son fric, il avait décidé — après tout on ne pouvait pas tellement lui en vouloir — de se venger par anticipation. Sa bonne santé d'octogénaire, c'était de la frime. Le vioccard était condamné par la Faculté et n'avait plus que six mois à vivre. Alors, mourir pour mourir... Et puis, pourquoi ne pas se soustraire aux souffrances, à l'agonie à la Franco qu'on lui promettait ? Il s'était fait conduire à sa banque et y avait ramassé tout son blé. 3 milliards en espèces. Ces trois mille briques, il les avait offertes à Karl en échange de son assassinat. Un assassinat-suicide, en quelque sorte. Pas le coup du lapin, mais celui de disons Stavisky, pour rester rétro. Tu m'abats et je t'offre 3 milliards, la maison Léon Machin a toujours donné dans le libéral en payant très bien ses employés. Son assassinat. Histoire de me couper l'herbe sous le pied. Connaissant mes chères et si peu délicates intentions à son égard, sachant que je voulais le faire abattre, le vieux crevard n'avait pas hésité une seconde ; refusant mon «cadeau», cet assassinat — en ayant largement les moyens — il se l'était offert lui-même. En payant cash et dix fois plus cher que moi. Avec la totalité de ses mirobolantes économies.

Mettez-vous à la place du gars Karl...

Pour avoir été couillonné...

Je bondis hors de la voiture et me ruai sur le Germain.

Mais, d'un expert coup de savate dans la gueule, il m'envoya rouler dans le fossé avec deux dents cassées. Je me relevai en me frottant la joue. Je devais avoir l'[illegible] et la — le miracle — sans balles de 11,43.

Avant que j'aie pu me relever — car j'étais tombé une seconde fois le cul dans l'herbe — Karl-le-vicieux était déjà dans la bagnole, prêt à démarrer. Il me conseilla de me calmer. Lui, il n'y était pour rien. Le pourri, c'était mon oncle. Il était simplement allé au plus offrant. Je lui rappelai, avec une voix toute conne de môme qui vient de recevoir une avoine, que je lui avais tout de même filé 300 briques, pas la paie d'un petit cadre. Il me fit alors remarquer que, en tuant le vieux, il m'avait tout de même rendu service et avait rempli ses engagements.

Là-dessus, Karl embraya et, complètement ahuri, couronné roi des cons, je regagnai Auxerre à pinces.

Un peu plus tard, je reçus un coup de fil chez moi. C'était Karl. Il m'annonça que tout allait bien pour lui. Il avait déjà claqué 82 briques. Il se préparait à faire l'achat d'un yacht. Sa fausse identité tenait bon. Les flics ne l'avaient pas encore reconnu. Il espérait même pouvoir gagner l'Amérique du Sud, si la chance continuait à lui sourire, mais le moral était très bon.

Le notaire me convoqua et, sa bonne gueule tordue par un sourire de faux jeton, m'annonça que mon oncle ne laissait pas un centime. La maison de Louveciennes plus deux ou trois bicoques en bord de Loire ! Tout avait été donné aux pauvres, à l'Œuvre de Saint-Vincent de je ne sais quoi... L'homme de loi était sincèrement désolé. Il ne s'expliquait pas le geste de son client.

— Quelle idée saugrenue de retirer tout son argent de la banque et de le distribuer à droite et à gauche... Une folie.

Quand à moi, je devais 300 millions à la banque Fluchelle. Remboursables en cinq ans. J'allais devoir me mettre à bosser. Et durement.

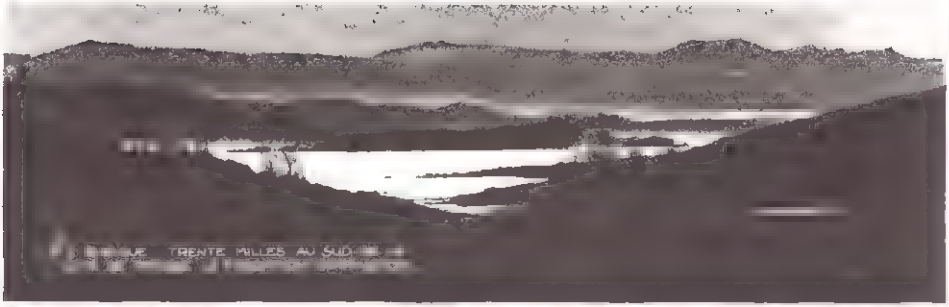
«Voyons voir... Si je dois rembourser 300 briques en cinq ans, ça me fait 60 briques par an... A condition de ne pas bouffer, de ne pas m'habiller, de ne pas me loger, de voyager à pied, de me passer de la télé en couleur, de ne pas sortir, de ne pas prendre de vacances, de ne pas voir de putes, ça m'oblige à gagner cinq millions anciens par mois. A condition également de ne pas payer d'impôts (et je n'ai pas de hautes relations politicardes). Cinq briques par mois ! Et j'ai pas de diplômes ! Qu'est-ce que je vais bien pouvoir foutre, nom de Dieu, avec mes connaissances à la mords-moi-le-doigt, pour gagner ça»

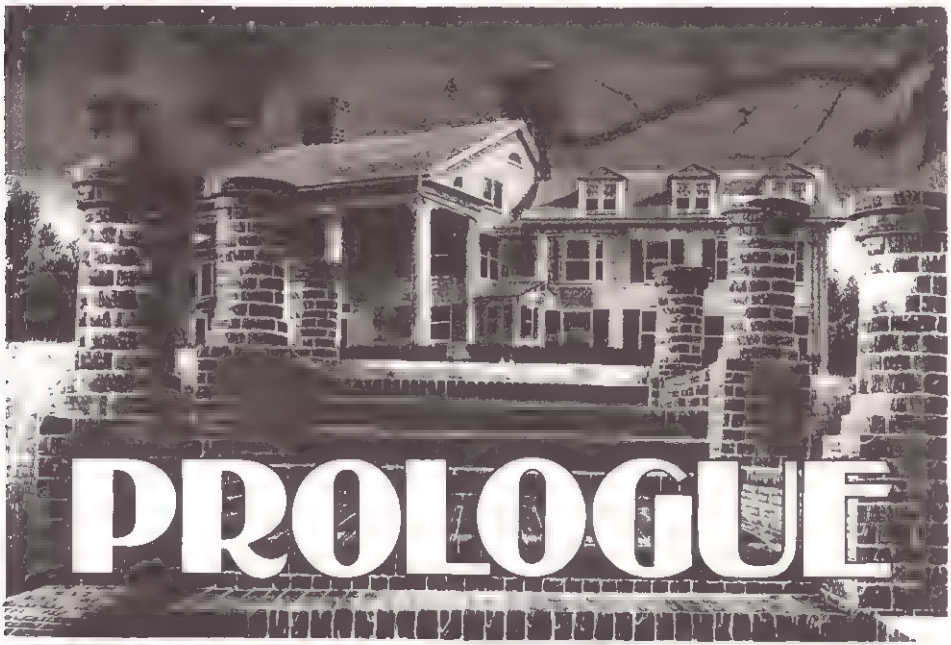
FIN

FOOLISH BURY

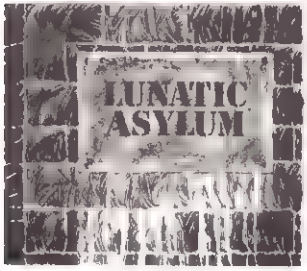
JEAN CLAUDE CLAEYS

adaptation en bande dessinée des grands films "noirs" américains. Il recrée dans ces pages toute l'ambiance de corruption des années d'avant-guerre aux U.S.A., familière aux lecteurs de Hammett et Chandler. Dans une curieuse clinique psychiatrique, reviennent parfois de tréfonds de l'inconscient de l'ancien "privé" Foolishbury, le souvenir de très sombres événements. Toute ressemblance [illegible]





PROLOGUE

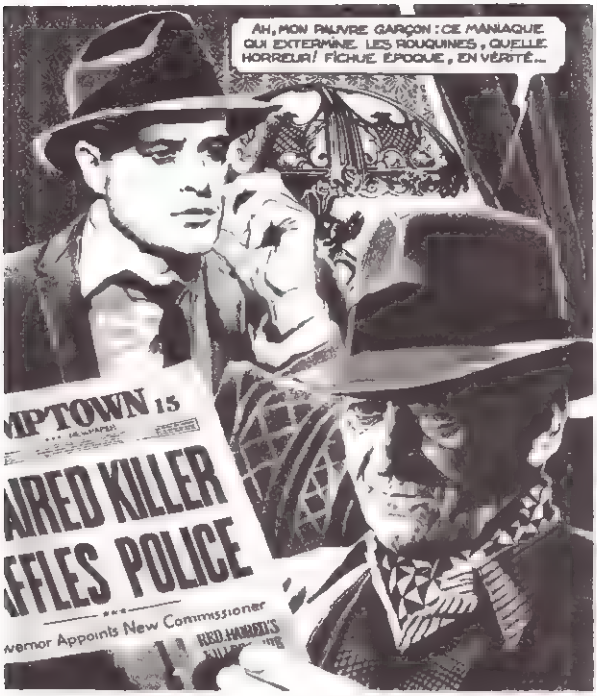


VOILÀ DEUX ANS QUE JE SUIS L'HÔTE DE CETTE CHARITABLE INSTITUTION...
LES RAISONS DE MON SÉJOUR EN CES LIEUX ME REVIENNENT PARFOIS EN MÉMOIRE...

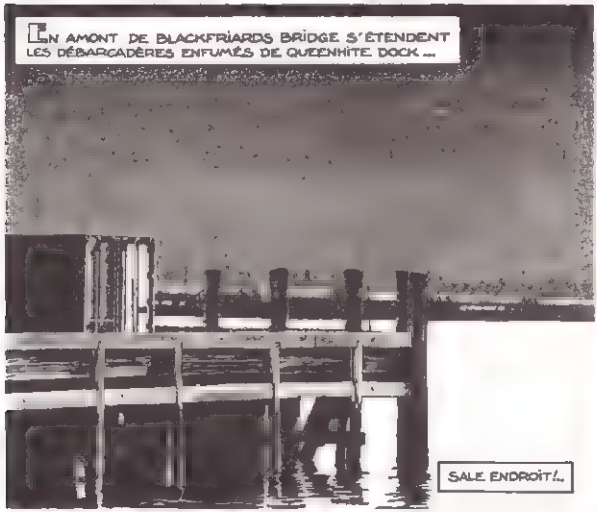
1934: A RAINCOAT ODYSSEY

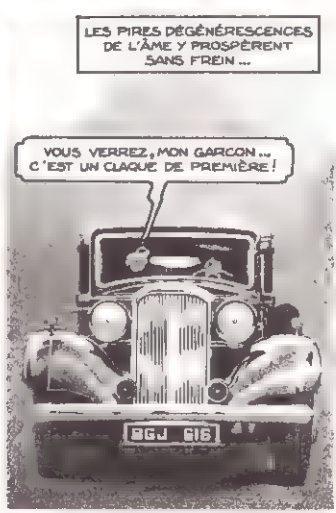
UNE ROUQUINE SE PROMENAÎT DANS L'AUTOMNE DE CETTE ANNÉE-LÀ...

BLAM!
LE SÉNATEUR STOOGE RÉCLAMAIT MES SERVICES... IL HABITAIT UNE COQUETTE VILLA SITUÉE EN PLEIN CŒUR DE PRIMROSE HILL, LE COIN ULTRA-CHIC...

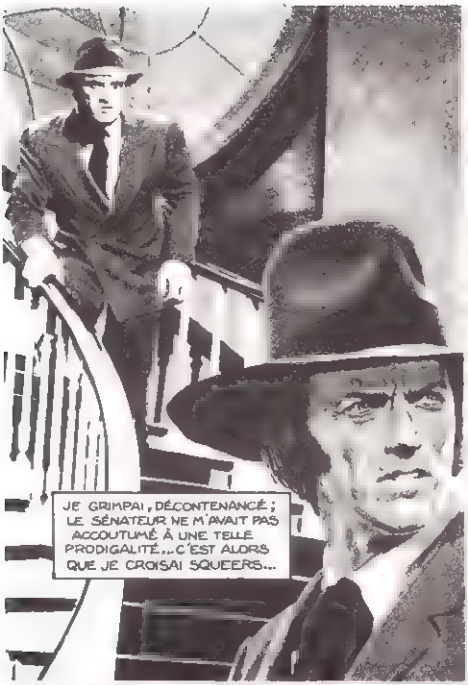

AH, MON PAUVRE GARÇON : CE MANIAQUE QUI EXTERMINE LES ROUQUINES, QUELLE HORREUR ! FICHUE ÉPOQUE, EN VÉRITÉ...
MPTOWN 15
AIRED KILLER
FFLES POLICE
Mayor Appoints New Commissioner

C'EST BIEN MON SENTIMENT !
FLATTÉ QUE VOUS PARTAGIEZ MON OPINION !.. CONNAISSEZ-VOUS "HEMSWORTH HOUSE" ? NON ? VOILÀ L'OCCASION DE PARFAIRE VOTRE ÉDUCATION...

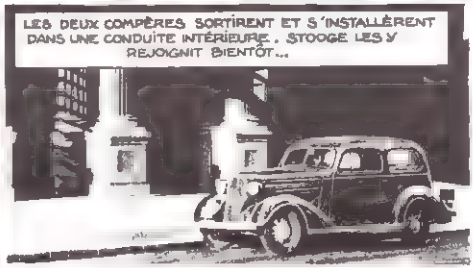

EN AMONT DE BLACKFRIARDS BRIDGE S'ÉTENDENT LES DÉBARCADÈRES ENFUMÉS DE QUEENHITE DOCK...
SALE ENDROIT !..

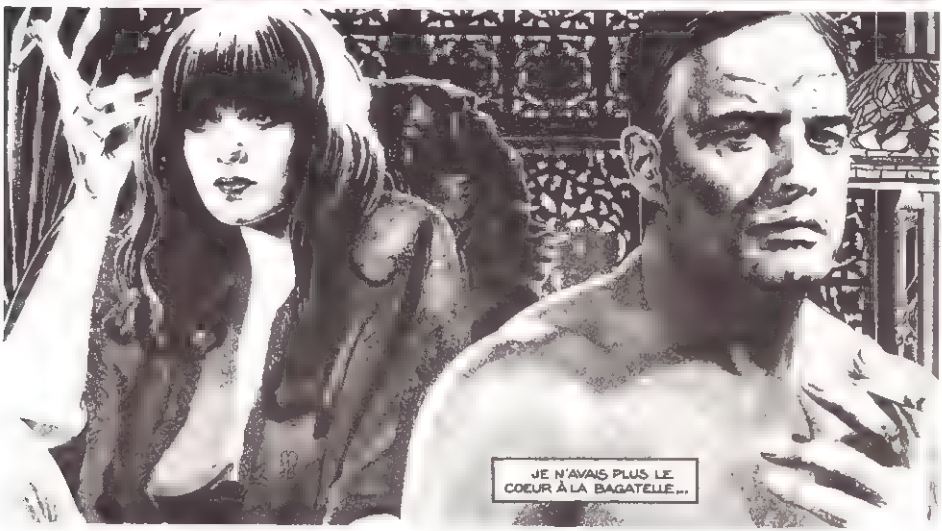

LES PIRES DÉGÉNÉRESCENCES DE L'ÂME Y PROSPÈRENT SANS FREIN...
VOUS VERREZ, MON GARÇON... C'EST UN CLAQUE DE PREMIÈRE !
BGJ 616

C'ÉTAIT UN CLAQUE DE PREMIÈRE !
STOOGE M INCITA À GAGNER L ÉTAGE, PRENDRE DU BON TEMPS...
...À MES FRAIS!
...LANÇA T-IL ENCORE..


JE GRIMPAI, DÉCONTENANCÉ ; LE SÉNATEUR NE M'AVAIT PAS ACCOUTUMÉ À UNE TELLE PRODIGALITÉ... C'EST ALORS QUE JE CROISAI SQUEERS...

... SUIVI DE RAVEN, SON OMBRE FAMILIÈRE...
UN VILAIN OISEAU, SOYEZ-EN CONVAINCU !


LES DEUX COMPÈRES SORTIRENT ET S'INSTALLÈRENT DANS UNE CONDUITE INTÉRIEURE. STOOGE LES Y REJOIGNIT BIENTÔT...


JE N'AVAIS PLUS LE COEUR À LA BAGATELLE...

LE LENDEMAIN...
DRRRIINGGGG
OUI ? FOOLISHBURY A L'APPAREIL

C'EST LOLA! NON, NE DIS RIEN ET ÉCOUTE-MOI

JE RACCROCHAI BIENTÔT

LE SOUVENIR DE LOLA VINT RALLUMER UNE DOULEUR ANCIENNE

ÇA SAIGNAIT DOUCEMENT TOUT AU FOND DE MOI.

MAIS J'AVAIS MIEUX À FAIRE QUE DE M'APITOYER SUR MOI MÊME

AU MÊME INSTANT, DANS UN HÔTEL DE HORSTEAD ROAD, RAVEN ...

DING DONG
VOUS DÉSIREZ?
BLAM! BLAM!

J'ATTENDAIS UNE DEMOISELLE SUR LES QUAIS DE PADDINGTON STATION.
MISS HONEYBABBLE ÉTAIT SECRÉTAIRE CHEZ BOMBEY & SONS... D'UN NATUREL AFFECTUEUX, ELLE S'ÉTAIT PARTICULIÈREMENT ATTACHÉE À BOMBEY PÈRE...
LE BON VIEUX AFFIRMAIT VOLONTIERS QU'ELLE ÉTAIT LE MIEL DE SES VIEUX JOURS... NUL NE SAVAIT TROP CE QU'IL ENTENDAIT PAR LÀ...
PAR AILLEURS LA ROUSSE SECRÉTAIRE ÉTAIT UNE AMIE DE COLLÈGE DE BETSEY STOOGE...
LA BELLE-FILLE DU SÉNATEUR FÊTAIT LE LENDEMAIN SES VINGT ET UN ANS ; L'OCCASION POUR TOUTES DEUX DE SE RETROUVER...
MISS HONEYBABBLE?
OUI?
JE M'APPELLE FOOLISHBURY... C'EST LE SÉNATEUR QUI M'ENVOIE...

AYANT DÉPOSÉE CHEZ STOOGE, JE GAGNAI LE RENDEZ-VOUS DE LOLA...
JE NE L'Y VIS POINT... J'INTERROGEAI ALORS LA BARMAID...
JE CHERCHE UNE FILLE...
DÉSOLÉE, LOURDAUD: T'ES PAS MON TYPE!
ROUSSE, LE GENRE FEMME FATALE...
TOI, T'ES LE GENRE À QUI TOUTES LES FEMMES SONT FATALES!
JE NE TROUVAI RIEN POUR LUI RIVER SON CLOU.
J'ATTENDIS LOLA JUSQU'À L'AUBE: EN VAIN...

(A SUIVRE)

* AMER RICANEMENT

EST-CE POSSIBLE?
LE CHEF DE CES FIERS CAVALIERS...
QUAND JE GALOPE, IL TOMBE...
UN SAC DE PATATES ATTILA...
ON SE DÉPLACE TOUJOURS LENTEMENT...
S' LES AUTRES HUNS SAVAIENT ÇA....
MAIS VIDE-LE! VIRE-LE! CE BÉOTIEN! CET ENF...
MINUTE!
S' ATTILA TOMBE DE CHEVAL, IL N'EST PLUS LE CHEF— S'IL N'EST PLUS LE CHEF, JE NE SUIS PLUS LE CHEVAL DU CHEF!
INCONTESTABLEMENT, OUI... ... EUH...
AU FAIT... À QUI AI-JE L'HONNEUR?
JE FAIS ÉQUIPE AVEC UN ARCHANGE ÉLEVÉ AU CADRE NOIR JE ME NOMME DESSAIX MAIS IL M'APPELLE "PRINCIPE"...
RIDICULE!
DITES DONC, ESPÈCE DE PARVENU!!
PAIX! PAIX! VOILÀ L'ATTILA!!
ATHALIE ON A DU TRAVAIL, NOUS DEUX.
JE TE SIGNALE QU'HIER, EN DÉPIT DE NOS CONVENTIONS, TU AS FAILLI ME FOUTRE PAR TERRE... IL Y A DES TAS DE CHEVAUX...
ÇA! PAS FAIT EXPRÈS
... QUI AIMERAIENT ÊTRE "CHEVAL DU CHEF" S'PAS?
TU SAIS IL Y A DES TAS DE HUNS QUI RÊVENT DE DEVENIR CHEF DE LA HORDE...
— POURQUOI CE CANASSON ME REGARDE-T-IL COMME ÇA?

JE N'AIME PAS CE SOURIRE IRONIQUE.
?
SAVEZ-VOUS DE QUOI EST FAIT UN STEAK TARTARE?
VOTRE COLLÈGUE ATHALIE VA VOUS DOCUMENTER ....
EH BIEN? DE QUOI S'AGIT-IL?
UN TRUC DÉGUEULASSE!
POUR ATTILA C'ÉTAIT UN SECRET, ÉVIDEMMENT!! PROMIS?
C'EST PAS VRAI!!?
QUELLE HORREUR!!
COMPTE SUR MOI!!!
JE SERAI MUET!!
QUELLE ABOMINATION QUELLE ABOMINATION
QUESSQUI VA PAS?
TIENS, SI TU SAVAIS CE QU'ON VIENT DE M'APPRENDRE SUR ATTILA!!!
MOI, JE M'EN VAIS, CETTE JEHANNE D'ARC ME DÉPRIME....

QUEL DOMMAGE QUE J'AIE PROMIS DE NE R'EN DIRE!!!
CETTE SALETÉ DE BARBE QUI SE NOUE TOUT LE TEMPS!!
KU WEU BAS CHAVOIR CHE GUON WA DIT CHUR AKKILA?
NON!
HGADDALAYOUPE!
TIENS HGADDALAYOUPE EST NOUVEAU, ÇA!!
CATACLOPE CATACLOPE CATACLOPE CATACLOPE
JE PRÉFÈRE ME TIRER CAR ATTILA PRÉTEND LANCER UNE OFFENSIVE SUR PARIS DEMAIN ÇA VA CHIER!!
SAIS-TU CE QU'EST UN STEAK TARTARE?..
...ME FAIRE ATTAQUER LA PORTE DE CLIGNANCOURT AVEC CINQ HOMMES SEULEMENT??
À PIED!!
ÇA VA PAS LA TÊTE!!!
DÉJÀ TU OBLIGES TES HOMMES À RECUPERER LES FLÈCHES TIRÉES!!
JE DOIS TOUJOURS SONGER À MÉNAGER L'ARMÉE — TOUTES CES BATAILLES, ÇA USE, ÇA ABÎME — ÇA RUINE LES ÉQUIPEMENTS ÇA CABOSSE LES CASQUES, ÇA ÉMOUSSE LES LAMES, ÇA ROUILLE LES COTTES DE MAILLES ÇA TROUE LES TOILES DE TENTE ETC....
QUELLE ANGOISSE!!!
À CE COMPTE-LÀ ON AURAIT PU AUSSI BIEN SE METTRE CULTIVATEURS!!!
MOI QUI RÊVAIS D'UN PETIT BISTROT BIEN À MOI.....
D'AILLEURS, POUR DONNER L'EXEMPLE DE L'ÉCONOMIE J'ATTAQUERAI LA PORTE DE LA CHAPELLE SEUL ET À PIED!!!

BON! ON A DU BOULOT POUR DEMAIN .....
MOI AUSSI JE VEUX ATTAQUER!!
POURQUOI PAS?
JE VEUX UN CHOALLE ET DES ARMES!!
TU N'AS QU'À LUI DONNER "SAFRANKURI" CE CANASSON JONQUILLE DONT AUCUN NE VEUT
... UN CHOUALLE?...
S'IL A TOUTES SES PATTES JE L'ACCEPTE VOLONTIERS — ÇA VEUT DIRE QUOI "SAFRANKURI"?
AH! UN CHEVAL!?
ÇA VEUT DIRE: "FOIE MALADE"
MAINTENANT RETIREZ-VOUS TOUS, CAR JE DOIS MÉDITER À LA VEILLE DE CE DIFFICILE COMBAT....
Z
DJINGEL-BEL! DJINGEL-BEL! VIENS À MOI....
Z
ME VOICI JE SUIS LÀ ET QUI FILE TON DESTIN
ET QUAND SOUS LA LAINE BLANCHE APPARAITRA LA LAINE NOIRE, RÉVOLUE SERA TON ERRE SUR CETTE TERRE
JUSTEMENT, JUSTEMENT!
... À CE PROPOS...
COASSE QUI GNYA MON GROS LOUP?
J'AI PRÉTENDU QUE J'ATTAQUERAI LA PORTE DE LA CHAPELLE SEUL ET À PIED....
... C'EST EMBÊTANT... IL Y A UN RISQUE CERTAIN
ÇA, MON AMI, TU T'ES SALEMENT AVANCÉ — !!
QU'ESSE TU VEUX QUE J'Y FASSE?
MON PAUV'BIQUET....
SI J'ATTRAPAIS UN MAUVAIS COUP DEMAIN, MON DESTIN, (DONT LA PORTÉE EST HIS-TO-RIQUE, JE TE LE LE RAPPELLE)....
EUH... MON DESTIN RISQUE D'EN SOUFFRIR..?!
JE PEUX JUSTE TE DONNER UN CONSEIL...
FERME LES YEUX-
FONCE EN AVANT!!

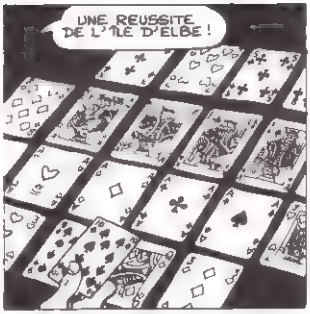
CORTO MALTESE
EN SIBERIE

HUGO PRATT

CHAPITRE VI : LA LANGUE DES DIEUX

A Daouria, Corto Maltese et Raspoutine sont prisonniers de la division de cavalerie asiatique du baron Romain Ungern Sternberg. L'or impérial russe du train de l'amiral Kolchak est-il définitivement perdu pour tous ? Shangaï Li, membre de la société secrète des Lanternes rouges qui accompagne les deux gentilshommes de fortune a fait sombrer le wagon qui le contenait dans le lac des Trois Frontières. Mais à Daouria vient d'arriver le canon géant du général Semenoff. Quelles sont donc les intentions de Corto Maltese ?

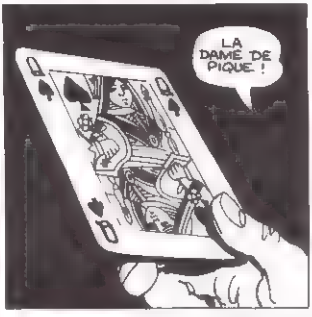
MOI ? RIEN ! UNE RÉUSSITE !


UNE RÉUSSITE DE L'ÎLE D'ELBE !

DE L'ÎLE D'ELBE ?
OUI, C'EST BIEN MIEUX QUE CELLE DE NAPOLÉON OU DE L'ALDEBARAN QUI NE RÉUSSIT JAMAIS.

ET POURQUOI NE RÉUSSIT-ELLE JAMAIS ? TU TE MOQUES DE MOI ? ARRÊTE TES STUPIDITÉS !

RASPOUTINE, TU ES INSUPPORTABLE. TU DÉRANGES MA RÉUSSITE. ...ET VOILÀ : LA DEMOISELLE "PORTE-MALHEUR"


LA DAME DE PIQUE !

ÉVIDEMMENT : LA VOILÀ... C'EST ELLE QUI PORTE MALHEUR. C'EST ELLE LA DAME DE PIQUE !

ÉCOUTE, RASPOUTINE LAISSONS LES CHOSES COMME ELLES SONT. ESSAYONS DE NOUS EN SORTIR ET RENVOYONS NOTRE QUERELLE À UN JOUR PLUS FAVORABLE !

SHANGAI LI A RAISON. ELLE N'EST PAS SYMPATHIQUE MAIS ELLE A RAISON !

TU ME HAIS PARCE QUE J'AI ESSAYÉ DE M'EMPARER DE L'OR. MAIS TOUS ONT ESSAYÉ DE LE FAIRE...

KOLCHAK, SEMENOFF, LA TRIADE, LES LANTERNES ROUGES, L'ARMÉE BOLCHÉVIQUE ET TOI-MÊME... ET ALORS POURQUOI PAS MOI, EN FAVEUR DE MON PEUPLE ? LE WAGON DE L'OR EST TOMBÉ DANS LE LAC DES TROIS FRONTIÈRES ET GRÂCE À NOUS PERSONNE NE POURRA JOUIR DE CET OR AU DÉTRIMENT DES AUTRES ET MAINTENANT, SI TU VEUX ALLER VOIR TON CANON...

...JE T'AIDERAI ET C'EST LE MOMENT. IL NEIGE ET LA FENÊTRE DE DERRIÈRE N'EST PAS SURVEILLÉE.
ALLONS-Y.

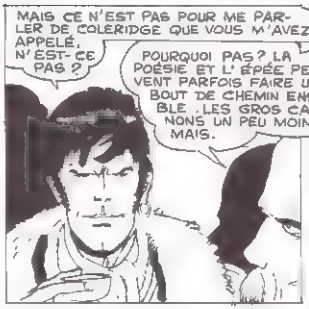
MAIS OÙ ALLONS-NOUS ?
TOUT PRÈS D'ICI.
LE VOILÀ... MAIS NOUS N'AVONS PAS DE DYNAMITE.
ÇA N'A PAS D'IMPORTANCE. POUR LE FAIRE SAUTER SES PROPRES PROJECTILES SUFFIRONT.
QU'EST-CE QUE VOUS RACONTEZ ?
ET UN PETIT BARIL DE POUDRE FERA L'AFFAIRE.
IL N'Y A QU'UNE SEULE SENTINELLE.
IL EST PARTI. VENEZ.
ESPÉRONS QU'IL N'Y A PAS D'AUTRES SENTINELLES DANS LE COIN !

EH, CORTO ! PUISQUE CE CANON, C'EST TON AFFAIRE, POURRAIS-TU VENIR ME DONNER UN COUP DE MAIN ?
MON DIEU, TU EXAGÈRES !
.. TU AS FAIT DES CHOSES BIEN PLUS DIFFICILES QUE ÇA !
ZIP ! IGH !
LANCE-LE MOI ! JE M'OCCUPE DE LUI ! TOI, REGARDE S'IL Y EN A D'AUTRES !

NON, GRÂCE AU CIEL, IL N'Y EN A PLUS !
QU'EST-CE QUE TU AS FAIT DU SOLDAT ?
JE L'AI MANGÉ !
AH ! C'EST MALIN !
ORS, SHANGAI LI, AS BIENTÔT FINI ?
OUI, LA POUDRE EST ALLUMÉE. IL FAUT SAUTER !
MAIS VOUS ÊTES FOUS TOUS LES DEUX !
POURQUOI M'AVEZ-VOUS FAIT MONTER ?
BOOM !
PAR TAO ! COUREZ PRÉVENIR UNGERN KHAN !

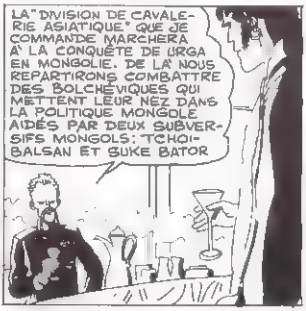
EXCELLENCE, LE GRAND CANON DE L'ATAMAN SEMENOFF A SAUTÉ EN L'AIR DEUX SOLDATS SONT MORTS
DEUX DES NÔTRES ?
NON, UNGERN KHAN, DEUX JAPONAIS... MAIS ON NE COMPREND PAS POURQUOI.
VOUS ÊTES UN AMATEUR, MONGOL...
DITES À CORTO MALTESE DE VENIR ICI.
HAWW ! HAWW ! HAWW !
CORTO MALTESE, LE BARON UNGERN KHAN VOUS INVITE DANS SA CABANE.
IL EST QUATRE HEURES DU MATIN..
EH BIEN..VOUS NE DORMEZ PAS.
MMHM EH OUI... À TOUT À L'HEURE.
ALORS, COMMENT VAS-TU ?
BIEN, BIEN... LE BARON, C'EST ÉTRANGE, N'EST PAS DE MAUVAISE HUMEUR, CE MATIN.
UNGERN KHAN, VOICI CORTO MALTESE
ENTREZ, CORTO MALTESE, ENTREZ JE PENSAIS AUX VERS DE COLERIDGE : AU XANADU ALZA KUBLA KHAN, LA DEMEURE DES DÉLICES, UN DÔME OÙ ALPH, LE FLEUVE SACRÉ S'ÉCOULE LE LONG DE CAVERNES INTERDITES À L'HOMME VERS UNE MER SANS SOLEIL ET..
...DIX MILLES DE TERRES FERTILES FURENT ENCERCLÉS AVEC LEURS TOURS ET LEURS MURAILLES
ET DANS LE JARDIN, LE SCINTILLEMENT DES RUISSEAUX, LES FLEURS DE L'ARBRE D'ENCENS.

IL Y AVAIT DES FORÊTS AUSSI ANTIQUES QUE LES COLLINES QUI ENTOURAIENT LES CHAMPS BRÛLÉS PAR LE SOLEIL
HMMH


MAIS CE N'EST PAS POUR ME PARLER DE COLERIDGE QUE VOUS M'AVEZ APPELÉ, N'EST-CE PAS ?
POURQUOI PAS ? LA POÉSIE ET L'ÉPÉE PEUVENT PARFOIS FAIRE UN BOUT DE CHEMIN ENSEMBLE. LES GROS CANONS UN PEU MOINS MAIS.

ASSEYEZ-VOUS, JE VOUS PRIE !

JE VOUS AI FAIT VENIR PARCE QUE J'AI UNE PROPOSITION À VOUS FAIRE. VOUS SEMBLEZ ÊTRE UN INDIVIDU HORS DU COMMUN. J'AI UNE MISSION À ACCOMPLIR ET IL NE ME RESTE QUE PEU DE TEMPS... OU DU MOINS C'EST CE QU'ON M'A DIT...


LA "DIVISION DE CAVALERIE ASIATIQUE" QUE JE COMMANDE MARCHERA À LA CONQUÊTE DE URGA EN MONGOLIE. DE LÀ NOUS REPARTIRONS COMBATTRE DES BOLCHÉVIQUES QUI METTENT LEUR NEZ DANS LA POLITIQUE MONGOLE AIDÉS PAR DEUX SUBVERSIFS MONGOLS: TCHOIBALSAN ET SUKE BATOR

EH OUI. JE CONNAIS SUKE BATOR C'EST UN JEUNE OFFICIER D'ARTILLERIE INSTRUIT PAR DES OFFICIERS RUSSES DE L'ÉCOLE IMPÉRIALE. UN HOMME INTÉRESSANT ET CAPABLE. DOMMAGE QU'IL AIT CHOISI LE BOLCHÉVISME..
VOUS NE M'AVEZ PAS RÉPONDU !

EN ADMETTANT QUE J'AIE BESOIN D'AVOIR LA FOI, DE CROIRE EN QUELQUE CHOSE D'AUTRE... POURQUOI DEVRAIS-JE CHOISIR URGA ET LA MONGOLIE PLUTÔT QU'UNE COUR CACHÉE, DITE SECRÈTE, À VENISE ?

PARCE QU'IL N'Y A PERSONNE QUI SOIT EN PARFAIT ACCORD AVEC SOI-MÊME, MOI JE VOUS OFFRE UN NOUVEL EMPIRE !

J'AI REFUSÉ TANT DE CHOSES QUAND MES DÉSIRS INSATISFAITS ÉTAIENT NOMBREUX ET C'EST LA PREMIÈRE FOIS QU'ON M'OFFRE UN EMPIRE. MAIS JE REFUSE. J'AI D'AUTRES INTÉRÊTS...

JE VOUS CROYAIS UN AVENTURIER DANS LE SENS POSITIF DU TERME MAIS JE ME SUIS TROMPÉ
BIZARRE...
BIZARRE UNIQUEMENT PARCE QUE JE REFUSE ? VOUS ME SURPRENEZ, BARON.

ÇA VA. JE N'OBLIGE PERSONNE À ME SUIVRE. "NON" EST UN TRÈS JOLI MOT, MAIS IL FAUT ÊTRE LE PREMIER À LE DIRE ET VOUS AVEZ EU LE COURAGE DE L'ÊTRE. MAINTENANT VOUS ALLEZ ASSISTER À QUELQUE CHOSE D'INQUIÉTANT.

J'AI FAIT VENIR UN "MOPA", UN DEVIN TIBÉTAIN. IL NOUS DIRA LES SECRETS DE LA VIE ET DE LA MORT. BUVONS À NOTRE AVENIR

CAPITAINE, FAITES PASSER CE DAMNÉ SORCIER ET PUIS NOUS VERRONS BIEN.
VOICI LE "MOPA" !
HOMMAGE À BOUDDHA DANS LA LANGUE DES DIEUX, DES NAGA, DANS CELLE DES DÉMONS ET DANS CELLE DES HOMMES, JE LIRAI LA PAROLE CACHÉE.
TOM! TOM! TOM! TOM! TOM! TOM! TOM! TOM!
TOM! TOM! TOM! TOM! TOM! TOM! TOM! TOM!
TOM! TOM! TOM! TOM! TOM! TOM! TOM! TOM!
Ô, SAGESSE QUI S'ENFUIT... PARTIE DANS L'AU-DELÀ, À SAMYE DANS LA MAISON DU SOUFFLE VITAL
AU PAYS DES NEIGES, LÀ-HAUT, J'AI VU DANS LE VIEUX MONASTÈRE, TON SOUFFLE VITAL MORIBOND IL NE TE RESTE QUE PEU DE TEMPS, UNGERN KHAN !
COMBIEN DE TEMPS ? DIS-MOI COMBIEN DE TEMPS AI-JE À VIVRE ?
UN PEU PLUS D'UN AN, ET CE QUE JE DIS EST VRAI. UN AN DE SANG, DE SACRIFICES ET PUIS LA MORT TE MORDRA LA LANGUE ET TE CONDUIRA DANS LE "BARDO".
TON AVENTURE SERA UNE RÉUSSITE, MAIS TU NE LA COMPRENDRAS PAS. TU ARRIVERAS LÀ OÙ TU VEUX ARRIVER, MAIS TU PÉRIRAS DANS LE SANG VERSÉ C'EST CE QUI EST ÉCRIT.
ET CELUI-CI, QUI SE NOMME CORTO MALTESE N'EST PAS TON AMI, MAIS TU NE POURRAS RIEN CONTRE LUI.
LE MONDE TARTARE RESSEMBLE À UNE GRANDE TENTE. LA VOIE LACTÉE EN EST LA COUTURE ET LES ÉTOILES SONT LES TROUS PAR OÙ PASSE LA LUMIÈRE. AU MILIEU DU CIEL BRILLE LE CLOU EN OR QUE TU NOMMES ÉTOILE DU NORD. TON DESTIN EST LIÉ À CETTE ÉTOILE.
JE DOIS À PRÉSENT ME TRANSMUER EN MORT, REPRENDRE LE TAMBOUR EN PEAU DE RENNE ET TE RACONTER CE QUI EST ÉCRIT SUR TA FEUILLE.

MOI, JE SUIS LA "MORT".
TOM!
TOM!
TOM!
TOM!
SUR "L'ARBRE LIVRE DES DESTINS" IL Y A DES MILLIONS DE FEUILLES ET SUR CHACUNE D'ELLES SE TROUVE ÉCRIT LE DESTIN D'UN ÊTRE HUMAIN. CHAQUE FOIS QUE QUELQU'UN MEURT, UNE DE CES FEUILLES TOMBE. MOI, J'AI VU LA TIENNE...
IL Y A UN DRAGON NOIR DANS TA VIE !
TOM!
TOM!
TOM!
TOM!
TOM!
TOM!
TOM!
TOM!
UN DRAGON NOIR BRISÉ.
MAIS CEUX QUI COMME TOI, CORTO, SAVENT VIVRE, SONT À L'AISE MÊME EN ENFER ET MAINTENANT ADIEU..
TOM!
TOM!
SOUVIENS-TOI, CORTO UN DRAGON NOIR BRISÉ
TOM!
TOM!
TOM!
TOM!
TOM!
QU'EST-CE QU'IL A VOULU DIRE ?
UN DRAGON NOIR ? C'EST UNE SECTE MILITAIRE CHINOISE. SYMBOLIQUEMENT ÇA SIGNIFIE LE FLEUVE AMOUR.
IL VOULAIT PEUT-ÊTRE VOUS CONSEILLER D'ALLER LÀ-BAS.
TROP LOIN. AVEZ-VOUS AUTRE CHOSE À ME DIRE ?
79
NON, ALLEZ-VOUS EN AVEC VOS AMIS. ET SI L'OCCASION SE PRÉSENTE, RAPPELEZ AU MONDE QUE J'AVAIS UN DESTIN TRAGIQUE. ADIEU, CORTO MALTESE.
ADIEU, BARON.
NOUS N'AVONS PAS BEAUCOUP DE TEMPS. NOUS DEVONS PARTIR.
JE T'ATTENDAIS !

NOUS AVONS APPRIS QU'IL Y A, DANS LES ENVIRONS, UN GROUPE DE PATRIOTES MONGOLS. AVEC UN PEU DE CHANCE NOUS POUVONS RÉUSSIR À NOUS UNIR À EUX, RÉCUPÉRER L'OR ET PUIS REJOINDRE LA MANDCHOURIE.

ECOUTE, SHANGAÏ LI. DEPUIS QUE JE TE CONNAIS JE NE FAIS QUE TRAVERSER LA FRONTIÈRE DE LA MANDCHOURIE. J'EN AI ASSEZ DE VOUS AUTRES ET DE MOI-MÊME.
QU'EST-CE QUI TE REND AUSSI AMER ?

APRÈS TOUT, NOUS AVONS RÉUSSI À SOUTIRER L'OR DE LA RUSSIE AUX IMPÉRIALISTES. CE FUT UNE BELLE AVENTURE MALGRÉ TOUT. TU N'ES PAS DE MON AVIS ?

JE TE FERAI REMARQUER QUE MÊME SI LUI, IL EST D'ACCORD, MOI JE NE LE SUIS PAS. MOI JE VEUX MA PART DE CET OR

RASPOUTINE, TU ES TOUJOURS AUSSI POLÉMIQUE. NOUS POUVONS REMERCIER LE CIEL D'ÊTRE ENCORE EN VIE.
CE N'EST PAS ASSEZ

JE SUIS LE LIEUTENANT CHALU ET J'AI L'ORDRE DE VOUS ESCORTER JUSQU'À LA FRONTIÈRE MANDCHOUE.

UNGERN VOUS RENVOIE LA CASQUETTE QUE VOUS AVEZ PERDUE PRÈS DU CANON.

VOUS AVEZ EU DE LA CHANCE, ÉTRANGERS. UNGERN KHAN N'EST PAS TOUJOURS AUSSI GÉNÉREUX. QUELQUE CHOSE DE GRAVE DOIT LE TOURMENTER.
QUAND SERONS-NOUS À LA FRONTIÈRE ?

DANS DEUX OU TROIS JOURS, SI LE TEMPS RESTE BEAU.

CORTO, IL Y A QUELQUE CHOSE QUE JE N'ARRIVE PAS À COMPRENDRE : POURQUOI LE BARON NOUS A-T-IL LAISSÉS LIBRES ?
C'EST LE SHAMAN QUI LE LUI A CONSEILLÉ ET QUI M'A DIT DE ME MÉFIER...

... D'UN DRAGON NOIR BRISÉ !

GÉNÉRAL CHANG, UN MESSAGE DE NOS SERVICES SECRETS A' PÉKIN.
ILS NOUS ANNONCENT QUE NOS DEUX AGENTS A' MANCHULI ONT ÉTÉ ÉLIMINÉS SUR LE TRAIN DU GÉNÉRAL SEMENOFF ET QUE LE CHARGEMENT D'OR DE L'AMIRAL KOLCHAK A COULÉ DANS LE LAC DES TROIS FRONTIÈRES.
BIEN, IL NE NOUS RESTE PLUS QU'A' CONTINUER EN TRAIN JUSQU'A' LA FRONTIÈRE DE LA MONGOLIE ET DE LA MANDCHOURIE. ENSUITE NOUS POURSUIVRONS NOTRE ROUTE PAR D'AUTRES MOYENS, AVEC L'AIDE DU GÉNÉRAL KHANG TSOUN. C'EST SÛREMENT UN COUP DES LANTERNES ROUGES ET DE CORTO MALTESE.
C'EST UN REDOUTABLE ADVERSAIRE. IL FAUDRAIT QUE JE L'ÉLIMINE AU PLUS VITE.
VOUS PARLEZ DES LANTERNES ROUGES ?
NON, JE PARLE DE CORTO MALTESE, UN AVENTURIER. MON RIVAL A' LA GUERRE... COMME EN AMOUR. MAIS..
LES LANTERNES ROUGES AUSSI SONT DES ENNEMIS REDOUTABLES. CE SONT ELLES QUI SANS AUCUN DOUTE, AIDENT CORTO MALTESE DANS CETTE ENTREPRISE. MAIS A' LA FIN DE CETTE HISTOIRE, ELLES L'ÉLIMINERONT CERTAINEMENT. COLONEL, CONTINUEZ VERS LA FRONTIÈRE !
AU MÊME MOMENT, AU NORD-OUEST, A' LA FRONTIÈRE DE LA MONGOLIE ET DE LA MANDCHOURIE...
C'EST UN SOLDAT "BLANC".
TU EN ES SÛR ?
OUI, IL DOIT APPARTENIR A' LA DIVISION DE CAVALERIE ASIATIQUE !
TUONS-LE !

CRACK!
BANG!
NE BOUGEZ PAS ! NOUS AVONS PEUT-ÊTRE UNE CHANCE DE SALUT !
TU ES PIRE QU'UNE VIPÈRE !
CE N'EST PAS VRAI !
JETEZ VOS ARMES !
TOUT ÇA N'EST PAS TRÈS CLAIR !
VOUS VENEZ D'UNE ZONE INTERDITE... VOUS NOUS AIDEZ À TUER VOS GUIDES... QUEL JEU JOUEZ-VOUS.. QUI ÊTES-VOUS ?
CAMARADE CAPORAL, JE SUIS UNE AMIE PERSONNELLE DU CAMARADE SUKE BATOR.
HMMMMH

VOICI LE SIGNE DE GENGIS KHAN, TU LE CONNAIS ?
CERTAINEMENT. NOUS SOMMES AVANT TOUT MONGOLS ET ASIATIQUES, EN DEHORS DE TOUTE POLITIQUE.
EXACT L'ASIE AUX ASIATIQUES ET, À PRÉSENT, DIS-MOI : OÙ SE TROUVE SUKE BATOR ?
JE DOIS AVOIR BEAUCOUP CHANGÉ DEPUIS LA DERNIÈRE FOIS QU'ON S'EST VUS. C'ÉTAIT IL Y A SEPT ANS À L'ÉCOLE RUSSE DE URGA. PLUS TARD, J'AI SU QUE TU AVAIS CHOISI LES LANTERNES ROUGES ET UN AUTRE NOM. MOI JE SUIS BOGDO, LE PLUS JEUNE FRÈRE DE SUKE BATOR !
PEU APRÈS...
VOICI BOLKAN, LE QUARTIER GÉNÉRAL DE SUKE BATOR C'EST D'ICI QUE PARTENT LES PATRIOTES MONGOLS CONTRE LES OPPRESSEURS ÉTRANGERS ET IMPÉRIALISTES.
TU CONNAIS CES RUSSES ET LA JEUNE FILLE QUI EST AVEC TON FRÈRE ?
JE CROIS CONNAÎTRE LA JEUNE FILLE...
SUKE BATOR, MON AMI, JE SUIS SHANGAÏ LI... TE SOUVIENS-TU DE MOI ?
OUI, ET JE ME SOUVIENS AUSSI QUE TU AVAIS UN AUTRE NOM.
MAIS SI TU AS CHANGÉ DE NOM, TU AS SÛREMENT UNE BONNE RAISON. QUI EST CET OFFICIER RUSSE ?
IL N'EST NI RUSSE NI OFFICIER. IL S'APPELLE CORTO MALTESE.
CORTO MALTESE ? C'EST UN MARI, PEUT-ÊTRE ?
NON... LUI, C'EST UN CHAT SOLITAIRE.
J'AI ENTENDU PARLER DE VOUS. JE SUIS HEUREUX DE FAIRE VOTRE CONNAISSANCE.
LE TRAIN DU GÉNÉRAL CHANG ENTRE DANS LA VALLÉE.
LE SEIGNEUR DE LA GUERRE N'ÉTAIT JAMAIS ARRIVÉ JUSQU'ICI. NOUS DEVONS L'ARRÊTER.
NOUS AVONS UN PETIT COMPTE À RÉGLER AVEC CHANG. NOUS VOUDRIONS VOUS AIDER.

DANS LA VALLÉE...
NOUS ALLONS BIENTÔT ARRIVER À BOLKANG-NOR. NOUS NOUS Y ARRÊTERONS UNE HEURE OU DEUX.
TANT MIEUX.
DANS QUELQUES MINUTES, NOUS SERONS À BOLKANG-NOR.
BIEN, JE VAIS PRÉVENIR LE GÉNÉRAL CHANG
NOUS SOMMES À LA FRONTIÈRE MONGOLE, GÉNÉRAL.
NOUS NOUS ARRÊTERONS QUELQUES HEURES. IL FAUT LAISSER LES SOLDATS S'AMUSER UN PEU, AVANT DE REPARTIR POUR LA MONGOLIE.
EH.. LAISSEZ LES SOLDATS ALLER AU BORDEL, MAIS..
ATTENTION AUX DÉSERTEURS.
QU'EST-CE QUI T'ARRIVE, DUCHA?
QUE VEUX-TU QU'IL M'ARRIVE... JE ME SENS MORTIFIÉ...
J'AI FAIT L'ACADÉMIE ET L'ÉCOLE MILITAIRE IMPÉRIALE RUSSE POUR EN ARRIVER À ÊTRE L'INSTRUCTEUR D'UNE BANDE D'ASSASSINS COMME CES SEIGNEURS DE LA GUERRE CHANG COMPRIS. NOTRE PAYS EST EN PROIE AU BOLCHÉVISME, J'IGNORE OÙ SE TROUVE MA FAMILLE, MES AMIS SONT DISPERSÉS OU FUSILLÉS COMMENT VEUX-TU QUE JE ME SENTE?
L'AMIRAL KOLCHAK A ÉTÉ TRAHI PAR NOS ALLIÉS ET NOUS ICI EN MANDCHOURIE. QUE POUVONS-NOUS FAIRE? REJOINDRE LE BARON UNGERN STERNBERG OU BIEN FUIR POUR DEVENIR MAÎTRES D'HÔTEL À PARIS OU CHAUFFEURS DE TAXI À NEW YORK.
TU SAIS, DUCHA, PERSONNE N'EST INDISPENSABLE!
AH! BIEN SÛR. MAIS TU M'AVAIS DEMANDÉ CE QUE J'AVAIS ET JE T'AI RÉPONDU. APRÈS TOUT, JE NE PEUX PAS RESTER COMME UN IMBÉCILE. JE SUIS DANS L'ERREUR ET PAR CONSÉQUENT, TOUT CE QUE J'AI CONNU ÉTAIT DANS L'ERREUR. MAIS NE ME DEMANDE PLUS RIEN.

Pffiiiiii !
EN AVANT, VOUS DEUX !
ETRANGES, CES DEUX TYPES-LÀ...
EH TOI, TU ES SÛR D'ÊTRE MONTÉ SUR LE BON WAGON ?
C'EST À MOI QUE TU PARLES ?
OUI, À TOI JE NE T'AI JAMAIS VU.
SOCK!
MOI NON PLUS !
BANG! BANG! BANG!
BANG! BANG!

(A SUIVRE)

LES LIVRES DE SOLÉ

Quand il ne livre pas des histoires ou des couvertures à PILOTE, L'ÉCHO DES SAVANES ou FLUIDE GLACIAL, quand il ne réalise pas des affiches de cinéma ou des publicités, bref, quand il ne travaille pas, Jean Solé... dessine. Pour son plaisir. Il accumule les portraits de sa femme Dominique, de ses deux enfants, Julien et Vincent, de lui-même et de ses amis dans d'imposants carnets de croquis qui s'empilent, année après année, sur les rayons de sa bibliothèque. Car Solé vit pour ainsi dire le crayon à la main. Et cela depuis sa plus tendre enfance. « Quand j'étais à l'école primaire, dit-il, je restais dessiner à ma table au lieu d'aller jouer à l'heure de la récréation ».

DU COTE DE L'ECLECTISME

Tu faisais déjà des bandes dessinées à l'école?

Pas vraiment. J'ai très longtemps dessiné d'après nature comme je continue à le faire dans mes carnets. Mais je lisais **Tintin, Spirou** et **Pilote** quand c'est sorti. J'étais très strict dans mes choix : je préférais la bande dessinée européenne aux fascicules à 80 centimes que dévoraient mes copains..

Tu pensais devenir dessinateur?

Bien sûr. Vers 15, 16 ans, j'ai eu une période « artiste maudit » et mes grands modèles étaient Van Gogh, Modigliani, Toulouse-Lautrec, Dali, Picasso. Pour moi, être artiste, c'était être peintre. J'ai peint et je pense m'y remettre un jour. J'ai un faible aujourd'hui pour la peinture symboliste de Gustave Klimt ou Egon Schiele.

Je suis venu à la bande dessinée un peu par nécessité, pour gagner ma vie. Vers la fin de l'année 1970, alors que j'avais un petit boulot chez un photographe, je suis allé présenter mes dessins à Goscinny qui m'a tout de suite ouvert les portes de **Pilote**...

Tu lui a proposé des bandes?

Non, j'ai débuté en réalisant des planches pour la rubrique « Actualités » sur les scénarios des autres Ce n'était pas très passionnant du point de vue création mais j'étais ravi de publier et très impressionné de collaborer à **Pilote** qui était la revue en pointe A l'époque, s'y retrouvaient tous les dessinateurs de **Hara-Kiri** — Reiser, Cabu, Gébé — aux côtés de Giraud, Druillet, Gotlib, Fred, Mandryka, Alexis et bien d'autres... Moi, là-dedans, je me sentais tout petit. J'attendais gentiment qu'on me propose des trucs et j'étais très étonné d'être sollicité..

La première grande bande que tu as signé, c'est JEAN CYRIAQUE...

J'ai d'abord dessiné des histoires courtes de deux ou trois pages et puis j'ai rencontré Jean-Pierre Dionnet qui débarquait aussi à **Pilote** et on a effectivement entrepris **Jean Cyriaque** dont il a écrit le scénario Mais c'est une histoire trop mystique qui ne correspondait pas vraiment à mes centres d'intérêt, mes motivations. J'avais déjà réalisé pour moi des planches du style de la série des « Arumaleries » et des dessins sur la musique...

Quels étaient tes centres d'intérêt?

J'étais à fond dans tout le mouvement de contre-culture issu des courants hippie et beatnik. J'avais complètement vécu la révolution sociologique et musicale qu'a représenté l'avènement des Beatles, les cheveux longs, la défonce. Tout cela avant et après 1968. Je suis d'ailleurs parti à l'armée le 1er mai 1968 et j'ai suivi les événements l'oreille collé à mon transistor dans une caserne du Jura. J'ai eu un service militaire plus que difficile, passant pas mal de temps en taule. Il faut dire qu'avant mon incorporation, j'avais participé aux premières manifestations du mois d'avril au Quartier latin pour soutenir les étudiants allemands...

Tu étais politisé?

C'était assez confus. Je n'étais inscrit à aucun parti, j'étais plutôt du genre anarchiste non-violent, très « peace and love », dans le trip psychédélique...

Que lisais-tu à l'époque?

Je n'ai jamais beaucoup lu. Mais la grande idole de mon adolescence, c'était Boris Vian. J'achetais toutes les rééditions de ses romans. J'aime toujours Vian, son côté éclectique. Il a fait du jazz, du cinéma, écrit des chansons, des romans d'amour, des policiers. Moi-même, j'essaye d'aborder différents styles de dessin, d'histoires et j'ai des goûts musicaux très larges. .

C'est important pour toi la musique?

J'ai toujours adoré la musique comme le prouve la série de planches que j'ai consacrées à la pop. Quand j'étais même, sous l'influence de mon frère, j'écoutais de la chanson française : Brel, Brassens, Ferré. Et puis il y a eu les Beatles et la grande vague musicale anglo-saxonne. Je suis toujours tout ce qui sort avec une préférence pour le jazz-rock avec Chick Corea, les groupes californiens et des chanteurs comme Randy Newman que le grand public commence à découvrir...

Tu n'accordes pas la même intérêt à la littérature?

Je lis assez peu, à part des journaux et des revues parce que j'aime bien me tenir au courant de l'actualité. Il m'est même arrivé d'illustrer des livres sans les avoir lus, en tenant compte de ce qu'on m'en disait. En fait je lis les livres qu'on me conseille ou sur lesquels je tombe par hasard. Je suis plus sensible à l'image qu'à l'écriture: ma bibliothèque est remplie de bouquins d'illustrations ou de photos .

Mais il y a des livres qui t'ont marqué?

Oui, bien sûr. Par exemple différents bouquins sur la guerre d'Espagne dont ceux de Michel del Castillo. C'est évidemment lié à mes origines Mon père est un réfugié espagnol, ancien militant du parti communiste de Catalogne pendant la guerre civile. A la victoire de Franco, il s'est échappé en France et il s'est retrouvé en camp de concentration avant de s'établir avec ma mère dans le Gers où je suis né. Ils avaient choisi de vivre dans le Midi avec l'idée de retourner en Espagne dès la chute de Franco. Ils pensaient qu'elle suivrait celle de Mussolini et Hitler... Toute mon enfance a été baignée par ces souvenirs même si mon père n'a jamais essayé de nous embrigader politiquement. Ceci dit, mon frère et moi, nous avons subi son influence et j'ai toujours l'Espagne au cœur...

Il y a d'autres livres qui t'ont intéressé?

Au hasard, je citerai **Thérèse Desqueyroux** de François Mauriac, **Les Patapharys** de Suzanne Prou, **Voyage au bout de la nuit** de Céline que j'ai découvert récemment. Et puis **Mon oncle Benjamin** de Tillier dont Édouard Molinaro a tiré un film avec Jacques Brel. C'est un bouquin extraordinaire, pétant de santé, avec un côté paillard et rabelaisien. Il témoigne d'une conception épicurienne de l'existence que je partage pleinement. Je suis bon vivant, j'aime bien boire, manger, passer des

Dessin extrait de Gueules de Carnets (Ed. du Genaud)

marrées à rigoler avec des amis

Ces lectures ont influencé tes [illegible]?

Non, pas du tout...

Et du point de vue dessin, tu as [illegible] tes influences?

Pas avant de commencer dans la bande dessinée parce que, comme je le disais, je lorgnais d'abord du côté de la peinture. Plus tard j'ai eu un choc en tombant sur Crumb dont j'admire le dessin, les scénarios, l'esprit.

Revenons à PILOTE. Comment as-tu vécu l'éclatement de l'équipe du journal, la création de l'ÉCHO DES SAVANES?

Je n'ai pas voulu prendre parti dans les querelles de l'époque parce que je n'étais pas directement concerné. De même lorsque Gotlib et Mandryka se sont séparés après la première faillite de l'Écho. Bien, je m'entends bien avec l'un et l'autre, comme je m'entends bien avec Vidal, le rédacteur en chef de Pilote, qu'on a souvent attaqué. Quand on me le demande, je ne refuse jamais de collaborer à une revue.

Depuis la bande du PLOMBIER MAUDIT qui se terminait en forme d'accusation contre l'ambiance « punk » à l'ÉCHO, on a l'impression que tu es en froid avec Mandryka?

Je n'ai beaucoup déformé la signification de cette histoire. C'était une tentative de bande improvisée. Je suis parti sans savoir où j'allais. J'ai écrit cinquante pages, ce qui est énorme pour moi car j'ai toujours fait des scénarios assez courts. C'est vrai que Mandryka m'a demandé de l'arrêter, mais je ne me suis pas du tout engueulé avec lui. Le côté provocateur des dernières planches, c'était plutôt du second degré.

Mais tu ne dessines plus à l'ÉCHO?

Simplement parce que je n'ai pas le temps. Je reprends **Super Dupont** avec Gotlib sur sa demande. C'est très agréable de travailler avec lui, mais je ne veux pas non plus devenir prisonnier de cette série, être le dessinateur de **Super Dupont** comme Uderzo a été le dessinateur d'**Astérix**. Gotlib est d'ailleurs d'accord là-dessus.

Moi, j'ai plein de facettes : je suis bon vivant, mais aussi rêveur, parfois pessimiste, etc. Généralement, les dessinateurs choisissent un thème précis : l'humour, le policier, le fantastique. Ce n'est pas mon cas. J'ai besoin de changer, j'aime entreprendre des choses très différentes. Je ne pourrais pas ne faire que des « Animaleries », des pages sur la pop, ou **Super Dupont**. De même, j'ai dessiné une couverture pour l'**Express**, j'ai fait l'affiche du dernier film des Charlots, mais je réalise aussi gratuitement des affiches pour des M.J.C. ou des usines en grève. Je produis sans arrêt. Depuis quatre, cinq ans, je suis toujours à la tâche.

Tu préfères faire des illustrations ou des bandes dessinées?

Je suis sans doute avant tout graphiste, illustrateur, mais j'adore réaliser des bandes dessinées. Depuis sept ans que je suis dans le métier, je suis arrivé petit à petit à montrer ce que j'étais capable de faire. Je suis toujours étonné de voir des dessinateurs qui débarquent avec un style précis, des personnages établis. Moi, j'ai l'impression, pour l'instant, de m'être simplement rôdé sans avoir vraiment entrepris ce qui me tient à cœur.

C'est-à-dire?

J'ai envie de réaliser des histoires sur la vie quotidienne des gens, sur les problèmes qu'ils affrontent. Paradoxalement, c'est un thème qui transparaît encore très peu dans mes bandes alors que ça me passionne. Dans le **Plombier** par exemple, j'ai dessiné des scènes du quotidien mêlées à une ambiance fantastique.

Je me souviens d'une de tes premières bandes dans PILOTE où tu racontais de façon très réaliste le cheminement d'un ancien loubard devenu flic...

Oui, on m'en parle encore souvent. L'histoire s'appelait **Une vie comme ça** et j'aimerais en refaire dans ce genre. J'ai un vieux projet sur la vie d'un type issu d'un milieu social défavorisé et qui a du mal à s'en tirer, qui voit toutes ses chances de réussite s'écrouler les unes après les autres. Une histoire qui illustre le problème de l'inégalité face à la création. Mais pour qu'elle ait vraiment un côté vécu, il faudrait que j'entreprenne une véritable enquête avec des interviews. Une sorte de recherche sociologique comme dans certains films.

Tu es attiré par le cinéma?

J'aime beaucoup le cinéma italien et les films réalistes comme **Macadam Cow-Boy**... Si je ne dessinais pas, je crois que je serais comédien. Je l'ai d'ailleurs été pendant trois, quatre ans dans une troupe de Montreuil qui fonctionne de manière professionnelle tout en restant ouverte aux amateurs.

Tu as joué la comédie?

Oui, et ça me plaisait énormément parce que je suis très cabot. J'ai participé à des Festivals à La Rochelle et à Londres, à un spectacle au Carré Thorigny dont j'ai écrit certains sketches et j'ai joué dans la **Terre promise** de Maïakowsky.

Tu vas souvent au théâtre?

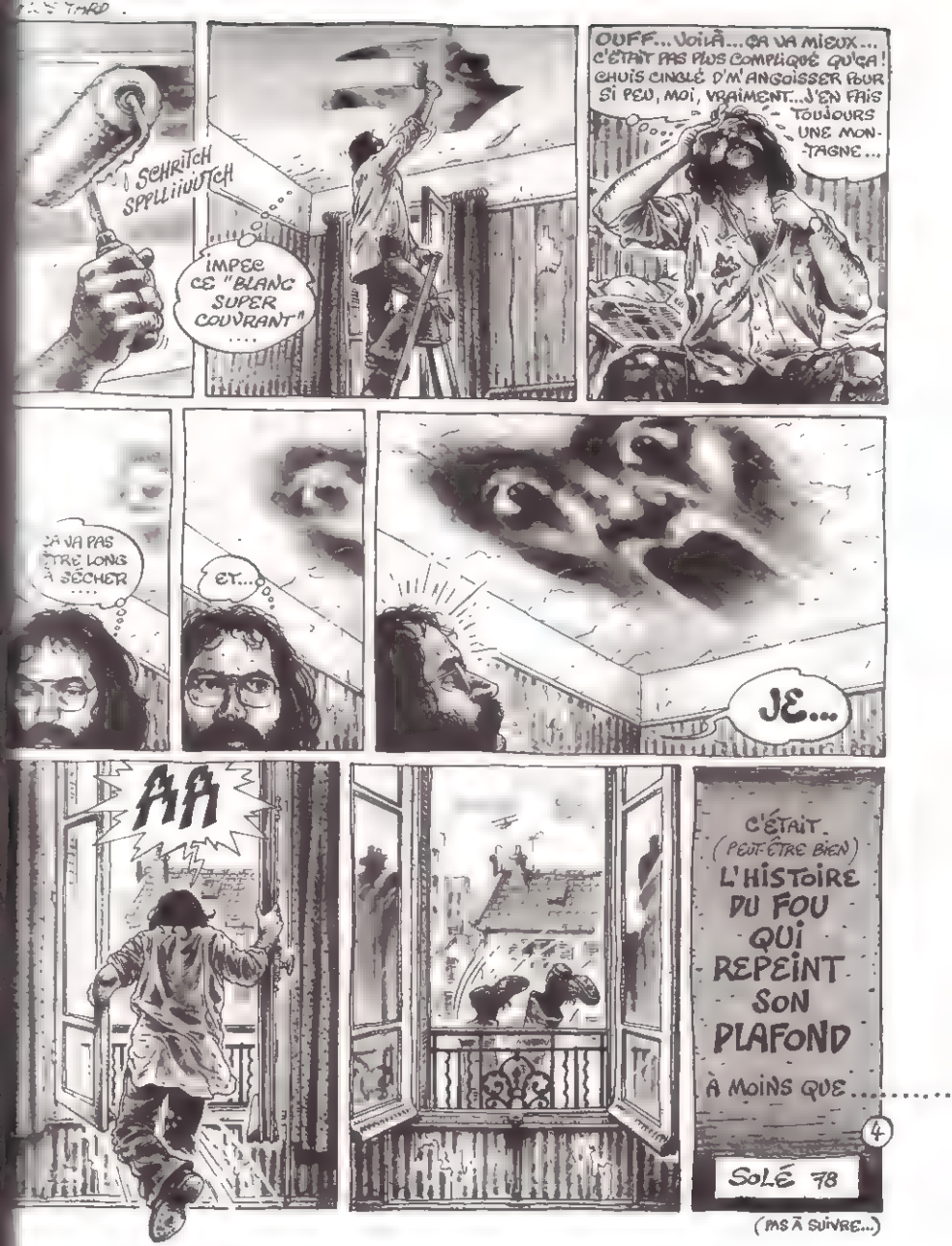
Parfois. J'ai vu des trucs remarquables comme le Piccolo Teatro de Milan ou **Le regard du sourd** et **Einstein on the beach** de Bob Wilson. Mais c'est surtout jouer qui me passionne. Quand je retourne voir les copains de la troupe, j'ai toujours envie de remonter sur les planches.

Propos recueillis par FRANCIS LAMBERT

La tache
clic
PUTAIN, CHUIS VANNÉ MOI C'SOIR
VLAN
MMMHHHOUAAA DODO...
...'PLÈTEMENT RÉTAMÉ...
QU'EST-CE QUE...
1

?!?
MERDE ! LA PEINTURE DU PLAFOND FOUT L'CAMP !... .DOIT Y AVOIR UNE FUITE AU D'SSUS OU QUELQUE CHOSE DANS L'GENRE ....
LE MATIN SUIVANT
DDRRJIINNG
SALOPERIE D'RÉVEIL... MIDI DIX ! FAUT QU'J'Y AILLE !!.. CHIENNE DE VIE ! PPFFF...
TIC TIC
BON... AAALLLEZ !! QUAND FAUT S'LEVER, FAUT S'LEVER ....
TIENS ?!? J'M'EN DOUTAIS : Y A UNE TACHE D'HUMIDITÉ LÀ-HAUT...
FAUDRA QU'J'EN CAUSE AU PROPRIO
LE SOIR MÊME...
BON, AU PIEU MEC.... TIENS ! L'EST ENCORE TOMBÉ DES MACHINS DU PLAFOND
...
2

LA... LA TACHE ....
...ON DIRAIT UN...
CETTE NUIT LÀ...
NON
CÉDINGUE
3


SCHRITCH
SPPLLiiuuTCH
IMPER CE "BLANC SUPER COUVRANT"
....
OUFF... VOILÀ... ÇA VA MIEUX... C'ÉTAIT PAS PLUS COMPLIQUÉ QU'ÇA ! CHUIS CINGLÉ D'M'ANGOISSER POUR SI PEU, MOI, VRAIMENT... J'EN FAIS TOUJOURS UNE MONTAGNE...
ÇA VA PAS ÊTRE LONG À SÉCHER
....
ET...
JE...
AA
C'ÉTAIT (PEUT-ÊTRE BIEN) L'HISTOIRE DU FOU QUI REPEINT SON PLAFOND
À MOINS QUE.....
4
SOLÉ 78
(MS À SUIVRE...)

SAX ROHMER ET SES

Jamais auteur dit populaire n'aura vécu avec plus de complicité, de secrète connivence avec les personnages et les décors de sa création. Jamais, non plus, œuvre d'imagination romanesque n'aura reflété avec plus d'intime conviction les détours d'un imaginaire diabolique. Arthur Henry Ward, fils d'un modeste ménage d'Irlandais vivant à Birmingham, eut tout au long de son existence cette chance insigne de composer contes et romans de mystère en transcrivant - non sans la lucidité nécessaire - les moments les plus fous de ses longs cauchemars, moins visionnaire sans doute qu'un Bram Stoker, moins envoûté sûrement que Lovecraft, mais avec un art consommé du rebondissement, de l'esthétique du récit, devenu monologue sulfureux d'un être traqué par ses fantasmes.

Rohmer naît le 15 février 1883. Jusqu'à l'âge de neuf ans, il reste à la maison - la chose est d'importance - où l'on ne s'occupe guère de lui. La famille émigre à Londres, cité de tous les enchantements. Le jeune Arthur lit tout ce qui lui tombe sous la main, réinvente le monde à sa façon, à travers un goût croissant pour l'occultisme, le fantastique et les choses de l'Orient. L'adolescent découvre les nuits arabes du Sultan Haroun El Rashid - les **Mille et Une nuits**, traduites par Sir Richard Burton, seront le livre de sa vie.

Arthur est alors, comme durant toute sa vie, le jouet d'une constante activité onirique, d'une fréquence et d'une intensité peu communes! Les Modern Egyptians de Lane et les découvertes de Sir Flinders Petrie au pays des pharaons sèment la fascination dans son esprit. Son père le destine à l'administration; Arthur préférera la joyeuse insouciance de Fleet Street où, tout en étant pigiste au **Financial Times** il côtoie les gens de théâtre et du show business d'alors.

Il se lance à l'étourdie dans la production de spectacles de music-hall, tout en composant un gros roman « dans la manière de Flaubert et de Rider Haggard », qu'il intitule **Zalithea...**

Il fréquente de manière assidue les cercles occultes, et est accepté au sein de la fameuse **Golden Dawn** qui compte parmi ses membres l'auteur de Dracula, mais aussi W.B. Yeats, Sir Bulwer Lytton, Arthur Machen et Algernon Blackwood. A partir de 1904, Arthur commence à vendre des contes. C'est en 1911 que se situe la « découverte » de Fu-Manchu, sur laquelle il convient bien sûr de s'arrêter. A cette époque, Sax vit en compagnie de sa femme, Elizabeth, à Herne Hill. Un soir (l'ambiance est celle de **La Marque Jaune**), les rues mal famées de Chinatown, du côté des docks, retiennent prisonnier le journaliste « free-lance ». Depuis quelques jours, celui-ci s'est lancé sur les traces d'un certain Mr King, trafiquant de drogue recherché par toutes les polices du monde. Sax a fait la connaissance d'un vieux marchand chinois, Fong-Wah et de sa fille. Grâce à eux, il a recueilli d'amples renseignements sur les activités de l'étrange King et voici que germe en lui l'idée d'un personnage sans précédent dans les annales du roman de mystère. Une sorte de Maître du Monde asiatique, une incarnation du péril jaune. « Je commençai alors à entrevoir à quoi ressemblerait le président de ma supersociété imaginaire, quelle sorte d'homme pourrait prendre la tête d'un empire fantôme à l'échelle mondiale. Il faudrait que ce fût un être d'une culture scientifique immense, un authentique génie! ». Voici tracé le portrait de Fu-Manchu; celui-ci n'a plus qu'à paraître...

La vraie rencontre avec son personnage aura lieu peu après. Devant la maison de Fong-Wah s'immobilise une grosse limousine dont surgissent « un chinois de haute taille, à l'air digne, vêtu d'une ample pelisse et d'une toque de fourrure, suivi d'une jeune arabe drapée dans une cape de fourrure, qui me fit penser à une illustration d'Edmond Dulac pour les **Mille et Une Nuits**... Je restai longtemps immobile, au comble d'une émotion que je ne pouvais maîtriser. Pendant un instant, j'avais aperçu le visage de l'homme au manteau de fourrure et à ce moment précis le monstre de mes rêves m'était apparu. Je sus que j'avais vu le Dr Fu-Manchu. Son visage était celui du diable! »

Le tour était joué. Dès ce moment, commença la longue saga qu'on nous donne aujourd'hui à relire, dans l'ordre original de parution. Le premier roman parut en 1913, sous le titre **The Mystery of Dr Fu-Manchu**. S'y amorce l'infernale poursuite mettant aux prises le Dr Petrie et Sir Denis Nayland Smith avec les agissements du savant et de ses innombrables serviteurs au sein de l'organisation internationale du **Si-Fan**. Ces Blake et Mortimer avant la lettre livrent un combat sans merci, Anglais jusqu'au bout des ongles, fascinés malgré eux par cet adversaire qui les mène en fait au doigt et à l'œil. Fu-Manchu a une fille qui donnera son titre (**Daughter of F.M.**) au plus bel épisode de la série. A travers le monde, et jusqu'à New York où s'achèvera cette farandole diabolique (**Emperor Fu-Manchu**, 1959), d'hôtels rococos ou repaires peuplés de Thugs, de Dacoïts et de Sikes, en villas faussement tranquilles regorgeants de mygales et de poisons subtils. Petrie et son compagnon vivent avec un sérieux emphatique ces avatars invraisemblables. Ce qui fascine le lecteur malgré lui, c'est cette connivence ressentie à chaque tournant de page, de l'auteur avec ses créations, proies des fantasmes générateurs de sa fiction.

Sax Rohmer est l'auteur d'un grand nombre d'autres romans dont les plus exemplaires sont **The Yellow Claw** (traduit jadis sous le titre **Le crime de minuit**), **Dope**, qui est la saga de la drogue à Londres, **The Brood of the Witch-Queen**, dont durent s'inspirer les scénaristes de **La Momie**, **She Who Sleeps** et **Fire-Tongue** où s'épanchent les sentiments de Rohmer pour les femmes-fleurs de son univers intime, avant qu'il ne les synthétise avec autant de talent que de malice dans la série mettant en scène la Marquise Sumuru, au fil de cinq romans dont un seulement a été traduit en France, **Nue sous un manteau de vison...**

FANTASMES

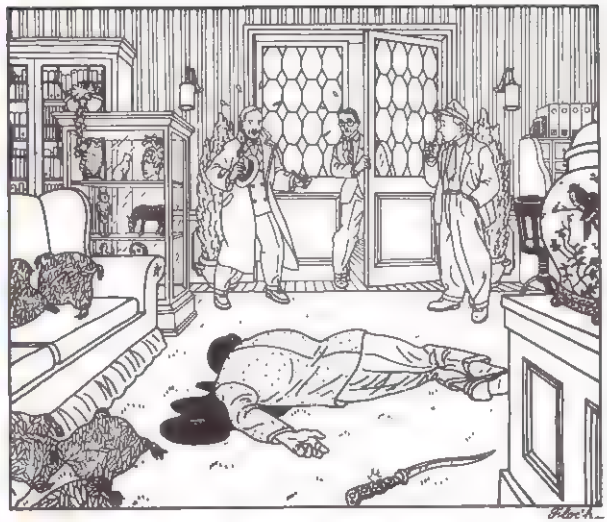
Pour Sax Rohmer, toute femme est fatale. De Madame Blavatski (racontée par lui avec d'autres maîtres de l'occultisme dans **The Romance of Sorcery**) à ses héroïnes qu'on imagine pâmées sous les étreintes sauvages des abures de Fu-Manchu, ce qui le séduit, c'est le mystère prenant des êtres d'un autre sexe, à la fois si faibles et si fortes créatures de rêve : ce fantasme qu'on jugerait commun devient sous la plume de ce diable de conteur l'origine de tout mystère, oriental par essence à ses yeux. Dans le dernier roman de la série Sumuru, intitulé joliment **Sinister Madonna**, Rohmer n'hésite plus à troquer un monde manichéen auquel étaient coutumiers les lecteurs de Fu-Manchu à un autre, fait de beauté esthétique, quand bien même les amazones endiablées de certaines pages de cette histoire soient d'une beauté bien cruelle.

En Angleterre, Sax Rohmer avait connu le succès, vivant comme un prince dans son manoir de Little Gaton, entouré de ses innombrables souvenirs d'Orient. Passablement instable, il dilapida ses biens et, avant la guerre, commit l'irréparable imprudence de céder tous les droits de Fu-Manchu. C'est ainsi qu'à demi ruinés, sa femme et lui s'embarquent pour New York au début des années cinquante. L'ironie du sort voudra que l'écrivain s'y éteigne, le premier juin 1959, des suites d'une grippe asiatique.

Mais Fu-Manchu, lui, n'est pas mort : la « fièvre jaune » qui s'empare du lecteur à l'évocation de ses fabuleux exploits lui fait l'effet d'une sorte d'élixir d'immortalité

François RIVIÈRE

- **Fu-Manchu** - 4 romans en 2 volumes, traduits par Jacques Parsons Editions Alta
- **La colère de Fu-Manchu** - Editions Glénat Coll. Marginalia.
- **Master of Villainy** - Cay van Ash et Elizabeth Rohmer, Tom Stacey, Londres, 1973. (Biographie).



SIR DENIS NAYLAND SMITH DANS...

LE YATAGAN

ILLUSTRATION FLOC'H

PAR SAX ROHMER

Dans cette nouvelle à énigme de Sax Rohmer, le décor fascinant de Londres où parut si souvent Fu-Manchu nous montre, une fois encore, Sir Denis Nayland Smith aux prises avec l'horreur...

Repercuté entre les façades sordides d'une rue étroite, un bruit de pas lourds et trébuchants frappait distinctement mes oreilles. La nuit était grise et nuageuse; la pluie menaçait. Autour de nous vibrait le tumulte confus qui caractérise les grandes villes, mais son rythme syncopé et, de temps en temps, tout se taisait comme si un ordre divin imposait silence à l'agitation humaine.

— Encore derrière nous! remarquai-je en jetant un regard à mon compagnon.

Il se contenta de hocher la tête sans répondre. Il était enveloppé dans un ciré noir, dont le col relevé rencontrait le bord de son chapeau; il fumait une pipe de bruyère très culottée; à ces quelques détails se bornait le signalement qu'on pouvait donner de cet homme, car ses traits restaient invisibles.

Attiré, je suppose, par cette étrange nostalgie qui souvent ramène les hommes sur les champs de bataille où ils ont lutté et souffert, je faisais un pèlerinage dans des lieux qui n'éveillaient en moi que des souvenirs désagréables

— Nettoyées par la police, ces rues sont bien famées maintenant, mais elles ont gardé tout leur pittoresque, Greville, m'avait dit mon guide. Le quartier chinois attire des quantités de visiteurs que des cars amènent chaque soir

Nous nous dirigions vers un lieu de plaisir qui servait de point de ralliement à ces visiteurs. C'était un café qui existait depuis des années, mais qui, dirigé à présent par un Chinois astucieux et sa femme anglaise, était devenu une entreprise extrêmement lucrative depuis que les cars chargés de touristes y faisaient halte pendant une demi-heure.

En vérité, il portait encore son vieux nom : la Lanterne Bleue, mais alors que l'ancienne Lanterne Bleue était le quartier général d'un *tong* ou société secrète chinoise et le rendez-vous d'individus louches, le café actuel avait perdu son mystère et ses dangers pour ne plus garder que son cadre.

Nous nous éloignâmes du fleuve pour tourner à droite, puis à gauche dans une étroite impasse. Une lanterne bleue d'où tombait une vague clarté nous fit un signe d'invitation. Le café avait un aspect interlope auquel les naïfs se laissaient prendre. Nous pénétrions dans l'impasse quand j'entendis de nouveau derrière nous un bruit de pas traînants.

— Hé là-bas! cria une voix rauque.

Nous nous arrêtâmes, mon compagnon et moi et nous fîmes volte-face. Nous nous trouvâmes devant un marin à mine patibulaire; il marchait avec une légère claudication qui expliquait le bruit inégal de ses pas. Il portait une casquette graisseuse, une veste râpée, un cache-nez et des bottes de loup de mer sur un pantalon extrêmement luisant.

— Eh bien, dit mon ami avec brusquerie. Qu'y a-t-il?

— Bon sang! V'là une heure que je vous cours après. Vous avez pas entendu crier?

— Non, nous avons cru que vous chantiez.

— Tu parles d'une chanson!

C'était un gaillard rouge, hirsute, plein de bière, mais une lueur rusée brillait dans ses yeux larmoyants. Il dévisagea attentivement mon compagnon.

— Faites excuse, capitaine, dit-il. Vous commandez le *Rajput*, pas vrai?

— Non, pas du tout! Que nous voulez-vous?

L'homme le regarda un moment, puis il dirigea sur moi son regard à la fois vague et calculateur.

— Ben, si vous êtes pas du *Rajput*, sais pas qui vous êtes. Mais peut-êt'ben qu'un de vous pourrait acheter ce truc-là.

Là-dessus il tira d'une poche de sa veste dépenaillée un grand poignard à la lame curieusement recourbée, les pierreries serties dans la garde étaient peut-être véritables

Mon ami soupesa l'arme dans sa main et l'examina d'un air méditatif.

— Cela vous intéresse, Greville?

— Non, répondis-je en étudiant l'arme avec curiosité. On dirait une lame de Damas; ce n'est pas du tout mon rayon.

— Approchons-nous de la lampe pour la voir de plus près.

— Pas besoin de ça, mon bon m'sieu, protesta le vendeur d'une voix rauque. C'est une affaire à cinq livres, et cinq livres je demande, pas plus. Un cadeau, quoi.

— Je ne dis pas le contraire, répliqua sèchement mon compagnon, et il se plaça sous la lanterne fixée au mur dans une applique de fer forgé. Vous avez raison, mon brave, cinq livres ce serait un cadeau. Avez-vous de l'argent sur vous, Greville?

— Certainement, répondis-je, un peu surpris. Environ deux livres.

— Alors donnez dix shillings à notre ami pour qu'il s'achète autant de bière qu'il peut en contenir, me dit-il. (Puis il se tourna vers le matelot et lui tendit le poignard.) Prenez bien soin de cette arme et revenez me voir demain matin. A propos, où l'avez-vous trouvée?

— Oh! dit l'homme. Je vois. Vous croyez que je l'ai chapardée? Eh ben, vous vous trompez pas... c'est vrai. J'suis chauffeur, moi, dans les bateaux, vous voyez, patron? Et maintenant qu'tout marche au mezout, y a pas beaucoup d'boulot pour un chauffeur. Vous voyez c'que j'veux dire? J'suis en panne à Aden... vous pigez? Vous connaissez Aden? Son vrai nom est Ades, mais on l'appelle Aden. Je m'engage sur un cargo qu'appartient à la Compagnie Sampson frères et qu's'appelle *Starry North*. Le refiot va de Singapour à Londres et l'équipage, c'est presque tout des Chinois. A Suez, un des macaques essaie de me suriner avec ce truc-là... mais j'l'ai estourbi et j'ai fauché l'arme. Voilà comment que je l'ai. Ce soir, quand j'ai débarqué, un pickpocket m'a fait les poches et si jamais je revois ce macaque...

— Tenez, dis-je, et pour interrompre ce récit incohérent, je lui mis dans la main un billet de dix shillings.

— Si vous voulez venir à Scotland Yard demain matin et me demander... com-

© Elisabeth Sax Rohmer 1932

...ca mon ami.

— Scotland Yard! cria l'autre d'une ... étranglée. Bon sang de bon sang! ...s pour tout l'or du monde. Merci pour ... shillings, l'ami, mais les flics, très ...ur moi!

Et il s'en alla précipitamment.

— Croyez-vous que cette arme a de la ...? demandai-je. Les pierreries sont-...véritables?

— Sans aucun doute, Greville. La lame ... de Damas, ainsi que vous le suppo-... De plus, les pierreries de la garde ... au moins cent livres. C'est un yata-... de Turquie; on ne peut en voir ...ssi beau que dans le Sérail de Stam-...

— Alors pourquoi l'avez-vous laissé ...per?

... ami, qui se disposait à pousser la ... de la Lanterne Bleue, se tourna vers ... Dans la vague lumière, je discernai ...urire

— C'est contraire à mes principes d'a-... des objets volés, répliqua-t-il. Et ...e moment je ne suis pas de service ...e n'opère pas d'arrestations.

Avant d'entrer, je m'arrêtai un moment. ...auffeur du *Starry North* s'éloignait ... rapidement que le lui permettait sa ...dication. Le nom de Scotland Yard ...vait mis des ailes aux talons.

A première vue, l'intérieur de la Lan-...ne Bleue me parut assez banal.

La salle était presque déserte. Quelques hommes jouaient aux cartes autour ... table dans un renfoncement, mais ...nai que c'était des figurants enga-... par la direction par souci de couleur ... J'aperçus deux ou trois individus ...es à classer et de nationalité dou-...se. La serveuse était une métisse ...s beauté particulière. Les ornements ...s manquaient d'authenticité; mais ... pouvait se faire servir sur commande ... potage aux nids d'hirondelles ou un ...ard laqué.

— Le célèbre Jo Chang est invisible, remarqua mon compagnon quand nous ...es commandé des consommations. ...s Mme Chang est la grande vedette de l'endroit. Elle est absente aussi

— Elle tient le rôle d'entraîneuse, n'est-... pas?

— Oui, elle peut passer pour une jolie femme, si on les aime bien en chair. Elle est Galloise, je crois, de Cardiff, mais elle s'affuble de costumes orientaux qui s'harmonisent avec son teint de brune. Elle a beaucoup de succès auprès des ...stes

Nos pipes allumées, nous évoquâmes les souvenirs du bon vieux temps. Soudain, je jetai un coup d'œil sur ma montre

— Nous avons fait chou blanc, semble-t-il, remarquai-je

Au moment où je venais de prononcer ces mots, une voix gutturale s'éleva dans la ruelle où un car déversait son contingent de touristes.

— La célèbre Lanterne Bleue, mesdames et messieurs. Le quartier général d'un *tong* ou société secrète chinoise. On y fume l'opium et on joue au fan-tan. Les visiteurs peuvent aussi tirer un numéro au *pakapu*, le jeu chinois bien connu et gagner une grosse somme ou perdre un shilling, récitait le guide d'une voix ma...ale. Le propriétaire actuel tenait autrefois un tripot à Yokohama, mais il a été chassé à la requête des autorités ...les britanniques. Il est retourné en Chine. Sa femme était danseuse à Shanghai et célèbre pour sa beauté dans tout l'Orient. Nous allons faire sa connaissance, mesdames et messieurs, et nous ... aussi le plaisir de voir Matari, qui ... occupait une place de choix dans le harem du Shah de Perse.

La porte s'ouvrit et les visiteurs entrèrent. C'était de bons bourgeois placides ... sans entrain. Le guide indiqua des tables libres et Matari, la métisse, s'empressa auprès des nouveaux clients.

— Inutile de rester, remarquai-je.

— En effet, convint mon ami. Mais j'aimerais vous montrer Mme Chang, qui est unique en son genre

— Dans ce cas, il faut commander de nouvelles consommations.

A ce moment, un Cantonais trapu d'un certain âge, avec un visage impassible comme celui d'une idole de bois sculpté, parut mystérieusement derrière le comptoir

— Tiens, voilà Jo Chang, dit mon ami.

Je fis claquer mes doigts pour attirer l'attention de la métisse occupée à servir les touristes. Au même moment, une porte s'ouvrit à gauche du comptoir et une femme entra. Jo Chang surprit mon appel, jeta un regard à la nouvelle venue et lui indiqua d'un geste notre table

— Mme Chang, remarqua mon ami. Regardez-la bien.

J'obéis et je remarquai sa démarche de fausse odalisque; bien qu'elle fût brune, elle n'avait certainement pas de sang oriental dans les veines. Elle portait une robe de soie noire collante et courte et des souliers rouges à talons très hauts. Ses jambes étaient nues. Une épaisse cordelière de soie rouge lui servait de ceinture; un grand collier de corail encerclait son cou. Elle n'avait pas d'autres bijoux; sa chevelure d'un noir de jais était rejetée en arrière et dégageait son front. Sa silhouette, qui avait dû être très belle, restait gracieuse bien qu'un peu alourdie. Elle avait de beaux yeux noirs, mais son teint, je le remarquai quand elle s'approcha, était brouillé. Elle fumait une cigarette qu'elle éteignit et jeta dans le cendrier bon marché posé sur notre table

— Que faut-il vous servir, les amis? demanda-t-elle avec familiarité.

Je lui fis notre commande et elle s'éloigna pour l'exécuter. Je me tournai vers mon compagnon.

Il avait enlevé son chapeau et laissait voir des traits anguleux et énergiques, un teint bruni par le soleil des tropiques, des cheveux gris et bouclés. C'était, pensai-je, un visage qu'on ne pouvait oublier. Il regardait, je ne savais quoi, à l'autre bout du café

Je suivis la direction de ses yeux et je remarquai un homme debout sur le seuil d'une porte ouverte. Un instant, je fouillai les recoins de ma mémoire et soudain je le reconnus. C'était l'inspecteur Yale que j'avais rencontré à Londres deux ans auparavant. Il répondait au regard de mon ami avec un étrange mélange d'embarras et de surprise.

Un rapide signal fut échangé et l'inspecteur de Scotland Yard se faufila entre les tables pour nous rejoindre.

— Je ne savais pas si je devais vous reconnaître ou non, monsieur, déclara-t-il.

— Officiellement, non, répondit l'autre. Officieusement, asseyez-vous à notre table. Vous n'avez pas oublié M. Greville?

L'inspecteur me serra vigoureusement la main.

— Bien sûr que non, Sir Denis, dit-il en s'asseyant. Je ne risque pas de l'oublier. Quand je vous ai vus ici ensemble, monsieur, je pouvais à peine en croire mes yeux.

Certes notre présence en ces lieux aurait été gênante pour M. Chang si la Lanterne Bleue avait été un tripot et un coupe-gorge ainsi que le prétendait sa publicité; en effet, mon ami et guide n'était rien moins que Sir Denis Nayland Smith, adjoint du chef de la police.

— Je ne m'attendais guère non plus à vous voir ici, inspecteur, dit-il. Vous vous occupez de l'affaire Wappong?

Yale hocha la tête

— Ou, plutôt, je m'en occupais, dit-il. Elle m'a amené à Limehouse ce soir et elle est pour ainsi dire terminée. Dès mon arrivée au poste de police, on m'a envoyé ici pour une nouvelle affaire; je n'ai donc pas eu une minute de repos.

— Encore une histoire de stupéfiants?

— Non. Un assassinat.

— Bigre! Qui a été assassiné?

— Peter Anderman, un avoué eurasien. Vous n'avez peut-être pas entendu parler de lui. On l'a trouvé assassiné dans sa maison

— Quand a-t-il été tué?

— Ce soir. J'ai quitté le théâtre du crime il y a dix minutes. J'ai pensé que l'assassin pourrait être dans un des cafés de ce quartier. C'est le troisième que je visite, expliqua l'inspecteur.

— Mais vos recherches n'ont pas encore abouti?

— Non. Je pense cependant que ce n'est qu'une question de temps. Désirez-vous que je vous expose les grandes lignes de l'affaire, monsieur?

— Certainement, répondit Nayland Smith, et il ajouta en se tournant vers moi. Décidément, le quartier chinois est toujours à la hauteur de son ancienne réputation. Je vous écoute, Yale.

L'inspecteur posa les coudes sur la table et il allait commencer son récit quand Mme Chang nous apporta nos consommations sur un plateau. Son visage était dur et fermé et, à en juger d'après son expression, son esprit était loin de la Lanterne Bleue où elle exécutait machinalement sa besogne quotidienne

Elle avait une cigarette fraîchement allumée entre ses lèvres charnues et rouges qui, par contraste avec la pâleur de son teint, faisaient l'effet d'une blessure à vif. Yale lui jeta un bref regard pendant qu'elle posait les verres sur la table, il refusa la consommation que je lui offrais et attendit que la femme se fût éloignée.

— Voilà ce qui s'est passé, messieurs, dit-il. Peter Anderman était un avoué eurasien qui jouissait d'une très belle clientèle. Sa maison est un véritable musée. Elle date des rois George, paraît-il, et s'enorgueillit de posséder un jardin. Je l'ai trouvée remplie d'un étrange bric-à-brac, ce qui ne m'a pas étonné, car je savais qu'Anderman était collectionneur.

— De quoi? s'enquit Nayland Smith.

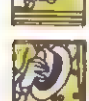
— De bibelots d'Orient. Anderman, qui était célibataire, avait à son service un homme âgé, nommé Michael, et sa femme. Michael, qui est levantin, est depuis vingt ans chez Anderman. Je n'ai pas vu sa femme qui, atteinte d'une pleurésie, est en traitement dans un hôpital. Le vieux Michael, depuis une semaine, s'occupait de tout avec l'aide d'une femme de ménage. J'ai pris la déposition; il a dit, je crois, tout ce qu'il savait.

— Et qu'a-t-il dit? demanda Nayland Smith en train de bourrer sa pipe.

— Il a téléphoné au poste de police pendant que j'y étais. Quelques minutes plus tôt, il avait vu un homme sortir par la grille et m'a donné son signalement. Michael, semble-t-il, était habitué aux allées et venues mystérieuses et il ne s'est pas alarmé. Il lisait dans sa chambre quand l'écho d'une querelle est parvenu jusqu'à lui. Il s'est penché à la fenêtre juste à temps pour apercevoir cet homme qui traversait la pelouse et franchissait la grille en grommelant des jurons. Michael s'est replongé dans la lecture de son journal. A dix heures, il est descendu pour voir si son maître n'avait besoin de rien pour la nuit. Il a frappé à la porte d'Anderman et n'a pas reçu de réponse. La porte était fermée à clé. Surpris, il est sorti, a fait le tour de la maison et a regardé par la porte-fenêtre. Quelques instants plus tard, j'arrivai et je regardai aussi.

Il s'interrompit et se pencha en avant. Mme Chang s'était assise devant le piano et Matari se préparait à danser.

— Et alors, à ce moment-là, mes difficultés ont commencé, déclara l'inspecteur de Scotland Yard avec un rire gêné.



—Je croyais que vous aviez le signalement de l'homme qui avait quitté la maison et que vous le cherchiez dans les cafés du quartier, remarquai-je.

— C'est vrai, monsieur Greville, dit brutalement le détective. Six de mes collègues s'occupent aussi de cette affaire. Je veux retrouver cet homme et lui demander des explications. Ce que j'ai vu m'a laissé perplexe.

— Qu'est-ce donc? interrogea Nayland Smith.

— Peter Anderman gisait sur le tapis, il avait été poignardé en plein cœur. Et à côté de lui, j'ai trouvé une dague constellée de pierreries.

— Une dague constellée de pierreries! répétai-je.

— Exactement, monsieur. Une arme redoutable à lame recourbée.

— Cristi! s'écria Nayland Smith. Vous entendez, Greville?

— Oui.

— Rien n'est plus simple, continua Smith. Il suffit de retrouver le propriétaire de l'arme... et je crois que je le connais.

— Quoi! Vous le connaissez?

— Je le crois. Trouvez cet homme et l'affaire est terminée. C'est simple comme bonjour.

— Je ne suis pas de votre avis, protesta Yale. Car voici le détail troublant: il n'y avait pas la moindre trace de sang sur la lame.

Nous arrivâmes avant le médecin légiste sur les lieux du crime et le spectacle qui s'offrit à nos yeux fut exactement celui qu'avait contemplé l'inspecteur Yale, à un détail près: la présence dans la pièce d'un policier en civil.

La grille du jardin nous fut ouverte par un agent en uniforme; nous suivîmes une allée sablée et, après avoir traversé une pelouse, nous montâmes deux marches pour accéder à la porte-fenêtre qui se trouvait à environ cinquante centimètres au-dessus du niveau du jardin.

Par la vitre, nous aperçûmes une pièce qui avait été conçue pour servir de cabinet de travail, ainsi que le prouvaient le bureau américain, le fauteuil tournant, l'appareil téléphonique et les fichiers, mais des vitrines pleines de bibelots voisinaient avec les bibliothèques pleines de livres, deux lampes pendaient au plafond. Un divan couvert de coussins était à gauche; des tables supportaient des bustes et des objets d'art. L'agent qui montait la garde sursauta en nous voyant et ouvrit la porte-fenêtre.

— Reculez, Hill, ordonna l'inspecteur. Nous voulons voir clairement la pièce.

Nous restions muets, Nayland et moi, et nos yeux étaient fixés sur le corps qui gisait à quelques mètres de nous.

C'était le corps d'un homme vigoureux, vêtu d'un costume foncé. La tête était de côté et un de ses poings se crispait comme si la mort l'avait surpris au moment où il se préparait à frapper. Son bras gauche était replié sous lui. Il baignait dans une mare de sang qui rougissait le tapis jaune. A deux mètres de là, un poignard brillait sous la lumière mauve d'une lampe voilée d'un abat-jour, les pierreries enchâssées dans la garde jetaient de sinistres reflets.

— Rien n'a été changé de place, dit Yale à voix basse. Tout est tel que je l'ai trouvé. J'ai pris le poignard par la lame et je l'ai remis à la même place.

Nayland Smith me jeta un coup d'œil.

— « Notre » yatagan, dit-il. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Entrons.

Quand nous fûmes à l'intérieur, il me pria de fermer la fenêtre. J'obéis et guettai tous ses gestes.

J'avais dîné chez lui dans l'intimité et, à ma requête, il avait accepté de me servir de guide dans le quartier chinois. J'escomptais une soirée exceptionnelle, car Sir Denis Nayland Smith était un homme comme on en rencontre peu. Mais je ne m'attendais pas à le voir dans l'exercice de ses fonctions et là, comme en toute autre circonstance, je le trouvai inimitable. Lui, qui par deux fois avait lutté pour la civilisation contre les forces aveugles du chaos et de la destruction, consacrait tout son génie à résoudre ce problème policier avec autant d'application que si son propre destin était en jeu. Il se livra à un examen minutieux et ses deux subordonnés ne perdaient pas un de ses mouvements, comme deux étudiants en médecine qui regardent opérer un chirurgien célèbre.

— Vous avez vidé ses poches, dit-il en levant la tête. Qu'avez-vous trouvé dedans?

— Pas grand-chose, monsieur, répondit Yale. Des clés, des cigarettes, pas d'argent dans son portefeuille.

— Pas d'argent?

— Pas de billets, je veux dire. Il avait un peu de menue monnaie dans la poche de son pantalon.

— Tiens! une allumette à moitié consumée sur le tapis. Comment ne l'avez-vous pas remarquée? Un homme soigneux comme Anderman ne jette pas des allumettes sur son tapis même dans les moments d'émotion.

Yale prit l'allumette que lui tendait Nayland Smith et m'adressa un petit sourire mi-figue, mi-raisin.

Après avoir examiné les mains, les vêtements et les cheveux du mort, Nayland Smith contempla les semelles de ses souliers.

— Vous avez fumé? demanda-t-il brusquement à Hill.

— Moi? Oh! non, monsieur. Qu'est-ce qui peut vous le faire supposer?

— Vous n'avez donc pas d'odorat, Hill? Quelqu'un a fumé des cigarettes de Maryland dans cette pièce. Quelles étaient les cigarettes qui se trouvaient dans l'étui d'Anderman?

— Des cigarettes françaises. Elles sont dans la pièce à côté avec le reste.

Nayland Smith se redressa et nous passâmes dans le fumoir voisin. Des photographies encadrées décoraient les murs; elles représentaient toutes des femmes et quelques-unes dans des tenues ultra-légères. Le contenu des poches du mort s'étalait sur une table. Nayland Smith se tourna vers moi en riant.

— Nous avons deux mystères à éclaircir, déclara-t-il.

— Lesquels? demanda-t-je avec curiosité.

— D'abord où Anderman a-t-il jeté la cigarette qu'il a allumée et en partie fumée dans son bureau; ensuite, laquelle de ces belles dames de peu de vertu était ici ce soir.

D'un geste, il indiquait les photographies.

— Bon sang! s'écria l'inspecteur Yale. A quoi voyez-vous qu'une femme a passé la soirée ici?

Sur un guéridon placé à côté d'une causeuse, Nayland Smith prit un cendrier de porcelaine et le tendit au policier de Scotland Yard.

Le cendrier contenait un mégot de cigarette.

— Balkan Yenadi, répondit-il. Un homme qui aime ça ne peut pas fumer du caporal.

Yale leva vers lui des yeux absourdis.

— Mais, dit-il, un autre individu était sans doute ici... l'assassin. Eh bien, nous voilà en possession d'un nouvel indice. C'est le possesseur du poignard qui a fumé ces cigarettes.

— Vous voulez dire que notre ami, le matelot boiteux, fume des Balkan Yenadis?

— Pourquoi pas?

Nayland Smith secoua la tête.

— Ce n'est pas un homme qui a fumé ces cigarettes, déclara-t-il.

— Je ne comprends pas, monsieur.

Entre le pouce et l'index, Smith saisit le mégot et l'approcha de la lampe.

— Examinez-le de près.

Nous nous penchâmes, Yale et moi, mais ce fut en vain.

— Cette faible marque rouge, dit enfin Nayland Smith. C'est du fard, Yale, du rouge à lèvres.

Nous étions assis dans une pièce nue et triste du poste de police de Limehouse, et l'infortuné matelot du *Starry North*, entra, encadré par deux agents.

— Les flics m'ont eu tout de même, dit-il en s'adressant à mon ami. Et m'v'là échoué et à sec. Surtout à sec. C'qu'j'ai fait, Dieu seul le sait, mais me v'là.

— Vous êtes accusé, déclara sèchement Nayland Smith.

— Sûr qu'j'l'suis. Accusé d'avoir refroidi un mec que j'ai jamais vu d'ma vie. Accusé! Ça oui! Tous ces types, ajouta-t-il avec un geste vague, c'est des cinglés. J'ai pas descendu le mec. J'ai rien fait.

— Ecoutez... commença Yale.

— Un moment, inspecteur, interrompit Nayland Smith. Permettez-moi d'interroger l'inculpé.

— Bien, monsieur.

— Où est le poignard que vous nous avez proposé, à mon ami et à moi, devant la Lanterne Bleue?

— J'l'ai vendu.

— C'est ce qu'il raconte, dit Yale. On a trouvé sur lui six livres en billets et des pièces d'argent. Et le portefeuille de Peter Anderman était vide, vous vous rappelez?

— Jamais entendu parler de Peter Machin Chose, rugit le matelot. C'qu'j'avais et qu'les flics m'ont chipé, c'est les dix shillings que vous m'avez donnés et six livres du poignard qu'j'ai vendu.

— A qui et où l'avez-vous vendu? interrogea Nayland.

— Un type que j'ai rencontré au bistro Les Trois Châteaux. J'suis entré là pour boire un verre de bière; Scotland Yard, vous aviez dit, ça m'avait donné un coup, j'avais besoin d'm'remettre. J'montre le couteau au mastroquet par-dessus l'zinc. Y fait collection de trucs d'c'genre. « Ça m'intéresse pas », qu'il dit. Et y avait un type qui s'enfilait un double scotch. « V'là vot' homme, qu'm'dit le mastroquet, montrez-y votre truc; y sera acheteur. » J'siffle ma bière et j'm'cavale après le type. J'l'rattrape sur le trottoir, j'y montre le couteau. Ça l'intéresse. Il l'refuque sous le réverbère. « J'vous donne deux livres », qu'il dit. « J'en veux cinq », j'y réponds. Nous discutons l'coup tout en marchant. J'y avais pris l'bras. Et nous arrivons devant une grille de jardin. Il ouvre et moi j'y tâche pas son bras que j'tenais. « Entrez, qu'il dit, et faites pas tant de boucan. J'ai que quatre livres sur moi. Attendez, j'vais chercher un autre billet et vous aurez vos cinq livres. » « D'acl » que j'dis. Il entre et moi j'attends dans le jardin, pas très tranquille. Des fois qu'il aurait téléphoné aux flics. Mais y revient, m'aboule mes cinq livres et dit: « Filez maintenant! Allez au diable! » « Et vous, qu'l'diable vous fasse bouillir dans sa marmite, » je dis et je les mets. Et j'prends un dernier coup au Débarcadère qu'est mon bistro préféré quand les flics viennent me cueillir. C'est tout c'qu'j'sais.

Il enfonça ses mains dans les poches de son pantalon et nous dévisagea avec une férocité ivrogne.

— Avez-vous autre chose à lui demander, monsieur? demanda Yale.

— Oui. Ecoutez-moi, mon garçon. Votre acheteur, est-ce qu'il fumait?

— S'il fumait? Non.

— Vous en êtes sûr?

— Tout ce qu'il y a de sûr.

— Bon, dit Nayland Smith en hochant la tête. Emmenez-le.

Entraîné par un agent, le prisonnier se tourna vers nous.

— Bien le bonsoir, les gars, lança-t-il.

— ...c l'inspecteur Yale, nous allâmes ...her la voiture au garage; nous quit...les quais et parcourûmes les rues ...joie de l'East End.

— J'avoue que je ne suis pas satisfait, ...sieur, déclara le détective. Bien sûr, ...est contre Hawkes, le matelot de la ...mbre de chauffe. Voici un homme qui, ...son propre aveu, ne craint pas la ba... et se trouve sans argent. Aux Trois ...eaux, il rencontre Peter Anderman, ...suit chez lui, ne peut le persuader d'a...pter le poignard, le tue, vide ses po... et s'enfuit par la porte-fenêtre. ...nael l'a vu

— Ce n'est pas très convaincant, murmura Nayland Smith. N'oubliez pas ce détail extraordinaire : le yatagan qui a appartenu à Hawkes n'est pas taché ... seule goutte de sang

— Il l'a peut-être nettoyé.

— Alors pourquoi le laisser derrière ... Et n'oubliez pas que nous avons ...é dans le jardin, contre la grille, la cigarette caporal que je cherchais.

Yale garda le silence. Il avait lui-même ...assé la cigarette à demi consumée dans l'allée au moment où nous quittions la maison de Peter Anderman.

— Hawkes affirme que Peter Anderman, dont il ignorait le nom — du moins il le prétend — ne fumait pas quand ils se sont séparés.

— Il ment peut-être.

— Pourquoi puisqu'il ignorait le but de ma question?

Nous gardâmes un moment le silence.

— Je comprends votre idée, monsieur, dit enfin Yale Anderman a descendu allée avec quelqu'un qui est arrivé après le départ de Hawkes; il est resté un moment et a jeté sa cigarette et... ensuite? ...a été suivi quand il est retourné à la maison

— Voyez-vous une autre théorie?

— Il attendait peut-être quelqu'un. Il était certainement pressé de se débarrasser de Hawkes... à en croire du moins l'histoire du matelot. Vous croyez toujours que c'était une femme, monsieur?

— Oui.

— Et c'est elle qui l'a assassiné?

— Oh! non. Ce n'est pas une main de femme qui a porté ce coup.

Un long silence tomba. La voiture dévorait les kilomètres. Nous suivions maintenant Commercial Road East. Soudain, Nay and Smith, qui tirait le lobe de son oreille gauche, — ce qui, je le savais depuis longtemps, était un signe de méditation profonde, — commanda, à notre grande stupéfaction :

— Demi-tour, Blake! Et appuyez sur l'accélérateur. Tant pis pour les règlements. Je vous avertirai quand il faudra vous arrêter.

Il jeta un coup d'œil à l'inspecteur.

— J'étais tellement préoccupé par l'identité de la femme qui est allée chez Peter Anderman que j'ai oublié la personnalité de l'assassin, dit-il. Espérons que nous arriverons à temps.

Je n'eus pas la moindre idée des intentions de Nayland Smith jusqu'au moment où il sauta de voiture dans une rue étroite et se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes. Il s'engouffra dans une impasse à droite.

Il nous ramenait à la Lanterne Bleue. Nous frappâmes à coups redoublés et la porte s'entrouvrit de quelques centimètres

— Fermé... fermé, psalmodia la voix de Chang Fini ce soir.

— Désolé de vous déranger, dit Nayland Smith en s'introduisant de force. Mais il faut absolument que je parle à votre serveuse Matari.

— Matari? Son service est fini. Elle est retournée chez elle.

Nous entrions à notre tour, Yale et moi; j'aperçus la métisse qui traversait la salle. Elle avait son manteau et son chapeau et se préparait évidemment à regagner ses pénates.

— Un moment, cria Nayland Smith.

Chang s'effaça dans l'ombre et nous laissa passer. Smith chuchota quelques mots à l'oreille de l'inspecteur. Nous entrâmes dans la salle où toutes les tables avaient été rassemblées dans un coin. Alors j'aperçus le visage de Matari. Elle était pâle comme une morte et la terreur brillait dans ses yeux. Une altercation à voix basse me fit tourner la tête. Sans brusquerie, mais fermement, l'inspecteur Yale ramenait le Chinois dans le café

Le visage de l'homme restait sans expression; il ressemblait à un Bouddha de bois sculpté

— Matari, voulez-vous avoir l'obligeance d'aller chercher Mme Chang, dit Nayland Smith. Je désire lui parler.

— Elle est .. commença la jeune fille d'une voix tremblante Elle est. .

— Endormie, acheva Jo Chang. Si quelqu'un va l'éveiller, ce sera moi Mais je ne sais pas pourquoi

— Si quelqu'un y va, ce sera Matari, répliqua farouchement Nayland Smith.

— Mais... commença de nouveau la jeune fille

— Elle ferme sa porte à clé, dit le Chinois d'un ton maussade.

— Vraiment? De l'intérieur ou de l'extérieur?

La voix de Nayland Smith avait une étrange inflexion.

— Elle ferme sa porte à clé, répéta le Chinois.

— Donnez la clé à Matari et elle ouvrira.

Jo Chang nous regarda l'un après l'autre. Il calcula les chances qui lui restaient. Sans doute ne les jugea-t-il pas assez nombreuses, car, avec un léger haussement d'épaules, il plongea la main dans sa poche et, sous les yeux attentifs de l'inspecteur, il en sortit un trousseau de clés qu'il tendit à Matari Evitant avec soin notre regard, la jeune fille sortit par une porte à gauche du comptoir Ses pas résonnèrent dans un escalier.

Quelques instants plus tard, un cri étouffé retentit

Montez, Greville, dit Nayland Smith d'une voix rapide. Je reste ici avec Yale.

Je m'élançai, franchis la porte et gravis l'escalier. Je me trouvai sur un étroit palier sans tapis. Une porte était ouverte devant moi. Je m'arrêtai une seconde, hésitant

Puis, dans la pièce mal éclairée j'aperçus Matari qui chancelait, le visage dans les mains. Sur le lit, Mme Chang, bâillonnée et garrottée, gisait immobile et dans ses yeux brillait la terreur d'un animal aux abois

Muet de surprise, je me mis à l'œuvre, ce ne fut pas facile de défaire les nœuds qui la retenaient captive. Mais d'abord, je détachai la serviette qui recouvrait sa bouche et je lui adressai quelques mots rassurants

Elle s'assit et retomba sur l'oreiller avec un gémissement.

Autant que j'en pouvais juger, elle n'avait aucune blessure, mais elle était incapable de répondre aux questions. Laissant Matari dans la chambre, je redescendis

Jo Chang était toujours à l'endroit où je l'avais laissé. Nayland Smith tourna vers moi ses yeux perçants.

— Vivante? demanda t il

— Il était temps, dis-je. Elle était garrottée et bâillonnée

— Ah!

Il se tourna vers le Chinois.

— Je voulais poser une question à votre femme, dit-il. Où se procure-t-elle ces cigarettes de luxe Balkan qu'elle fume?

— Je vais vous dire, répliqua Chang d'une voix qui ne tremblait pas. Je l'ai découverte ce soir.

Presque toutes les lampes de la salle avaient été éteintes, mais je vis briller une lueur dans les yeux de l'inspecteur Yale. Le détective avait compris. Il posa la main sur l'épaule du Chinois.

— Jo Chang, dit-il, je vous arrête pour l'assassinat de Peter Anderman Je vous avertis que toutes vos paroles pourront servir de témoignage contre vous

Chang entendit sans broncher la formule traditionnelle. Il passa sa langue sur ses lèvres; ce fut son seul signe d'émotion

— Peu importe, riposta-t-il d'un ton calme. C'est la coutume une femme infidèle mérite la mort. La mienne échappera au châtiment. Je lui vois des belles robes, des bas de soie et même des bijoux. Je crois qu'elle prend de l'argent dans la caisse. Je lui dis qu'elle se maquille trop. Et elle fume sans arrêt ces petites cigarettes que sa sœur lui envoie de Cardiff, c'est du moins ce qu'elle dit Elle sort trop et le travail me retient ici Mais ce soir, je la suis.

Elle va à la maison de Peter Anderman. Un matelot ivre en sort et ma femme attend qu'il soit parti Puis elle sonne. Quand elle est entrée, je pousse la grille qui n'est pas fermée à clé. Un grand salon est éclairé; la lumière passe par la fenêtre Mais ils sont dans une autre petite pièce et je ne les vois pas. Mais je m'approche et j'entends ce qu'ils disent. Ils se querellent et je comprends que ma femme m'a trompé.

La dispute dure longtemps, puis ils viennent dans le salon Elle est en colère, Anderman, lui, sourit et allume une cigarette, mais sa main tremble et l'allumette tombe sur le tapis.

Je me cache et Peter Anderman accompagne ma femme à la grille A l'instant où il va retourner vers la maison, je me montre. Il entend mes pas, laisse tomber sa cigarette et se met à courir... trop tard. Je suis déjà dans le salon. Il a peur et frappe. Je reçois un coup sur la tête et je bondis

Un bruit de pas chancelants interrompit ce récit débité sans le moindre trouble. Mme Chang parut, appuyée au bras de Matari Elle s'adossa contre la porte et fixa sur nous des yeux exorbités. Jo Chang continua comme s'il ne s'apercevait pas de sa présence :

— Je l'empoigne à bras le corps, mais il arrive à plonger une main dans sa poche Je vois briller une longue lame Je le lâche et recule. Il lève l'arme. Je saisis son poignet et le couteau tombe sur le tapis. C'est à mon tour d'attaquer. J'ai mon honneur à venger

Soudain, Jo Chang joignit l'acte à la parole. Avec un geste de prestidigitateur, il sortit de je ne sais où — peut-être de sa manche — un couteau dont la lame était fine et acérée comme une aiguille.

— Je saute sur lui

Sa voix était maintenant aiguë et sifflante. Trompant la surveillance de Yale, le Chinois se jeta sur sa femme avec l'agilité d'un léopard.

Notre intervention, je crois, n'aurait pu la sauver, mais son heure sans doute n'était pas venue

Terrifiée, elle s'évanouit et tomba de tout son long, juste à temps pour ne pas être transpercée. La lame s'enfonça presque jusqu'à la garde dans le panneau de la porte.

Avec un hurlement, l'inspecteur Yale se précipita sur le dos du Chinois, saisit son cou épais et appuya le genou contre son épine dorsale. Chang ne lâcha pas le couteau et, d'une secousse, retira la lame fichée dans le bois

— Mon Dieu! gémit Nayland Smith.

Rapide comme l'éclair, Jo Chang avait retourné le couteau contre lui et l'avait plongé dans son propre cœur

Matari poussa une longue lamentation et Yale déposa le corps inanimé sur le plancher.

RENART

ADONCQUES RENART AVEC HERSENDRE A FAIT LA CHOSE... ET HERSENDRE COMBLÉE PAR CETTE AFFAIRE MAIS COINCÉE PAR SES LARDONS - QUI N'ONT PAS LOUPÉ D'EN CASSER MOULT DÉTAILS À YSENGRIN LEUR DAB - HERSENDRE A CHOISI DE LA BAILLER BELLE. ELLE PREND LES CHOSES DE HAUT, LA RAMÈNE, ET DES SALOPES SE PROCLAME LA REINE !.. YSENGRIN L'AVAIT OUBLIÉ ; ONQUES LA LOUVE N'A MANQUÉ D'AIR !.. MAIS COMME SA BERGÈRE LE REMET AU PARFUM, IL EN A LE SOUFFLE COUPÉ ..

... LE TEMPS QU'IL SUFFOQUE EST POUR LA LOUVE DU TEMPS GAGNÉ ... EN BONNE GONZESSE, ELLE MIJOTE UN AUTRE DISCOURS, UNE AUTRE CHANSON, DONT POUR SE RENGRACIER ELLE TORCHE LES PAROLES ...

YSENGRIN, YOU ARE ICIGO ! AU LOINQUE JE VOUS RETAPISSE... ARLIQUEZ ET BAILLEZ MOI LA POGNE, CAR JE ME SENS PÂLE À CANER ...

C'EST SUR LA TRONCHE, MADAME, QUE VOUS L'AUREZ MA POGNE !

QUE DITES-VOUS ?.. DE BIGORNER UNE MALADE VOUS AURIEZ LE SOUFFLE !.. MA FAIBLESSE EST GRANDE, LADE... JE VACILLE COMME AU SORTIR D'UN SONGE ...

... JE DONC BOUFFÉ, QU'AI JE ... QUI LAGA M'ENSUQUE ... ENVAPE ?. QUELQUE MAUVAIS ... M'AURAIT-IL POINT CAMÉE ... M'AFFRANCHIR ?. PUIS ME JUGEANT ... N'AURAIT-IL POINT AVEC MON ... ET SANS DÉFENSE !
... QUELQUE ... ?
... PEUVREZ-MOI DU DOUTE !
BARCA, JE CONNAIS LA CHANSON... POUR TRANQUILLOS JOUER LES SAUTE-AU-PAF ON FEINT D'ÊTRE SHOOTÉE ! ONCQUES N'AI CONNU ÂME AUSSI BLÊCHE QUE LA VÔTRE MADAME !
AH ! PITIÉ, JE M'ÉVEILLE À GRAND PEINE ET DU FOND DE LA SORGUE ME VIENT UNE CHIMÈRE. JE GAFFE UN LONG MUSEAU, UNE GRANDE ET GROSSE QUEUE. LE POIL EN EST ROUQUIN ET J'EN DEMEURE TOUTE CHAMBOULÉE..
ONCQUES NE JACTEZ PLUS DU GOUPIL ET DE SA GROSSE QUEUE !.. VOUS AVEZ MIEUX À FAIRE. CLOQUEZ VOTRE ÂME À SAINTE LARMUCHE ET BÉCOTEZ VOS LARDONS, CAR IL ME FAUT À L'INSTANT VOUS ESTOURBIR...
M'ESTOURBIR !.. AOÛIR VOS SALADES, J'AI DU VINAIGRE ... LES FEUILLES.. MAIS À VOTRE JUSTICE JE ME RANGE ; SI DE MA MORT LES RAISONS M'ÉCHAPPENT, ... SAURREZ LES RAITRAPER, ET, LORSQU'AU PAYS DES OCCIS LE DIABLE VOUS AURA RENCARDÉ, ... NE VOUS MANQUERA PAS DE ME METTRE AU PARFUM...
MAIS AVANT QUE DE M'EFFACER, RÉPONDEZ SUR CE POINT. POURQUOI TANT JASPINER DU GOUPIL ?.. VOUS AURAIT-IL ENCORE DOUBLÉ ET EMPAFFÉ À LA MODE NOUVELLE ?..
IL VOUS A HONNIE ET MOI AVEC... CELA NE VOUS SUFFIT POINT ?
LE MAUDIT ROUQUIN ! BAILLEZ-MOI CE FLINGUE ET À VOS CÔTÉS JE SERAI LA PREMIÈRE À VENGER VOTRE HONNEUR ET LE MIEN !

HOLÀ! MA TANTE
MAIS BIEN MOINS DE
RENART!
YSENGRIN ÊTES-VOUS UN HOMME ?
LE LAISSEREZ-VOUS S'ESBIGNER À L'AISE ? EST-IL SERIEUX DE VOUS MONTRER
PEUT S'EN VENIR PIQUE-NIQUER SUR MON GAZON ET S'EN RETOURNER PEINARD ?
TAISEZ-VOUS ET BAILLEZ-MOI MES CARTOUCHES !
MADAME, LE SAVEZ-VOUS ? C'EST RAMASSER LA MORT QUE DE SORTIR EN LIQUETTE... ACCEPTEZ MON PÉBROQUE ET MES SALUTATIONS DISTINGUÉES !
EMPAILEUR DE CHAROGNES! CE COUP-LÀ N'EST PAS RÉGUL !..
ATTENDS MOI, RENART! SI MON MEC EST TROP FOIREUX POUR S'EN VENIR JUSQUE DANS TES MURS TE BOTTER LES MICHES.. JE LE FERAI À SA PLACE !
HERMELINE! PERCEHAIE ! MALBRANCHE ! ROVEL ! OPEN ZE LOURDE, PLIZE !

QUELLE POISSE! HERMELINE ET SES GNIARDS ONT DÛ SE TIRER POUR LE WEEK-END... ET J'AI OUBLIÉ MA CLEF SUR LA COMMODE... FISSA, COURONS À L'ENTRÉE DE SERVICE !..
ONCQUES NE T'EN VOUDRAIS DE M'EMBLÉMIR AVEC TES BONIMENTS RENART N'DE ME CARBONISER APRÈS LA BAISE
MAIS IL NE FALLAIT POINT COMPISSER MES LARDONS ET T'EN REVENIR CASSER MON MARIDA.. GARE À TES FIGUES, ROUQUIN, J'AI LA DENT DURE !
SI MA TANTE SALIVE À L'IDÉE DE ME LES CROQUER, C'EST LADÉ QU'ELLE LA SAUTE !.. HORS ÇA, JE LA SAUTE AUSSI !
... MAIS À L'IDÉE DE VOUS SAUTER ENCORE, MA TANTE !
CHACUN FAIT SON MARCHÉ COMME IL L'ENTEND. VOUS AIMEZ LES FIGUES, MOI LA NOIX ET L'ABRICOT !
OUILLE!
SI CE REPAS EST FRUGAL, ENTRENEZ QUE POUR LA SANTÉ, IL N'EN EST POINT DE MEILLEUR !.. ANCONQUES JE VOUS SOUHAITE BON APPÉTIT À VOUS COMME À MOI !
SAINTE LARIMUCHE À LA GRAILLE JE VAIS CONTRAINTE ET FORCÉE... MAIS SI L'APPÉTIT VIENT EN MANGEANT, LOURDEZ LES CHÂSSES, BONNE VIERGE, LOURDEZ LES CHÂSSES !

LOVECRAFT

LE SORCIER D'ARKHAM

Howard Phillips Lovecraft est un de ces écrivains possédés, tels Poë, Meyrink, ou, plus près de nous, Anna Kavan, dont l'œuvre est intimement liée à la vie, à tel point qu'il est difficile de les dissocier. La barrière entre les fantasmes et la réalité quotidienne est rompue, et ils se retrouvent mêlés dans leur transcription romanesque, dans une absence caractéristique de distance présidant à l'élaboration de l'œuvre, projection directe de l'existence rêvée.

Cette œuvre fait apparaître le dramatique repliement d'un être sur lui-même, du petit garçon qui ne fréquente guère les enfants de son âge à l'adulte incapable de partager la vie de ses contemporains, et qui pratique l'écriture comme un acte d'exorcisme.

Lovecraft invente un univers à sa mesure pour ne pas succomber à l'autre, il superpose un espace noir à celui qui lui est familier.

En coulisses de l'œuvre, son abondante correspondance nous révèle l'existence ambiguë et solitaire de son auteur, cet érudit myope et timide, qui, disciple fidèle de Poë se transforme pour nous en explorateur diligent des regards du grotesque et de l'extraordinaire. Lovecraft a écrit environ cent mille lettres, presque toutes conservées, qui témoignent des innombrables liens épistoliers qu'il tissa tout au long de son existence avec des écrivains, des éditeurs, des amis lointains, autant d'êtres auxquels toujours il s'adressa en des termes non dénués d'affection sincère, mais que pour la plupart il ne rencontra jamais.

L'édition publiée par *Arkham House* de 1965 à 1976, en cinq volumes intitulés *Selected Letters,* comprend moins d'un millier de ces missives. Le lecteur français, qui a déjà pu se familiariser, grâce à François Rivière, avec cette correspondance (1) où sont traités les sujets les plus divers, disposera à présent d'un plus vaste échantillonnage de ses talents épistoliers avec les *Lettres* publiées par Francis Lacassin chez Christian Bourgois (2), et dont le premier volume vient de paraître.

Au moment où le fanzine *Ides et Autres* (3) publie un long poème inédit de Lovecraft, (A Suivre) présente une approche en bande dessinée de l'univers du grand écrivain. *Biographie de Robert H. Barlow et ses relations avec H.P. Lovecraft* est la première pièce d'une série qui en comprendra cinq, réunies sous le titre *Mythographies.* Andreas et Rivière ont conçu ainsi une sorte d'exploration oblique à la fois ironique et référentielle, d'univers littéraires parfois mal connus. En ce qui concerne Lovecraft, le fameux «ermite de Providence», *nous avons voulu* — disent-ils — *prouver que la légende selon laquelle il n'aurait, au cours de sa vie, jamais quitté le périmètre de la Nouvelle Angleterre était tout bonnement fausse. En filigrane d'une épaisse et plutôt indigeste biographie de l'auteur de* La malédiction d'Ansmouth, *due au polygraphe Lyon Sprague de Camp, nous avons cerné l'existence brève, attachante et terriblement pathétique du «fan» le plus assidu, sans doute, de Lovecraft.* Robert Barlow méritait bien un hommage...

MARC VOLINE

(1) Lovecraft, *Lettres d'Arkham* Correspondance choisie, traduite et présentée par François Rivière, dans la collection *Marginalia*, éditions Jacques Glénat, Grenoble 1976

(2) H P Lovecraft *Lettres* recueillies par August Derleth et Donald Wandrei Choix préface, chronologie bibliographie et notes par Francis Lacassin Traduit de l'américain par Jacques Parsons Tome I (1914-1926), éditions Bourgois

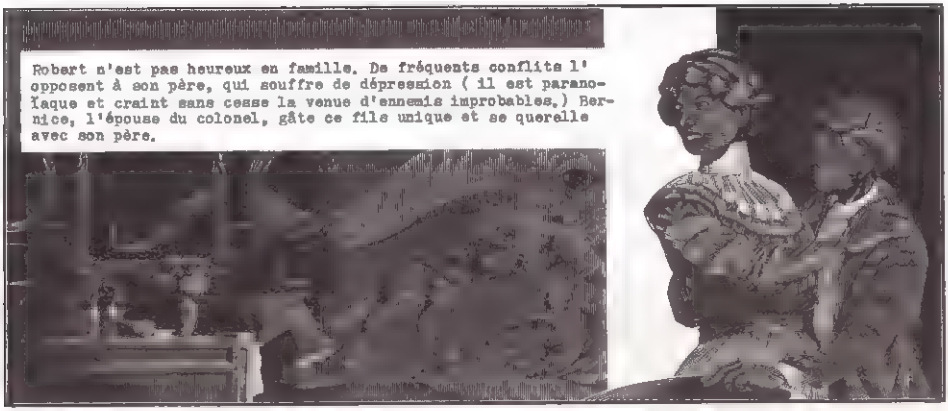
(3) *Le Fungi du Yoggoth*, texte inédit de H P L publié par Bernard Goorden chez « Ides et Autres » BP 33, Uccle 4, 1180 Bruxelles Belgique (tirage limité)

Biographie de Robert-Howard Barlow (1918-1951) et ses relations avec H.P.Lovecraft

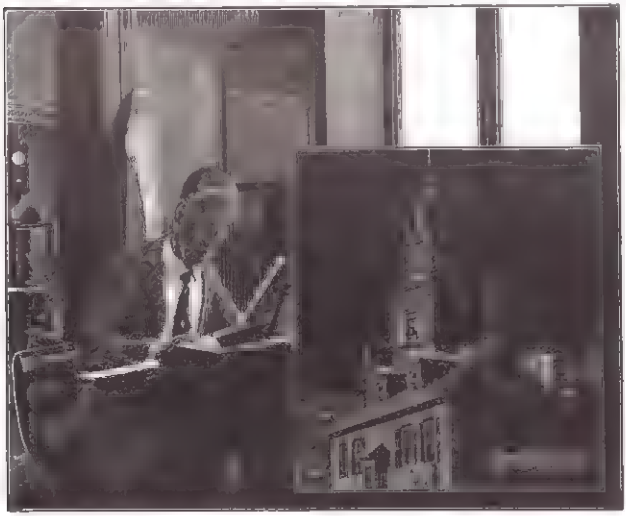
Établi avec sa famille à De Land (Floride), à 17 miles de Daytona Beach - fils d'un colonel en retraite de l'Armée Américaine, Everett D.Barlow le jeune garçon commence à correspondre avec H.P.Lovecraft à l'âge de 13 ans.

Le maître de Providence trouve immédiatement en cet émule un correspondant et un ami sûr . "Robby" Barlow aime écrire,peindre,jouer aux échecs,faire de la reliure."A splendid little chap-a really boy prodigy."

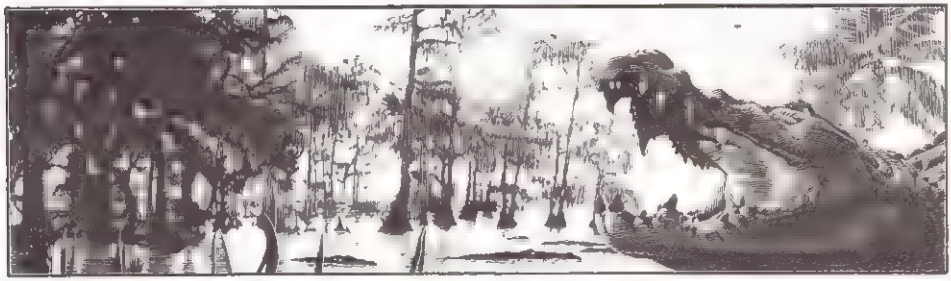
Robert n'est pas heureux en famille. De fréquents conflits l'opposent à son père, qui souffre de dépression (il est paranoïaque et craint sans cesse la venue d'ennemis improbables.) Bernice, l'épouse du colonel, gâte ce fils unique et se querelle avec son père.



Au printemps 1934, Robert met à profit une absence de son père pour inviter Lovecraft à De Land. En avril de cette année, H.-P.L. met au point son périple. Lovecraft, au contact du climat chaud de Floride, est dans un état inhabituel. Il se présente nu-tête et en chemise chez les Barlow.



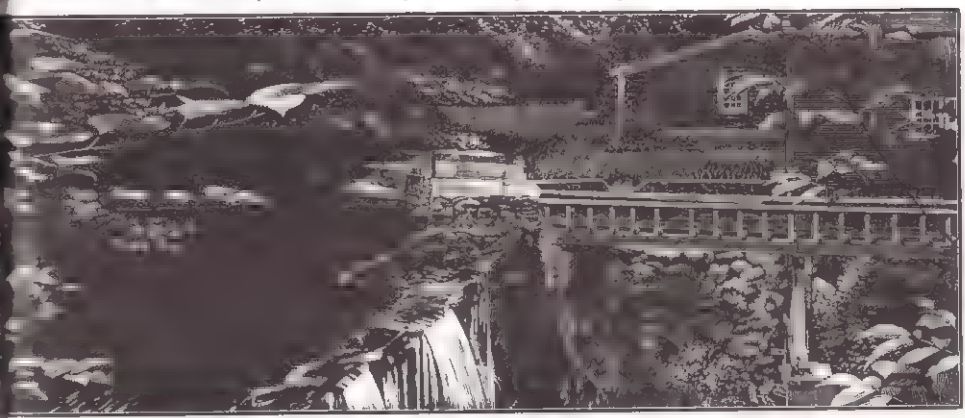
Son premier séjour dans la maison de son admirateur se passe comme un rêve: grâce à Bobby, il verra pour la première et la dernière fois de sa vie une rivière pleine d'alligators, à Silver Springs !



son jeune ami, il decide d'écrire une histoire qu'ils intitulent "La bataille qui a fait le siècle"(!). Barlow persuadent L. de demeurer chez eux jusqu'á la fin juin/ Mrs Barlow se souvient :"Mon fils et craft etaient inséparables. Ils restaient eveilles toute la nuit et ne descendaient même pas pour reakfast.

ls passaient leurs jour ées sur le lac, ou à jouer avec les chats de Bob, Tyrus, Darius et Alfred A. Knopf."

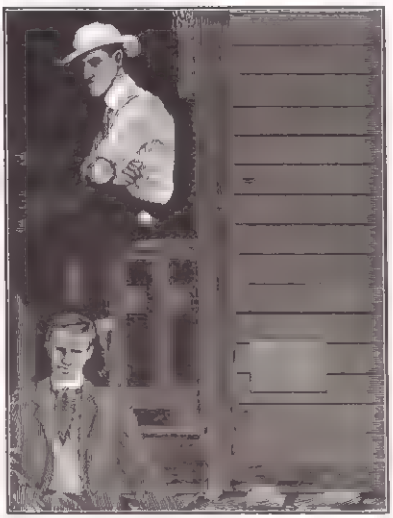
is que Lovecraft lui raconte des histoires, dans une petite maison située dans les bois, Bobby relie trésors de sa bibliotheque à l'aide de peaux de serpents tués par lui.



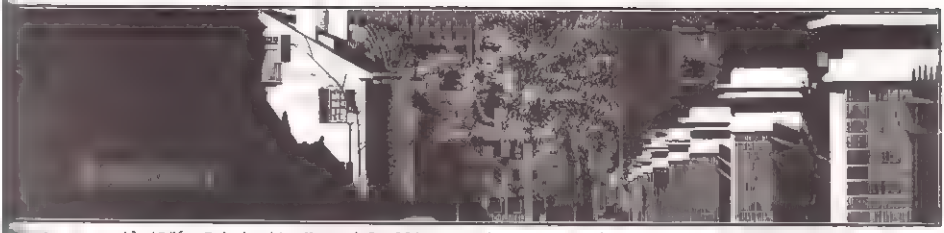
Un jour, avec des amis, ils décident de faire une longue excursion sylvestre. Lovecraft se perd, tombe à l'eau, garde toutefois sa dignité et se declare ravi d'une telle aubaine.

En janvier 1936, Bob qui poursuit ses etudes à l'Institut d'Art de Washington, assiste à une réunion du Gang de Lovecraft à New-York.

En juin de l'annee précedente, il a de nouveau invite l'ecrivain à venir le rejoindre a De Land. Cette fois, le colonel etait la et, contre toute attente, ils se sont tres bien accordés, se découvrant une commune passion pour les vieux chants patriotiques.



Nouvelle excursion à Black Water Creek. Lovecraft, au contact d'un climat tiède, se porte merveilleusement bien. Il aide Bob à imprimer un petit recueil de poèmes de Frank Belknap Long ("The Goblin Tower").

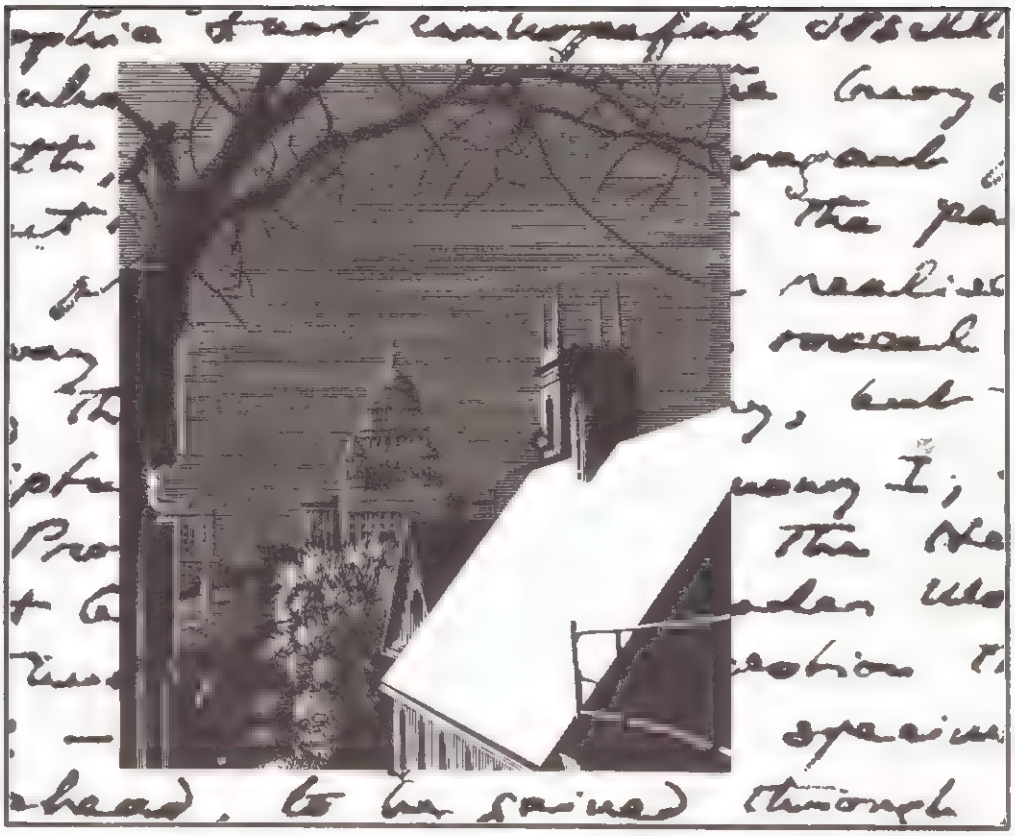


...e en avril 1936, Bob invite Howard-Phillips en Floride. L. répond qu'il ne peut. (Son cancer de l'intestin le fait déjà beaucoup souffrir.)

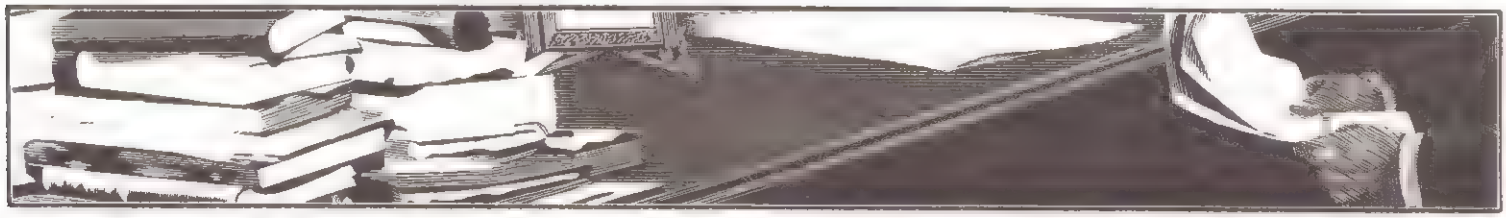
...correspondent toujours avec la même ardeur. Au cours de l'été, Bobby séjourne à Providence, dans une ...son de famille située tout près de chez H.-P.L. Ils passent beaucoup de temps ensemble.

...val chez les Barlow, Bernice a quitté le colonel et part s'installer à Leavenworth, dans le Kansas. ...olonel se remarie; il mourra en 1952.

...en septembre, Bob s'installe chez sa mère et s'inscrit à l'Institut d'Art de Kansas City.



Lovecraft le nomme son Exécuteur Littéraire et s'éteint le 15 mars 1937. Bob se rend à Providence. Il rassemble des documents (un assez grand nombre au dire d'August Derleth.)Puis il retourne à Leavenworth.



En 1938, harcelé par Derleth et Wandrei qui réclament les papiers de Lovecraft, il leur renvoie ces reliques auxquelles il tenait tant et quitte le Kansas, parcourt quelque temps le Mexique puis s'installe en Californie. Il vit dans une famille de Lakeport, les Beck, qui ont quatre fils.

...entre eux, Clare et Groc, sont des fans de Science-Fiction et Bob les aide à imprimer un bulletin. ...'38, ils publient une brochure réalisée par Bob Barlow, intitulée :" The Notes And Commonplace ... H.-P. Lovecraft."

... se querelle avec les parents Beck et les quitte. Résolu à faire oeuvre durable; il s'intéresse à ...logie mexicaine et durant plusieurs années, étudie la question en Californie et au Mexique. Il ... doué pour les langues - il parle couramment l'espagnol et le Nahuatl, langue originelle des ... Il devient anti-américain et vigoureusement pro-indien.

En 1942, il obtient son A.B. à l'Université de Californie et s'installe définitivement à Mexico. Il devient un archéologue important : il est à la tête du département d'archéologie du Mexico City College.

Avec son collègue Wigberto Jimenez Moreno, il jette les bases d'une chronologie du Mexique précolombien.

Il subit malheureusement la cruelle intolérance due à sa sexualité particulière, à présent connue de tous. Il est l'objet d'un odieux chantage à la suite de liaisons avec de jeunes mexicains. Le 2 janvier 1951, il absorbe une grande quantité de calmants et s'endort à jamais. Il est âgé de 33 ans.

François Rivière

HAGGARTH

LE CRANE AUX TROIS SERPENTS

VICTOR DE LA FUENTE

CHAPITRE III :
OMBRES ACERÉES SOUS LA LUNE

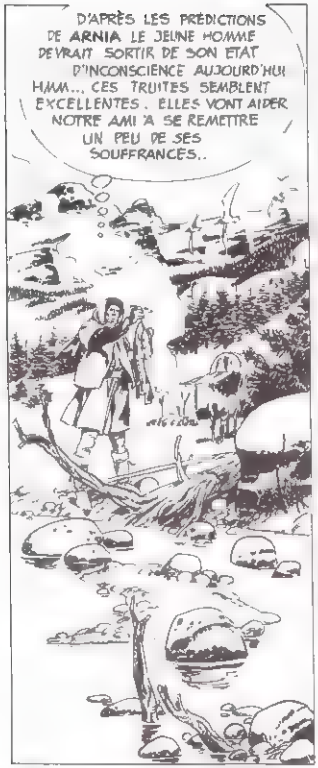
A cours d'un farouche combat, Haggarth est blessé à mort par les paysans. L'un des guerriers tunas de Haggarth réussit à s'enfuir avec le "crâne aux trois serpents," la précieuse relique qu'ils venaient de dérober dans le monastère. Une autre victime de cette lutte sans merci, un jeune bûcheron, a perdu la vue. Pour qu'il voit à nouveau, Arnia, la vieille sorcière, greffe le visage de Haggarth sur le corps du jeune homme. C'est donc un être double qui revient à la vie.

CETTE MAUDITE BÊTE VA BIENTÔT CRÉVER. IL FAUT QUE J'ABANDONNE TOUS CES BALLOTS. JE DOIS TRAVERSER LA FRONTIÈRE AVEC LA **RELIQUE** AVANT L'AUBE
CES PARAGES SOLITAIRES SEMBLENT CHARGÉS DE PRÉSAGES. MAIS SI J'AI EU LA CHANCE DE SURVIVRE À **HAGGARTH** MON DEVOIR EST DE RESPECTER SA VOLONTÉ ET DE RAPPORTER CE TRÉSOR À MON PEUPLE.
... IL FAUT QUE JE CONNAISSE LE SECRET DE CET OBJET POUR LEQUEL MES AMIS ONT PERDU LA VIE ET MOI, JE RISQUE LA MIENNE...
... IL EST TROP LOURD, IL DOIT Y AVOIR QUELQUE CHOSE D'IMPORTANT À L'INTÉRIEUR. C'EST CE QUE JE PENSAIS... CETTE COURONNE EST UN COUVERCLE ET CETTE TÊTE DE MORT UN RÉCIPIENT.
AAAGGGH...

MALÉDICTION ! CETTE FAMEUSE RELIQUE A LAQUELLE SE RATTACHENT LES NISSES ET QUE MON PEUPLE ENVIE, POSSÈDE UN POUVOIR MALÉFIQUE ! CE SONT TOUS LES FEUX DE L'ENFER QUI ONT BRÛLÉ MES MAINS !
HÉ HÉ..! NE ME FAIS PAS ÇA... NE M'ABANDONNE PAS ! ARRÊTE !
HAAAGGH ! MES MAINS ! COMMENT VAIS-JE FAIRE ? JE ME TROUVE TOUT SEUL ET SANS RECOURS DANS CES MONTAGNES..
IL ME SEMBLE IMPOSSIBLE D'ATTEINDRE LA FRONTIÈRE ET DE PORTER CETTE CHOSE DIABOLIQUE D'ABORD, IL FAUT QUE J'ENFERME CE RAYON INFERNAL..

HUMPF!

NON !
CET HÉRÉTIQUE DOIT SOUFFRIR UNE MORT LENTE... PRENDS LE CRÂNE AUX TROIS SERPENTS ET PARTONS D'ICI !
TRAÎTRE ! LA MALÉDICTION DE KOSTH TOMBE SUR TOI !


D'APRÈS LES PRÉDICTIONS DE ARNIA LE JEUNE HOMME DEVRAIT SORTIR DE SON ÉTAT D'INCONSCIENCE AUJOURD'HUI HMM... CES TRUITES SEMBLENT EXCELLENTES. ELLES VONT AIDER NOTRE AMI À SE REMETTRE UN PEU DE SES SOUFFRANCES..

.. DANS DEUX JOURS LE MASQUE SERA COMPLÈTEMENT SEC ET AURA BIEN ADHÉRÉ À SON VISAGE COMME S'IL N'EN AVAIT JAMAIS ÉTÉ D'AUTRE.. IL RESTE À SAVOIR SI UNE FOIS QU'IL AURA REPRIS LA CONSCIENCE, CET HOMME AURA ASSEZ DE FORCE INTÉRIEURE POUR SUPPORTER L'ENFER DE SES DOUTES...

C'EST À PARTIR DE LÀ QUE SA MÉMOIRE COMMENCERA À SE FORMER. LE PLUS DIFFICILE SERA DE LUI EXPLIQUER QU'IL EST ET POURQUOI IL EST UN AUTRE QUE LUI-MÊME

QUE TOUS LES DIEUX SOIENT LOUÉS, TU ÉVEILLÉ ? DÉJÀ RÉVEILLÉ ? NOUS AURONS UN REPAS DÉLICIEUX AVEC QUELQUES TRUITES QUE J'AI PÊCHÉES CE MATIN..
TOI JE ME RAPPELLE VAGUEMENT DE TON VISAGE. JE SUIS AVEC D'AUTRES GENS ET JE TE VOIS VENIR DANS UNE CHARRETTE DIS-MOI CE QU'IL M'ARRIVE .? POURQUOI JE NE SAIS PLUS QUI JE SUIS ?

...ET PAR L'INTERVENTION DE ARNIA, POUR TOUS CEUX QUI TE RECONNAÎTRONT À TON ASPECT EXTÉRIEUR, TU SERAS HAGGARTH, LE GUERRIER TUNA...

TU CONNAIS DÉJÀ TOUT CE QUE JE SAIS SUR TOI SI TU RETOURNES AVEC LES TIENS, IL SERA TRÈS DIFFICILE QU'ILS T'ACCEPTENT COMME CELUI QUE TU ÉTAIS AVANT TA FAMILLE, TES AMIS, LES GENS DE CES TERRES NE VERRONT EN TOI QU'UN ENNEMI L'ENVAHISSEUR QUI A RAVAGÉ LE TEMPLE ET QUI S'EST EMPARÉ DE NOTRE RELIQUE SACRÉE.
TU NE MAS PAS ENCORE DIT QUI TU ES ET POURQUOI TU T'ES DONNÉ TANT DE MAL POUR MOI TU AURAIS PU M'ABANDONNER À MON SORT.. C'EST CE QUE QUELQU'UN D'AUTRE AURAIT FAIT..
JE SUIS MATU DE MOSSA LE COLPORTEUR QUI N'A RIEN À VENDRE ET SI JE ME SUIS OCCUPÉ DE TOI C'EST SEULEMENT PARCE QUE LES DIEUX ME L'IMPOSE
LE MOMENT EST VENU DE NOUS SÉPARER IL FAUT QUE JE POURSUIVE MON CHEMIN DANS CES MONTAGNES, ET À PRÉSENT TA ROUTE A UNE TOUT AUTRE DIRECTION MAIS TU PEUX ÊTRE SÛR QUE NOUS NOUS RENCONTRERONS
LE MALHEUR ACCORDE D'ÉTRANGES PRIVILÈGES LE MIEN A ÉTÉ DE T'AVOIR CONNU
À BIENTÔT MATU DE MOSSA QUE TES DIEUX TE PROTÈGENT

QU'AS-TU FLAIRÉ, DOGHA ? UN CERF OU UN OURS. ?
UN HOMME BLESSÉ ET PRES QUE MORT DE FROID !
QU'EST-CE QU'IL Y A, DOGHA ? VOIS-TU QUELQUE CHOSE DERRIÈRE LES ARBRES..? VA, MONTRE-MOI..!
CE SONT SÛREMENT LES TRACES DES AGRESSEURS DE CET HOMME.. CE NE SONT PAS DES MARQUES D'ÊTRES HUMAINS ET POURTANT, IL A ÉTÉ BLESSÉ PAR UNE FLÈCHE.
ASSEZ, DOGHA ! JE CROIS QU'IL EST PLUS SAGE DE S'ÉLOIGNER D'ICI ET D'OUBLIER CE QUI SE CACHE DANS LA FORET...

ENFIN ! UNE CABANE JE VAIS POUVOIR ME REPOSER ET ME PROCURER UNE MONTURE POUR CONTINUER MA ROUTE
JE CRÈVE DE FATIGUE ET DE FAIM JE TE REMERCIE DE M'OFFRIR L'HOSPITALITÉ POUR CETTE NUIT
JE SUIS ... DE T'ACCUEILLIR ÉTRANGER ET DE PARTAGER MON ... PAS AVEC TOI ENTRE
JE L'AI TROUVÉ MOURANT DANS LA FORÊT PRÈS DE LA FRONTIÈRE J'AI FAIT DE MON MIEUX POUR LUI MAIS JE CROIS QUE C'EST EN VAIN
NOTRE DESTIN EST ÉTRANGE CET HOMME EST CELUI QUE JE CHERCHAIS
CES TRACES SEMBLAIENT ÊTRE CELLES D'UN TROUPEAU DE MONSTRES, CAR LES FAUVES NE LAISSENT JAMAIS LEUR PROIE ABANDONNÉE
CET HOMME AVAIT-IL AVEC LUI UN BALLOT GRAND COMME UNE TÊTE D'ANIMAL À PEU PRÈS ?
RIEN ! IL N'Y AVAIT QU'UN PETIT FEU PRESQUE ÉTEINT ET TOUTES CES TRACES ABOMINABLES.
IL VA REPRENDRE CONNAISSANCE AVANT L'AUBE ET IL ME DONNERA D'AUTRES RENSEIGNEMENTS JE DOIS PARTIR AU PETIT JOUR ... PAS QUE TU M'AS PROMIS UN CHEVAL

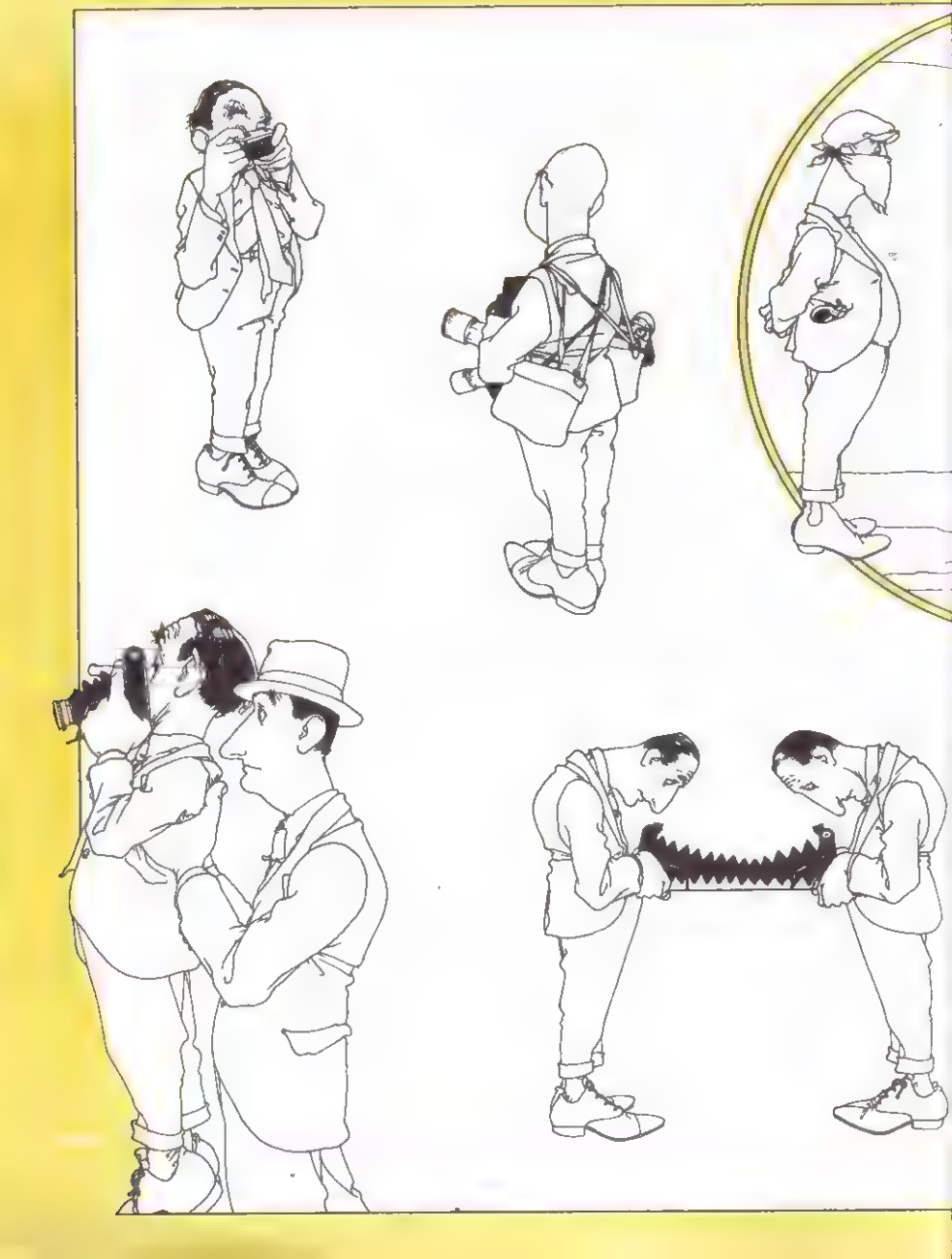
TOI ?!
TU ES VIVANT !!
JE NE L'AURAIS JAMAIS PENSÉ TU ÉTAIS BLESSÉ À MORT !
ILS ÉTAIENT COMMANDÉS PAR SOMBRA C'ÉTAIT COMME DES ÊTRES VENUS DE L'ENFER ILS M'ONT ARRACHÉ LE SAC ET
COMMENT T'ES-TU BLESSÉ AINSI LES MAINS ?
AGH ÇA, C'EST CETTE CHOSE MAUDITE QUE TU RECHERCHAIS JE L'AI OUVERTE POUR SAVOIR POURQUOI TOUS S'AFFRONTAIENT ALORS UN RAYON QUI VENAIT DES ENTRAILLES DU SOLEIL S'ÉCHAPPA ET ME BRÛLA C'ÉTAIT ATROCE ET PUIS
DE QUOI PARLAIT-IL..? QUI ÊTES-VOUS À LA FIN.?
CET HOMME EST MORT IL M'A ÉPARGNÉ L'EFFORT DE L'ACHEVER NE POSE PAS DE QUESTIONS INUTILES TOUT CELA N'A PLUS DE SENS MAINTENANT RAPPELLE-TOI JE VEUX QUE LE CHEVAL SOIT PRÊT À L'AUBE !

CE CHASSEUR A DIT QUE LES TRACES SE DIRIGEAIENT VERS L'EST JE NE CROIS PAS QUE LA NUIT AIT EFFACÉ LES MARQUES
C'EST UNE PISTE MAGNIFIQUE À SUIVRE ILS N'ONT PAS PRIS LA PEINE D'EFFACER LEUR PASSAGE ILS DOIVENT ÊTRE TRÈS SÛRS DE LEUR FORCE OU BIEN C'EST UN PIÈGE POUR LES IMPORTUNS
UN ÉTRANGER À NOTRE POURSUITE ! JE N'ATTENDAIS PAS QUELQU'UN SI RAPIDEMENT. DOMMAGE POUR LUI !
IMPOSSIBLE !! C'EST LUI !! ET VIVANT ! JE JURERAIS L'AVOIR VU MORIBOND AVEC LES AUTRES TUNAS MORTS
ALLONS MES PETITS ! NE LAISSEZ PAS MÊME UN MORCEAU DE CE MISÉRABLE FAITES-EN VOTRE FESTIN. !

JE SAVAIS QUE JE VOUS RETROUVERAIS MES BRAVES

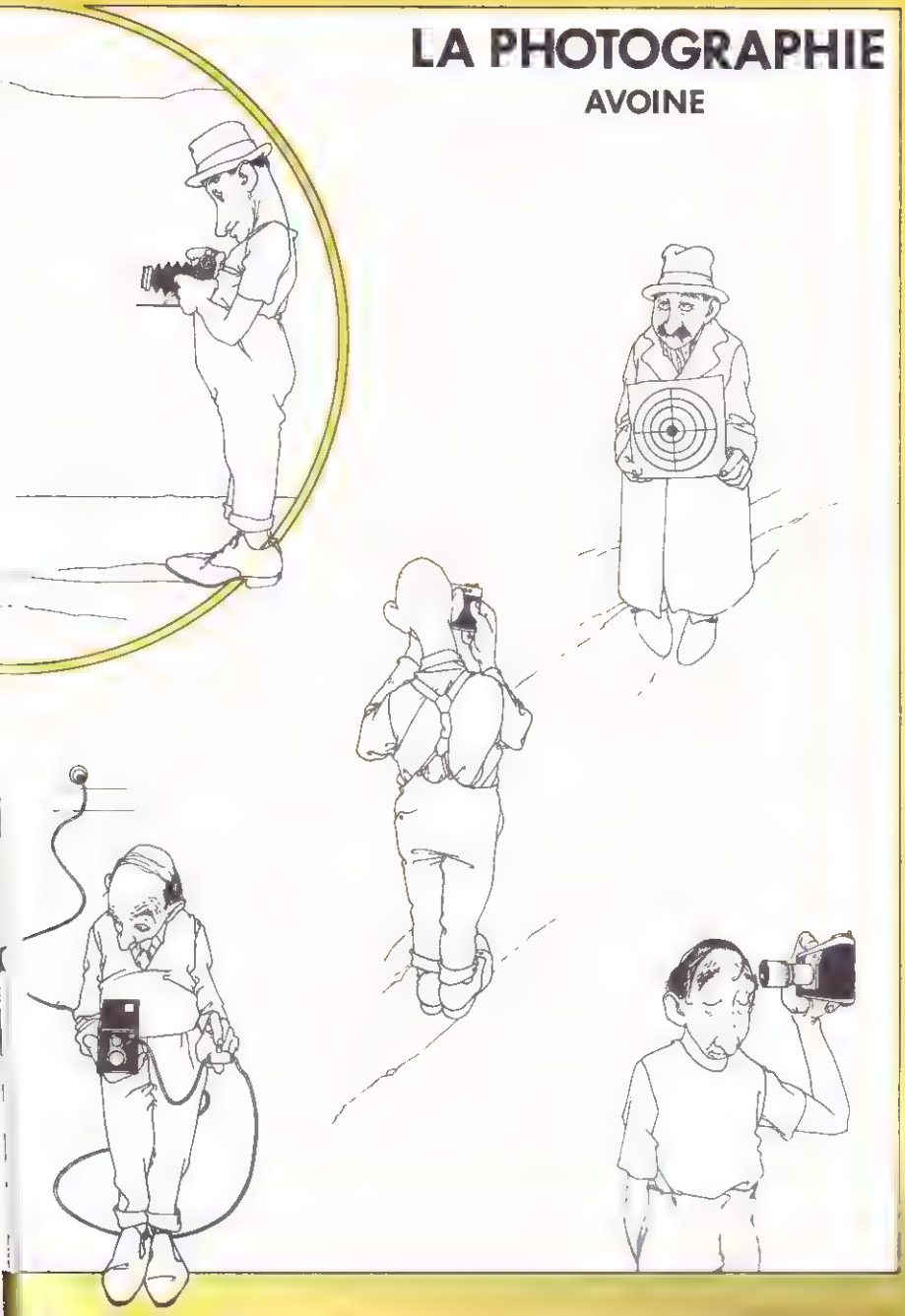
SOMBRA NE DOIT PAS ÊTRE LOIN AVEC LE FRÈRE DE CES DEUX SAUVAGES QU'IL A ENVOYÉS POUR M'ABATTRE

JE TORRONNE DE RESTER ! VIENS ! REVIENS ICI
REVIENS, DAMNÉ SAUVAGE !
[A SUIVRE]



LA PHOTOGRAPHIE

AVOINE



(A SUIVRE) L'ACTUALITE

UNE NOUVELLE COLLECTION

TEXTES FOUS SEGHERS

Guattari aurait-il renoncé à l'exercice de la psychanalyse pour se consacrer au métier d'éditeur ? Ne s'agirait-il pas plutôt d'une activité annexe à laquelle l'incompréhension de l'époque et les nécessités de la vie l'auraient contraint ?

Quoi qu'il en soit, Félix Guattari et Nicole Muchnik viennent de lancer chez Seghers une nouvelle collection, « Textes fous », par laquelle tout pensionnaire de La Borde, y allant de son propre texte, pourra désormais faire acte de candidature aux carrières d'écrivain maudit, et de visionnaire inspiré. Que les gens de La Borde peignent ou écrivent, qui oserait le leur reprocher ou y trouver matière à moquerie ? Que, tant qu'à faire, leurs « œuvres » soient éditées et diffusées, nous pousserions même l'indifférence jusqu'à nous en réjouir pour eux, pourvu qu'ils gardent à l'esprit qu'en ayant ainsi voix au chapitre, ils signent leur appartenance à une catégorie de « fous » privilégiés et montrent leur conformité et leur adhésion à une variante, à une définition de la folie sur laquelle les figures prestigieuses dont ils se réclament avec une précipitation suspecte (Artaud, Nerval, Baudelaire, etc.) ne pouvaient justement pas miser, peut-être tout simplement parce qu'elle n'était pas au goût du jour.

En un mot, cette idée de se servir de la folie, de la clinique psychiatrique — c'est-à-dire de la misère du monde —, comme d'un faire-valoir culturel qui permet de faire vendre du texte n'est-elle pas le pendant exact des niaiseries les plus éculées qu'ont répandues les classes dominantes, à partir du XIXe siècle, sur les rapports nécessaires entre malheur et création ? Ne s'inscrit-elle pas dans la même logique de fossoyeurs ? Nietzsche, qui en connaissait un bout sur la question, disait de la souffrance qu'elle ne « prouve » rien. De même de la folie, et l'on ne s'étonnera pas que les textes ici présentés soient sans grand intérêt.

L'un, de Christian Esclasse, *La litanie des illustrés de mon enfance*, n'a, malgré son titre, qu'un rapport très lointain, mais somme toute providentiel, avec la bande dessinée. Il s'agit en fait d'un récit de tonalité « nervalienne » où l'auteur, descendant déclaré du surréalisme, nous fait part de son « voyage » : fantasmes et hallucinations s'y entassent pêle-mêle. Malgré certaines expressions heureuses et certains délires qui étonnent, l'économie de ce texte souffre de n'en faire aucune pendant les 60 pages que dure le récit, Christian Esclasse se livre à une véritable débauche de métaphores et ne fait qu'exhiber les signes les plus ostentatoires et, disons-le, les plus racoleurs de la poéticité. Renchérissant de ligne en ligne, métaphore sur métaphore, il « noie » la métaphore heureuse (celle à qui il n'est justement rien besoin d'ajouter) pour n'offrir de la surréalité qu'un attirail usé et appauvrissant. C'est dommage car certains passages laissent à penser que l'auteur pourrait faire de bonnes choses.

Il n'en va pas de même, hélas, de *Balivernes pour un pote*, de Fernand Deligny, pas plus que des *Idées reçues* de Manz'ie. Le premier effectue une suite de variations sur quelques signifiants (« pote », entre autres). Mais s'il est vrai que ce genre de technique constitue une part essentielle du travail psychanalytique, s'il est également vrai que, comme le disait Il y a plus de 20 ans un critique éminent, la littéralité est bien l'arme secrète des écrivains, il n'en reste pas moins que les jeux sur le signifiant de Fernand Deligny demeurent stériles : ils ne sont générateurs d'aucune fiction, d'aucun récit et n'engendrent rien de nouveau. Quant à Manz'ie, il nous parle de l'impuissance à créer. N'est-ce pas là faire patauger cette divine folie dans le marais disgracieux des empêchements névrotiques ?

O.B.

MANZ'IE
LES IDÉES REÇUES
CHRISTIAN ESCLASSE
LA LITANIE DES PETITS ILLUSTRÉS DE MON ENFANCE
FERNAND DELIGNY
BALIVERNES POUR UN POTE
64 P. - 18 F chaque volume

ROMANS

HUGO PRATT
ANN DE LA JUNGLE
ED. CASTERMAN
122 P. - 34 F

Quand une œuvre, en près de vingt ans, a atteint les dimensions de celle d'Hugo Pratt, le père de Corto Maltese, quand elle a réussi à développer une telle charge d'imaginaire, à se hausser au niveau des maîtres du genre, à égaler des écrivains tels que Stevenson ou Conrad, et à leur ajouter même quelque chose, un coefficient supplémentaire de beauté et de rêve, par un dessin de plus en plus dépouillé, synthétique, rapide comme une ombre portée, il est passionnant d'avoir accès à ce qui a pu être la genèse de cette œuvre.

Ann de la Jungle, publié en 1959, est une des premières créations d'Hugo Pratt. Ce gros album en quatre séquences nous fait traverser les sortilèges d'une Afrique disparue — celle d'avant la Grande Guerre — avec ses officiers coloniaux, ses trafiquants et ses évangélisateurs, les révoltes endémiques de ses ethnies survoltées par le « résurrection » d'un sorcier et ses trafics d'esclaves, ses îlots de légende vivante comme la cité pharaonique engloutie dans la jungle ou le cimetière des éléphants. Deux adolescents, Ann et Dan, évoluent dans ce monde africain qui ne nous paraît sauvage que parce que nous sommes incapables d'en saisir le raffinement si étranger à notre « civilisation ». Et autour d'eux, comme sur un manège pathétique, tournent les pantins humains des colonies, paumés hallucinés ou aventuriers au passé chargé qui tentent de se refaire une virginité loin d'Europe.

S'il n'y avait que ce défilé de personnages étranges, *Ann de la Jungle* serait déjà un album passionnant. Mais il y a plus, il y a mieux : ce livre est aussi comme la matrice lointaine d'où est sortie toute l'œuvre ultérieure d'Hugo Pratt. Des protagonistes secondaires y apparaissent, qu'on retrouvera dans les albums suivants : ainsi, par exemple, le lieutenant Tenton qui resurgira dans *Les scorpions du désert* avec le grade de lieutenant-colonel, ou Lord Personne, l'explorateur délirant, tremblant de fièvre et de solitude, qui réapparaîtra dans une aventure de Corto Maltese. Il y a même un personnage d'*Ann de la Jungle*, un marin qui sillonne les fleuves africains à bord de son vieux rafiot : n'étaient son origine irlandaise et son nom, Tipperary O'Hara, on jurerait qu'il s'agit du jeune Corto Maltese lui-même...

Pour le reste, tout est déjà en germe de ce qui fera le charme, l'envoûtement des albums d'Hugo Pratt : la nostalgie poignante, l'atmosphère pourrissante des petites villes du bout du monde où s'engluent des destinées, où s'enlisent, ailes brisées, les rêves de puissance et de gloire des chercheurs de trésors impossibles, tout cet univers que traversera par la suite la haute silhouette silencieuse, ironique et désabusée de Corto Maltese, l'homme qui est revenu de tout et qui n'a plus rien à mendier à la chance parce qu'il est allé au bout de lui-même.

Ph. M.

PIERRE BELLEFROID
CAMEBIROLE
ED. DU DAUPHIN
185 P. - 45 F

Camebirolé est le nom que s'est donné une femme qu'un homme qui s'est appelé Le Prince a tout de suite aimée. Elle disparaît aussitôt et il part à sa recherche, entraînant à sa suite des fidèles fascinés par cette quête d'un amour qui, ne pouvant déplacer les montagnes, les franchit. Puis les fidèles ne sont plus si fascinés que ça et s'en vont

...s le Prince, à son tour, abandonne l'idée et paie banquet et ...s que et déclamation de poè... ayant pour thème son aimée ...eux qui sont restés jusqu'au ...t. Enfin, il retrouvera Camelole qui, au lieu de l'emmener ...ez e..e, l'entraînera dans un carnaval interminable et effréné

Pierre Bellefroid a édifié pour eux le défaire une sorte de ...onte des mille et une nuits ...amebirole finalement, et son ...nce et leurs aventures, ne sont ... un prétexte, un filtre, grâce ...quel se construit une histoire ...gogne où les mots, les idées, ...es situations peuvent se contredire d'un moment à l'autre, ou ...annuler ou s'exalter, puisqu'aussi bien il n'y a pas de logique dans ce récit composé et entrecoupé que scandent — avec phrases du texte reprises en « légende » — des dessins de Ernst Neizvestny, parfois étroitement liés au texte, parfois étrangers ambivalents comme les mots eux-mêmes, tantôt prosaïques, tantôt merveilleux, tantôt explicatifs, tantôt mystificateurs. Tout est dans la pirouette

M.C M.

DERIB
L'ORIGNAL
ED. DARGAUD
48 P. - 18 F

Les albums de Derib sont certainement l'une des premières et des plus belles créations que

l'écologie ait inspirées. Avec d'ailleurs les défauts inévitables de cette écologie montante, l'espèce de naïveté hygiénique qui lui est inhérente, la philosophie naturelle universelle qui en découle, et cette confiance en l'enseignement immémorial des forces primitives toujours renaissantes

Mais il y a aussi et surtout les qualités qui en procèdent, la beauté retrouvée des paysages intacts d'avant le déluge technologique, et la dure et féroce simplicité des sentiments originels qui font resurgir des récits épurés, ramenés à l'envoûtement élémentaire de l'aventure avec un grand A. Loin de toute démonstration, les récits de Derib, imprégnés d'une conviction farouche ne visent qu'à convain-

NOMMER SA DIFFERENCE

TONY DUVERT
QUAND MOURUT JONATHAN
ED DE MINUIT
246 P. - 35 F

DISTRICT
ED. FATA MORGANA
54 P. - 24 F

WILLIAM CLIFF
MARCHER AU CHARBON
ED. GALLIMARD
180 P. - 38 F

DOMINIQUE MAURIES
LE MIROIR DE LEONARD STIRKY
ED. DE L'EPI
224 P. - 20 F

JEAN-YVES GUIOMAR
LA MURAILLE OU L'EXERCICE DE LA PAROLE
ED. DU SAGITTAIRE
128 P. - 24 F

A rebrousse normes, deux « poètes maudits » de ce temps nomment leur différence avec une innocence une rage éperdue d'enfants meurtris par l'existence répressive des autres, et un génie du engage qui ne peut laisser ndifférent Tony Duvert et William Cliff Deux autres voix s'élèvent, plus touchantes encore et tout aussi pathétiques ce les de J Y Guiomar et d'un jeune romancier au ton insistant Dominique Mauriès Cliff et Duvert ont à trentaine d'diversement, mais avec toujours aux lèvres un sarcasme qui débride la veine poétique, ils affirment sans détour eur goût pour les amours buissonnières, les passions folles parce que jugées par d'autres *a priori* impossibles, pour aussi ce lyrisme d'une intimité bien plus pudique et noble qu'on le dit d'ordinaire en littérature (seule la prose hétérosexuelle affiche jusqu'au sommet du ridicule ses dévergondages sans imagination)

Le William Cliff de *Marcher au charbon* ressemble davantage au Duvert des premiers romans (*Récidive, Interdit de séjour*), il promène ses fantasmes et son immense solitude par les lieux sombres et parfois crapuleux d'un Bruxelles étouffant de respectabilité. Derrière les avenues 1900, loin des hôtels au décorum ignoble de l'International Set, des venelles aux relents de friture recèlent une faune qui le fascine, le lance à corps et cœur perdus vers de secrets délices décrits sans images littéraires superflues, mais avec des accents métriques venus du fond des âges Ses poèmes ont la liberté calculée, l'amertume faussement vulgaire, la fraîcheur du croquis pris sur le vif qui donnent à son propos l'ampleur nécessaire. Cette admirable mise en boîte de la bonne conscience bourgeoise d'aujourd'hui, qui se croit délivrée de ses démons mais y retombe avec des accents qui sont ceux des *Frustrés*, sert aussi de toile de fond au dernier roman de Duvert, *Quand mourut Jonathan*. Etrange scénario dont on pourrait dire qu'il évoque celui d'un *Signe de Piste* enfin vécu dans sa perversion pleine et entière des clichés, et qui nous raconte une ébouissante et non moins tragique *association biologique*, comme dit Duvert Deux garçons, Serge et Jonathan, un enfant délaissé par son milieu et un jeune peintre, vivent un long été à la campagne, s'aiment simplement, avec une conscience exacerbée des menus faits de la vie naturelle puis sont séparés — Jonathan croit succomber à cette séparation —,se retrouvent, sont encore arrachés l'un à l'autre D'une manière souple, avec de brèves et cinglantes diversions dyonisiaques la matière de son *Bon sexe illustré*, Duvert fixe de façon émouvante comme à l'ordinaire, les états de cette aventure limpide, qui renouvelle absolument la recherche psychologique romanesque

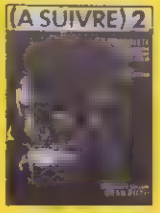
A son propos hautement moralisateur, répond ironiquement la couverture (le mot est à double sens) du premier vrai livre de Dominique Mauriès, *Le miroir de Léonard Stirky*. En apparence un nouveau roman de la collection *Signe de Piste*, mais dès les premières lignes, quelque chose se passe, une main perverse nous entraîne à travers le dédale d'un univers adolescent vécu de l'intérieur, avec une tendresse un réalisme, une connivence qui renversent toutes les habitudes contractées à côtoyer ce genre de livres Cette fois, nous y sommes, au cœur même palpitant et chaud, de ce monde enfantin, malicieux, sujet au doute et à l'angoisse d'une approche difficile de la vie. L'histoire que nous conte Mauriès est à double fil le thème fantastique (l'existence fantomatique du petit Raphaël, qui hante Léonard, un adolescent comme les autres) est sans cesse parcouru d'ondes plus secrètes encore, fantasmatiques, sourdement évocatrices d'un trauma dévastateur Et c'est là, précisément, que l'auteur innove avec un talent bien réel, par cette manière qui n'est qu'à lui, de nommer sa différence au comble d'une activité romanesque (celle dite pour les enfants) toujours livrée jusqu'alors selon des codes particulièrement hypocrites

Dans son très beau récit *La muraille ou l'exercice de la parole*, J Y Guiomar a cette phrase sublime : « Au fond, à bien lire ce que j'appelle la littérature pédérastique, on constate que l'enfant dans son corps rêe, dans sa parole réelle est comme absent, invoqué, certes, mais en des termes abstraits qui réfèrent toujours aux sentiments qu'il inspire » Le très beau livre de Mauriès nous montre justement qu'il est temps de rendre la parole à ceux qui n'ont que faire des faux-semblants et des conventions révolues, qui n'ont qu'à *dire*, tout simplement, aur vérité

F R

AVEZ-VOUS TOUTE LA COLLECTION (A SUIVRE)?

A SUIVRE 1



A SUIVRE 2

A SUIVRE 3

A SUIVRE 4

A SUIVRE 5

BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions Casterman, 66, rue Bonaparte 75006 PARIS

Nom Prénom

Adresse

Code postal Locanite

Pour compléter ma collection, je désire recevoir

	A suivre 1	10 F
	A Suivre 2	10 F
	A Suivre 3	10 F
	A Suivre 4	10 F
☐	A Suivre 5	10 F

Je joins le montant, soit F (+ 20 % pour l'étranger)

cre par leur charme prenant, et ils y parviennent.

Ici, dans ce nouvel album de *Buddy Longway*, c'est d'une chasse à l'orignal qu'il est question, une terrible chasse où la bête, cet élan des forêts américaines, acharné à bouter hors de son territoire les deux hommes imprudents qui ont eu le malheur d'y pénétrer pour le harceler, prend les dimensions mythologiques d'une sorte de Moby Dick de la terre : les « bois de la terre » en quelque sorte...

Animal hallucinant qui ne disparaît que pour réapparaître dans le brouillard d'un cauchemar, bête obsédante douée d'une sorte d'ubiquité diabolique qui ne consent à abandonner sa persécution que lorsque les deux chasseurs ont enfin franchi à nouveau ses frontières, l'orignal de Derib grandit au fil des pages jusqu'à prendre la stature d'une sorte de divinité acharnée à chasser les intrus humains de son paradis terrestre.

On peut sourire des vertus saines et viriles des héros de l'orignal, de leur droiture et de leur déontologie idéale de chasseurs modèles. Il n'en reste pas moins que le sixième album de la grande saga de Derib tient les promesses des précédents en raffinant encore sur le découpage savant des planches, qui brise la hiérarchie des cases lorsque se précipite l'action, ou lorsqu'au contraire elle dérape sur le ralenti nostalgique d'une longue plage de durée glissante. Cette histoire qui se lit vite — trop vite — a la puissance d'une fable primitive racontant les éternels corps à corps des bêtes et des hommes, à l'époque hélas disparue où la simple question de la survie déterminait le Bien et le Mal, où l'affrontement aux forces naturelles était l'unique structure de la civilisation.

Ph. M.

ANNIE GOETZINGER
ADELA TURIN
AURORE
ED DES FEMMES
80 P. - 50 F

Du côté de celles qu'on n'appelle plus les « petites » filles, les éditions des Femmes font œuvre salutaire en s'attachant à montrer qu'il est d'autres images de femme que celle de Maman faisant la vaisselle tandis qu'est confiée à Papa la tâche - ô combien plus exaltante! — de conduire la voiture.

Du côté de l'exemplarité, la vie d'Aurore Dupin-George Sand est presque trop belle, trop moderne, en dépit des résonnances de l'époque, pour être vraie. Aurore, contrainte par les impératifs et les préjugés du début du

siècle dernier à épouser à dix-huit ans un homme qu'elle n'aime pas, qui boit et la trompe, réagira. Elle commence à écrire en prenant un nom et des vêtements masculins pour plus de facilité. Elle écrira de plus en plus, passant d'œuvres romanesques à des œuvres politiques puis à des romans qu'on peut appeler « régionalistes » et qui ont, surtout, fait sa renommée. Comme on dit maintenant, c'est l'histoire d'une « femme en devenir »... et qui devient.

Du côté du scénario, Adela Turin tombe parfois dans un écueil qu'elle évite aussi à l'occasion : celui des histoires « vraies » dont « les belles histoires de l'Oncle Paul » ont exploré toutes les limites... La recherche de la vérité — fût-elle historique — est un but intéressant mais une histoire racontée doit en décoller sous peine de « sévérité » de mauvais augure... Comme l'écrivait George Sand justement : « l'art n'est pas une étude de la réalité positive... c'est une recherche de la vérité idéale... »

Du côté du dessin, Annie Goetzinger, malgré une très belle composition de la page et un goût manifeste pour les vêtements, coiffures, décors d'époque, n'évite pas toujours, elle non plus, d'illustrer l'illustration, posant des personnages tellement lourds de leur poids historique qu'ils en oublient de se mouvoir avec désinvolture, comme on est tout à fait autorisé à le faire dans une bande dessinée.

Sans doute, du personnage de George Sand, attendait-on plus. Après tout, ce n'est pas seulement une femme ayant pris son destin en main avec une rare énergie, mais le seul auteur féminin du XIXe siècle ayant droit à figurer dans les anthologies de littérature. Les femmes en mouvement se cherchent des ancêtres... des fois ça aide à aller de l'avant.

M.C.M.

L'ACTUALITE (A SUIVRE)

NOUVELLES

GUSTAV MEYRINK
LE CARDINAL NAPELLUS

Traduit de l'allemand
par Marcel Schneider
ED RETZ
FRANCO MARIA RICCI
84 P - 32 F

Meyrink renaîtrait-il d'un certain parallélisme entre le monde finissant qui fut le cadre de sa vie et notre époque troublée, riches tous deux de ce qu'ouvre leur existence charnière? Né à Vienne dans un moment de pourrissement où se croisent la décomposition de l'Empire austro-hongrois et le début de l'ère industrielle, Meyrink part à la recherche d'une nouvelle dimension, d'un monde autre, capables de révéler aux hommes le véritable lieu de leur destin; lieu qui se trouvera déplacé, au fil de son expérience de l'occultisme, puis des religions orientales, du champ social (les premières nouvelles fantastiques moqueuses) vers celui des symboles et de l'ésotérisme. *Le Golem* se situe d'ailleurs à mi-chemin, dans l'univers crépusculaire du ghetto de Prague, bien réel, mais qu'une alchimie de visions et d'états intermédiaires entre rêve et réalité, transforment en berceau d'initiation à une vie supérieure.

Sortent maintenant de l'oubli trois nouvelles de Gustav Meyrink, *Le Cardinal Napellus*, *Les Sangsues du Temps*, et *Les Quatre Frères de la Lune*, où l'écriture fantastique sert de biais à la révélation essentielle du mystique, à savoir la recherche d'une voie vers le réveil spirituel. Car la vie normale est une léthargie, c'est « le salon d'attente de la mort ». Mode subtil que le fantastique pour mener à ce type de réflexion, puisqu'il donne sur l'espace intérieur des rêves, dont on ne sait jamais trop jusqu'où faire avancer les limites... Chez Meyrink, châteaux insolites à l'écart du monde, personnages insaisissables, tout naît du côté de la légende. Se laisser porter par eur mystère, c'est pressentir qu'il ouvrira sur des questions personnelles, tel ce voyage, dans *Les Sangsues du Temps*, au pays de nos Doubles, êtres monstrueux engraissés sur une île mystérieuse par chacun de nos refus d'épanouissement, par chacune de nos défaillances sur cette terre. Au travers de l'image d'un conte, un rappel hallucinant à nous tous en demi-sommeil.

Ailleurs, images terrifiantes surgies à l'aube du vingtième siècle, d'une apocalypse par les machines. L'ésotériste redonne souffle à ce que nous avons la vanité de croire mort ou vaincu, et « ce qui gît dans les cavités terrestres, transformé en pétrole, la chair et le sang des dragons antédiluviens, se réveille et veut revenir à la vie. » Un prophétisme qui parfois prendrait aussi une légère teinte de nucléaire...

Meyrink revient à point nommé: si le doute s'infiltre actuellement dans l'armure des philosophies de notre temps, voilà une lucarne ouverte sur un pressentiment de surnaturel. Et un surnaturel suffisamment diffus pour des interprétations personnelles, capable de séduire aussi ceux qui tiennent les occultistes pour des gens suspects. Car la poésie prime, et Meyrink se garde d'instaurer une religion de plus, las de voir les hommes « se créer des images afin de les adorer, au lieu de se transformer en ces images mêmes. »

C.L.

BILAL
MÉMOIRES D'OUTRE-ESPACE

ED. DARGAUD
48 P. - 18 F

Non seulement Enki Bilal dessine bien, mais en plus il possède un sens des couleurs qui fait défaut à pas mal de ses confrères. On avait déjà pu le constater en dévorant les albums de la série *Légendes d'aujourd'hui* qu'il réalise à partir des inimitables scénarios de Pierre Christin et qui comptent parmi les grandes réussites de la bande dessinée française de ces dernières années. On peut aujourd'hui le vérifier avec *Mémoires d'outre-espace*. Rien que pour la qualité du graphisme — à mi-chemin entre Moebius et Solé — et l'étrange luminosité des planches, on n'hésite pas à se plonger dans ce recueil de huit nouvelles de science-fiction précédemment publiées dans *Pilote*.

Quand il signe à la fois texte et dessins, Bilal quitte volontiers le réalisme fantastique à la Christin pour s'envoler vers les univers imaginaires. Ses récits, tous plus abracadabrants les uns que les autres, jonglent avec les stéréotypes qui font la panoplie du parfait amateur de mondes cosmiques. Non sans humour — noir — ni même sans poésie. Des extraterrestres bleus, verts, roses, au physique d'iguanes libidineux ou de membres du « Club Mickey » (voir la couverture) y cotoient des robots sophistiqués et des soldats astronautes engoncés dans leur uniforme très Troisième Reich. Et dans cette galerie de personnages bizarres, on ne s'étonne pas de découvrir, au détour d'une page, un Giscard d'Estaing, « Président-ordre de l'empire terrien », ou un Kissinger, ambassadeur inter-galactique. C'est que les clins d'œil ne manquent pas dans ces histoires qui rappellent parfois les bandes de la célèbre revue américaine *Creepy* (*Ultime négociation* ou *La mort d'Orlaon*) ou se donnent des airs de « esseffe » politico-social. Témoins *Drame colonial* et *Drame colonial (bis)*, les deux meilleures nouvelles qui confrontent les habitants paisibles et innocents de lointaines planètes à la frénésie destructrice et à l'imbécillité conquérante de nos semblables.

F.L

ESSAIS
DOCUMENTS

MISÈRE
DE LA LITTÉRATURE

ED. BOURGOIS
COLL.
PREMIÈRE LIVRAISON
108 P. - 40 F

Titre provocateur d'un livre qui ouvre une collection dirigée par des écrivains qui se disent « fous de la littérature », livre qui rassemble une série de très beaux textes se démarquant précisément de cette misère de la littérature. Misère d'une époque qui ne se croit plus concernée par le livre. Oui, la littérature s'est confinée dans le romanesque, le descriptif, s'est réduit au seul travail sur la langue et autres avatars. Mais, là, il se passe autre chose. Et avant tout l'éclatement des catégories littéraires (ces textes sont inclassables), pour en arriver à cette question essentielle qui reste celle de l'écriture. Qu'est-ce qui lie les écrivains ici réunis? Maurice Blanchot d'abord qui, lui-même, rend hommage à Mallarmé (« Il n'est d'explosion qu'un livre ») qu'il cite pour commencer son texte et pour dire que « le livre n'est pas le rassemblement laborieux d'une totalité enfin obtenue, mais a pour être l'éclatement bruyant, silencieux... ».

Dans *Misère de la littérature*, la soi-disant étanchéité théorie/fiction s'avère absurde. S'y articule une littérature qui pense et c'est de cette manière-là que les auteurs que nous pouvons y lire s'écartent de ceux qui s'instituent

de « l'avant-garde ». En prenant le risque de la biographie comme élément constitutif de la littérature. « Je doute de la pensée, je doute que ce que nous appelons pensée existe en tant que telle : j'y vois une forme, DES FORMES qui nous dissimulent un trou qui n'a pas de fond, où nous ne pouvons donc pas chuter, où nous flottons. » (Mathieu Bénézet)

Et, plus loin, dans un magnifique texte de Jean-Louis Schefer cette interrogation : « Qui est donc celui qui ne choisit pas? » à propos du corps qui écrit et de son inscription dans l'histoire.

Ou encore, dans cette *Lettre (ceci est une lettre)* dans laquelle Philippe Lacoue-Labarthe s'adresse, à propos de l'autobiographie : « Et que pourrait-il rester d'autre que cette secondaire cette prolifération de l'insignifiance stéréotypée (les petits désirs d'éternité, « le misérable tas de secrets » affiché sous couvert d'écrire (sur) l'écriture,... les « si vous saviez ce que j'ai souffert dans mon corps »...) ...Mais je pressens une autre nécessité. »

Autant de textes qui inscrivent le développement de la pensée avec tout ce qu'elle doit à la poésie, cette dernière étant sûrement ce qui résiste le mieux à l'enfermament de la littérature.

C.W.

L'ACTUALITE (A SUIVRE)

REVUES

L'HISTOIRE
MENSUEL
112 P. - 15 F.

A la différence d'autres publications inspirées par Clio, cette nouvelle revue n'offre point le détail des aventures et mésaventures des grands du passé, ni la vie des bâtards illustres, ni des récits militaro-épiques à la gloire des corps d'élite des guerres mondiales ou coloniales. On y trouve, par contre, un foisonnement d'articles où les données les plus récentes de la science historique sont explorées tous azimuts dans une écriture débarrassée des scories universitaires.

Dans le premier numéro, l'histoire des mentalités est évidemment à l'honneur avec (entre autres) une étude sur *la femme au Moyen Age* due à Georges Duby et une vue synthétique sur *la contraception autrefois* par Philippe Ariès.

Les profonds bouleversements intervenus ces dernières années dans les domaines de la recherche préhistorique trouvent leur écho dans deux articles : *les premiers australiens, les premiers outils humains*. L'étude des minorités est aussi en bonne place, qu'on y écrive sur les Camisards, les anciens combattants ou les Auvergnats de Paris.

L'histoire se veut aussi une revue d'actualité avec une évocation du 13 mai 1958 (par René Rémond), une approche des fêtes traditionnels du joli mois de mai dans la culture populaire française, un article sur le cinéma de mai 1968 et, dans le numéro 2, la victoire de la gauche (il y a cent ans ...).

Revue de bibliothèque, bien illustrée, très dense (124 pages), *l'Histoire* présente chaque mois plus de 25 articles (dont 6 d'environ 8 pages chacun) qui permettent enfin à la recherche historique d'avoir l'ambition de toucher un large public.

P.M.

POESIE

KENNETH WHITE
DÉRIVES
ED.
LES LETTRES NOUVELLES
224 P. - 45 F

Dérives nous livre les lieux que Kenneth White a parcourus (Londres, l'Ecosse — dont il est originaire —, Amsterdam, Anvers, Barcelone, Marseille, Tunis) et à partir desquels s'élabore la poésie. Certains de ces courts textes de prose — pour la plupart déjà parus dans les revues — développent d'ailleurs ce lien de manière évidente puisqu'ils recèlent quelques poèmes.

On y trouve de beaux passages articulant climats et couleurs. Des images qui, en soi, font poème. On y découvre aussi l'admiration de Kenneth White pour Joyce, Yeats, Stevenson, Thomas de Quincey, ou son intérêt pour Raftery (barde irlandais) puisque les dérives du poète le mènent aux lieux que ses prédécesseurs continuent d' « habiter ».

DENIS ROCHE
NOTRE ANTEFIXE
ED. FLAMMARION
COLL. TEXTES
152 P. - 45 F

Les livres de Denis Roche, l'un après l'autre, saccagent sauvagement quelques-unes des dernières illusions qui font encore écrire (c'est-à-dire réécrire pour la millième fois les mêmes âneries d'académisme sophistiqué) et consécutivement quelques-unes des dernières illusions qui font encore survivre ceux qui écrivent dans des interprétations dépassées du monde. Dans la très belle préface à *Notre Antéfixe*, il pose une question qui n'a l'air de rien : pourquoi fait-on semblant de ne pas voir l'influence grandissante de ces arts, dits mineurs parce qu'ils ne sont pas encore momifiés dans les musées, que sont la photo ou la bande dessinée (« sur quoi, dit Roche, il faudra bien aussi s'expliquer un jour ») sur nos habitudes encrassées d'écriture? *Notre Antéfixe*, c'est ça, la traversée d'un texte parfaitement «éveillé » par la « planche contacts » toujours recommencée.

Au passage, tombent donc quelques illusions. L'illusion de la profondeur qui nous fait sonder du vide sans voir que c'est perpétuellement en surface que ça se joue. Ou encore l'illusion des illusions (l'illusion originaire si je puis dire) l'illusion du monde comme illusion, à savoir le mythe platonicien de la caverne, base et racine pourrie de nos bavardages spontanés sur les arts. Que peut ce mythe face à l'appartion du révélateur souverain des surfaces du monde et du monde comme surface, l'appareil photographique qui ne cesse de rencherir sur les surfaces?

Devenir un photographe de la littérature, saisir les vies au soixantième de seconde, « piquer, par milliers de piqûres successives, par dizaines de milliers de piqûres rapides et de durées semblables, la réalité des choses et des gens », devenir face à la culture écrouée un « indien » bondissant harnaché de machines à mitrailler la vie, à voler à leur mouvement pompeux et lent l'instantané de chacun de vos gestes, la grimace suspendue qui allait accoucher une parole, à capter tout ce qui vous échappe. Oui, tout ce qui échappe de vous mais qui n'échappe pas du tout au Polaroïd, au Zeiss Icarex ou au Leica M3. Bref, inventer cet art inouï, absolument moderne, de *l'instantané* : c'est ce que après *Louve Basse*, Roche cherche avec ses étranges « antéfixes », avec ses « Dépôts de technique et de savoir », où, page après page, se déroulent des textes méchamment coupés par la « justif. » de la machine à écrire au beau milieu d'un mot, en plein élan d'une période, là où ça allait se poursuivre et mentir en inventant une cohérence. Travail qui ne paraîtra gratuit qu'aux sots, puisqu'il s'agit de faire de la « photolittérature », c'est-à-dire de *cadrer*.

Le cliché non plus n'en dit pas plus ni pas moins quand il vous métamorphose au vol, quand il vous cloue au mur du temps par le clic-clac de sa petite mort mécanique. Ainsi Denis Roche, dans ses « Dépôts de technique et de savoir » *in progress*, capte-t-il sur sa machine à écrire Hermès 3000 de multiples bribes d'écrits hétérogènes, phrases volées à des livres, des journaux intimes ou des prospectus publicitaires, cris cadrés rigoureusement, expulsés du contexte qui leur donnait sens, et jetés dans le creuset d'un « chant général » où fourmillent les hommes et leurs décors changeants. Dire le monde comme un concert de surface chatoyant décentré, l'assumer comme accumulation forcenée de détails privés de finalité aussi bien que d'origine, voilà l'acte provocant de Denis Roche, son travail scandaleux pour nous autres, animaux de mémoire et de but, toujours prêts à fuir dans des mensonges de continuité qui dénient la mort en nous. De belles photos, autoportraits au déclencheur à retardement, accompagnent cette percée décisive, témoignent pour ce travail de la ligne brisée, contre les rêves de totalité dans le discours, contre les fantasmes d'identité maîtrisable.

Provocation, certes, et qui nous met face à l'évidence que, comme dit Roche, « le ralenti n'existe pas » : le ralenti, c'est-à-dire notre phrasé ampoulé d'oraisons funèbres. Et qu'il ne reste à la littérature pour doubler le monde, pour le répéter sublimé, que les instantanés saccadés qui disent qu'à chaque instant la langue meurt, renaît, indéfiniment.

Ph. M.

A voyager ainsi où est-ce que vais? Nulle part. Je traverse bien des lieux de l'esprit, péniblement quelquefois, pour n'aller le part. Nulle part, c'est difficile, mais j'y arriverai un jour. Nulle part, c'est partout, c'est soi ».

Cette pêche aux images qu'entreprend l'auteur n'est pas exempte de l'humour qu'on lui connaît. Mais, à travers la solitude ou les rencontres de hasard, les villes grises ou blanches, aube ou la nuit, ce qui reste le plus émouvant, c'est le développement des modalités d'une vie d'écriture : « La recherche d'un lieu de concentration, voilà le but de toutes ces errances, de tous ces écrits; voyager et écrire forment un processus indivisible, car je ne fais pas grand cas d'une pensée d'où le corps est absent ».

On peut regretter que l'auteur se laisse aller à certains lieux communs (les marginaux et leur petit trafic d'herbe, ou encore *la* rencontre avec la femme ravissante) et que certains de ces textes soient bien loin de l'intensité des poèmes de Kenneth White n'empêche que pour les admirateurs du poète — et il y a de quoi — ces *Dérives* apportent un élément complémentaire à l'approche de son œuvre

C.W.

ROMAN POLICIER

RAYMOND WERMELINGER

SOYEZ DONC MAÇON

NOUVELLES ÉDITIONS BAUDINIÈRE

190 P. - 38 F

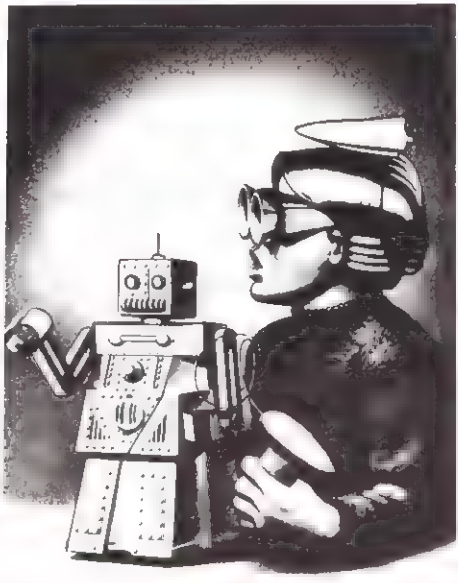
Y a-t-il vraiment des choses avec lesquelles on ne puisse pas plaisanter?... Certes, Frédéric Dard en écrivant ses San Antonio, argotifiant au maximum et grossissant aussi énormément les situations que la silhouette de Bérurier décontractait à sa façon le roman policier... Là, Vermelinger, attaquant un roman noir, s'attaque au problème du roman noir. A vouloir y mettre toutes les traditions : des flics, truands et boîtes de nuits style Chandler ou Chase avec détectives (privés)

« de choc », genre Nestor Burma, flanqués de journaleux avides d'informations, en ajoutant (pour faire bon poids) des suspects et disparus vénusiens ou altairiens (mais oui!), on n'est plus le bon élève, ni le fan acharné, on devient un mec qui remet carrément en question le truc en question.. Et c'est une expérience qui valait le coup d'être tentée.. Oh! ce n'est pas que cette histoire (au titre au second degré et non dénué d'humour lui non plus) manque de cadavres, ni même de l'énigme du meurtre en pièce fermée, ni de superbes clientes un peu faux-jetonnes, ni de secrétaires pas mal non plus et au passé pas vraiment très clair!.. mais ce qui y est le plus palpitant, le plus distrayant et, en quelque sorte, le plus irrévérencieux c'est le dialogue entre le/les récit(s) que mène par à-coups (écrivain neveu de l'oncle qui connaît l'éditeur et ce dernier qui lui écrit après chaque chapitre ce qu'il en pense, tandis que le chapitre suivant tient compte de ces remarques à sa façon, en les détournant ou en les prenant (parfois trop) au pied de la lettre...

Ce livre est-il vraiment aussi « démoniaque » que C. Klotz l'annonce dans la préface? Toujours est-il que sa façon d'être mené par recoupements et tâtonnements est tout à fait passionnante et « moderne ». Finalement, elle éclipse les intrigues policières de base qui donnent corps à l'ensemble. Et le lecteur curieux (comme il se doit), y trouve son compte...

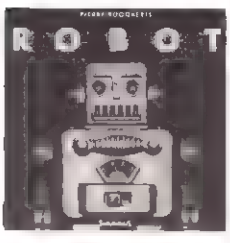
M.C.M.

(A SUIVRE) L'ACTUALITE



SIENCE FICTION

PIERRE BOOGAERTS
ROBOT
ED. FUTUROPOLIS
300 P. - 48 F



«doles clinquantes raidies dans leurs boulons, lointains descendants des têtes de mort translucides préco ombiennes avec leurs organes dégénérés, regards grillagés, lance-lasers et dents de métal découpé, ils sont les fétiches d'un monde qui se croit sans fétiches. Le très bel album de Futuropolis, *Robot*, aligne près de trois cents reproductions de ces jouets qui captèrent les rêves de plusieurs générations d'enfants avant d'être soudain rejetés dans les oubliettes, au moment de la « conquête de la lune », puis instantanément exhumés par les collectionneurs.

A feuilleter ce livre, à retrouver, page après page, les silhouettes obsédantes de ces androïdes-modèles réduits multicolores, trapus, rablés, avec leurs pupilles d'étoiles mortelles, casqués parfois et équipés de cornes dorées comme des samouraïs, leurs viscères programmés tendus vers l'appel mystérieux d'autres planètes, on a l'impression inquiétante de traverser un temple d'idoles primitives dévorantes. A peine vaincu, coiffé de l'ombre atomique mortelle d'Hiroshima, le Japon (la plupart de ces jouets y ont été fabriqués) renvoyait à l'Occident qui croyait l'avoir écrasé ces petits fantômes mécaniques revenus de la nuit des hantises humaines et rhabillés en mutants de cinéma.

L'âge qui a accouché les robots, le siècle dont les enfants ont joué avec ces poupées terribles, a eu besoin de retrouver l'âpre et sauvage amour matriciel et phallique qui lui manquait depuis la supposée mort des religions. Le XXe siècle a réinventé son origine naturelle-maternelle, il l'a *fabriquée* — et, l'ayant fabriquée, il lui a fallu immédiatement dépasser cette fabrication, issue de sa technique, en réinventant en même temps ce recours métaphysique suprême : la révolte des robots.

La forêt de fétiches électroniques de *Robot* fait penser aussi à la table de travail de Freud encombrée de statuettes de divinités envahissant son espace vital au moment où il pensait détruire l'un après l'autre tous les mythes. Nous savons, au fond, que ces « golems » miniatures ont toujours existé, qu'ils ont le pouvoir, de toute éternité, qu'ils possèdent la formule magique. Mais le sadisme des dieux, c'est de se cacher ou de faire semblant d'être inanimés ou morts, pour nous obliger à répéter éternellement les mêmes gestes d'exorcisme. Sur les étagères des collectionneurs, les robots abandonnés par les enfants n'ont pas fini de hanter les adultes.

Ph. M.

PHILIPPE DRUILLET
GAIL
ÉDITÉ PAR L'AUTEUR
64 P. - 35 F

Abandonnant les facéties en noir et blanc de Vuzz, Druillet revient à son héros-mol idéal (Lone Sloane aux yeux de braise) celui qui mène des combats désespérés à forces inégales se terminant par de surprenantes victoires qui, pour être tapageuses, n'en sont pas moins ambiguës...

Ici, tout est disproportionné : les forces démentes en présence, les planètes monstrueuses, les galaxies qui basculent dans les galaxies, les forteresses, les enfers, les interminables hordes de figurants anonymes et identiques qui s'étalent comme des fourmis au bagne des mondes, Sainte-Marie des Anges...

A la recherche romanesque d'une Euridyce-Nicole, défiant les forces de la mort jusqu'à les exterminer et faire éclater les mondes de chaos en une île de paix tout aussi improbable Druillet a ressorti son arsenal des grands jours, ses trompettes de Jéricho des « confédérations qui s'entre-déchirent » et l'écho sanglant des agissements des « peuples fous des bordures extérieures »... Dans une narration pas vraiment « rationnellement » claire, mais poétiquement dramatique qui atteint son point culminant au moment où « dans tout l'univers, le serpent du chaos tord ses anneaux » et où l'on peut craindre le pire ou le meilleur dans ces mondes énormes et surpeuplés car ...« si l'équilibre se rompt, la mort même mourra », le souffle redevient manifestement épique. Gail, (du nom de la planète de guerre), c'est la sortie à tâtons des enfers et de « *la nuit* » — dans un fracas de galaxies entrechoquées et sous le feu nourri des imprécations et des malédictions des puissances obscures — de ce Sloane-Druillet qui avait mystérieusement « perdu la mémoire » et dont « un choc terrible avait éteint le regard ».

M.C.M.

JACQUES STERNBERG
MAI 86
ED. ALBIN MICHEL
252 P. - 39 F

Jacques Sternberg s'est toujours voulu en marge de tout : de la littérature, du cinéma et surtout de la science-fiction. Pourtant, ces derniers mois, plusieurs de ses livres ont été réédités en poche, *Futurs sans avenir* (Le Livre de Poche) et *La sortie est au fond de l'espace* (Denoël) Si tous les gens qui détestent la SF faisaient autant de volumes, où irions-nous?

Car *Mai 86* est, lui aussi, un livre de science-fiction, à part entière. La scène se passe vingt ans dans l'avenir, la société y est bien différente, on trouve des inventions bizarres comme ce fruit universel, le *vétour*, et même les sempiternels extra-terrestres. Tous les ingrédients majeurs de la SF. Avec, en plus, et c'est ça l'important, une vision politique de cette littérature : Sternberg comme beaucoup d'écrivains contemporains, abandonne les étoiles pour s'intéresser à notre pauvre monde. Les problèmes, en effet, ce n'est pas ce qui manque dans le monde que Sternberg radiographie

En écrivant son journal de Mai 86, en grande partie autobiographique, Sternberg a toujours présent à l'esprit la vie quotidienne de 1978, et, bien sûr, celle de 68, qu'il célèbre à sa manière, en gueulant 68, pour lui, fut une révolution du bavardage. En 86, c'est autre chose, tout le contraire, même. On ne cause plus, on ne se lance pas dans des discours enflammés, on agit. On sabote les usines, les bagnoles,

les supermarchés. On abandonne son poste et on brûle ses factures. La politique des partis n'intéresse plus personne, au profit de la vraie politique, celle de tout le monde, la vôtre, la mienne. Celle des gens qui, enfin, se prennent en charge. Et contrairement aux autres fois — le narrateur lui-même n'en revient pas, sceptique de nature comme un Jacques Sternberg — ça marche. Le monde capitaliste s'arrête, et quelque chose d'autre naît.

Entre ces deux moments historiques, Sternberg crache toute sa haine, explose, rue dans les brancards : la première moitié de son roman est d'une extrême violence.

A cause de cette colère, Sternberg ne peut pas vraiment être optimiste. On pensait que, pour une fois, il s'était essayé à une utopie positive. Mais non : les dernières pages du livre remettent tout en question. On croyait le vieux monde définitivement mort, et voilà que quelques milliers d'extra-terrestres, dans des fusées qui se transforment en bateaux à voile, viennent foutre la pagaille, et pousser les hommes à se jeter, de nouveau, dans les bras de leurs chefs.

Tout est près de recommencer, à cause de quelques petits hommes verts (enfin, ceux-là sont blancs) belliqueux. Sternberg retrouve là — et c'est finalement assez gênant — ce qu'on croyait moribond dans la SF actuelle : l'étranger agressif. C'est de l'humour, d'accord, un clin d'œil, d'accord... Mais quand même! Un livre noir, donc; d'un pessimisme absolu. Et pourtant, un livre d'amour aussi. Le narrateur aime profondément sa compagne, Brise. Et la mer, son autre passion.

Mai 86 ne pouvait pas mieux célébrer mai 68. Au milieu d'un déluge d'essais et d'analyses qui tous plongent dans le passé pour ne plus voir le présent, Sternberg, lui, préfère laisser parler l'imaginaire. En 68, les murs avaient la parole. C'est rassurant de rencontrer, de temps en temps, des livres qui l'ont aussi.

B.B.

ALEX RAYMOND
FLASH GORDON
(TOME IV)
ED. S.E.R.G.
112 P. 95 F

Résumé des très nombreux épisodes précédents : depuis le 7 janvier 1934, date de la parution de la première planche de ses aventures, Flash Gordon (alias Guy l'Éclair pour ses groupies français) joue les infatigables défenseurs de la liberté sur la planète Mongo, fiancé de sa pulpeuse et dévouée fiancée Dale Arden et du brillant professeur Zarkov.

« Au prix de mille efforts, surmontant mille obstacles et difficultés », il parvient à renverser la dictature de l'impitoyable empereur Ming. Mais, tandis qu'on proclame « la République de Mongo, fondée sur les principes de liberté et de justice pour tous », le professeur Zarkov capte d'étranges nouvelles en provenance de la terre : « le monde libre » est menacé par une terrifiante force d'invasion, « l'Épée rouge ». Le sang de Flash ne fait qu'un tour : « Il n'y aura pas de paix pour moi tant que les hommes ne seront pas libres », déclare-t-il, décidant ses compagnons à reprendre le chemin de la mère patrie...

Délaissant un moment le péril jaune à la sauce Mongo, c'est

donc sur un intermède terrien que s'ouvre ce quatrième album de la réédition de cette classique saga « médiévalo-science-fictionniste » dont on a à peu près tout dit du contenu idéologique et politique. Ce n'est pas par hasard qu'Alex Raymond ramène Flash Gordon à la maison. On est en juin 1941 quand il boucle cet épisode et la guerre fait rage en Europe. Pressentant six mois à l'avance Pearl Harbour et le prochain engagement des États-Unis, il lance son personnage dans la lutte contre le fascisme bientôt suivi par la plupart des autres auteurs de bande dessinée américaine. Il n'y a pourtant pas qu'Hitler et Mussolini qui se profilent derrière les « bandits de l'Épée rouge », mais aussi Staline qui n'est pas encore le puissant allié des années 1943-45. Si les ennemis du « monde libre » por-

présence du futur

une autre manière d'aimer le roman

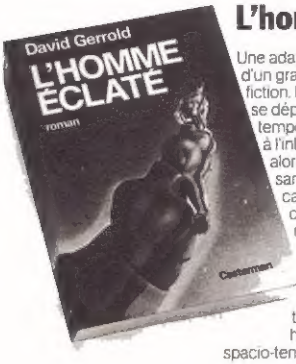
250 TITRES

les plus grands auteurs français et étrangers

de Jean-Pierre Andrevon à Stefan Wul, d'Isaac Asimov à Roger Zelazny

denoël

David Gerrold



L'homme éclaté.

Une adaptation fascinante d'un grand thème de la science-fiction. Danny, l'homme éclaté, se déplace dans l'univers temporel tout en se multipliant à l'infini. Il rencontre alors ses doubles dans une sarabande déconcertante, car à travers ses doubles, c'est lui-même qu'il rencontre. Ecrit par un virtuose américain, David Gerrold, "L'homme éclaté" laisse loin derrière toutes les autres histoires de voyages spacio-temporels. 188 pages. 39 F.

Collection Autres temps, autres mondes.

casterman

POUR SUIVRE, ABONNEZ-VOUS

ABONNEMENT

Je souscris un abonnement d un an (11 numéros)

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Localité :

Profession : Date de naissance : (facultatif)

Je joins le règlement (cochez la case correspondante)

France et Union postale française	100 FF
Benelux	700 FB
Canada et U.S.A.	$ 26.95
autres pays	140 FF

Bulletin et règlement à adresser :

* Pour tous pays sauf Benelux, Canada et U.S.A. :
66, rue Bonaparte - 75006 Paris - France

* Pour le Benelux :
28, rue des Sœurs Noires - 75000 Tournai - Belgique
Compte bancaire Bruxelles Lambert 375.0990 120.23

* Pour le Canada et les U.S.A. :
PERIODICA, 7045 avenue du Parc. h3n 1X8 Montréal - Canada

tent des uniformes à la mode de Munich, ils se saluent en levant le poing et leurs noms ont souvent une curieuse consonnance slave (l'amiral Krogof).

Comme toujours menée à coups d'habiles rebondissements, cette histoire reste plus intéressante par sa signification que par son environnement réaliste qui nous fait regretter les pérégrinations exotiques de Flash Gordon sur Mongo. Inutile pourtant de s'inquiéter. Une fois la flotte de « l'Épée rouge » anéantie, grâce aux armes perfectionnées ramenées de ses voyages, Flash, toujours en compagnie de Dale et Zarkov, reprend la route de l'étrange planète, histoire de faire provision de « radium »... Et comme chacun sait, il n'y a pas que des méchants qui l'attendent là-bas, mais aussi d'hollywoodiennes princesses perverses dont Alex Raymond avait le secret... Vivement le tome V !

F.L.

FRANÇOISE D'EAUBONNE
LES BERGÈRES DE L'APOCALYPSE
ED. SIMOEN
411 P. - 49 F

Les vieux amateurs de SF se souviennent peut-être que l'une des premières collections spécialisées dans ce genre s'était éteinte sur un roman de Françoise d'Eaubonne : *Rêve de feu*, un space-opéra baroque qui laissait à penser que la SF française avait enfin trouvé une femme écrivain à la mesure de ses ambitions.

La disparition du *Rayon Fantastique* nous laissa sur notre faim. Il fallut attendre plusieurs années pour un retour, hélas éphémère, de Françoise d'Eaubonne dans la SF, avec *Le satellite de l'Amande* (Ed. des femmes) qui ne reçut pas un accueil très chaleureux. Puis, de nouveau, le silence. Voici enfin aujourd'hui 400 pages bien remplies, un énorme pavé : nous n'avons pas attendu pour rien.

Les bergères de l'apocalypse est de ces livres qu'on ne peut pas oublier parce qu'ils durent longtemps, parce qu'ils nous entraînent plusieurs jours durant, dans un monde *autre*. Autre ? Ce n'est pas si sûr. Car Françoise d'Eaubonne conçoit la SF comme littérature d'idées. Délassante, bien sûr, libératrice aussi (elle dit elle-même qu'elle a mis tous ses fantasmes dans ce roman), mais surtout profondément en prise sur notre réalité. Voici en effet une épopée qui nous entraîne à la fin du XXIe siècle, mais qui, pourtant, nous fait penser à ce qui se passe tous les jours autour de nous. Les femmes battues, les femmes violées, exploitées, rabaissées, on en rencontre partout. C'est maintenant, Françoise d'Eaubonne, depuis longtemps, se bat avec elles. Elle a été aux origines du M.L.F. et de presque tous ces mouvements de femmes qui ont fait du bruit dans les média. Elle nous donne ici, sur un mode moins militant, mais tout aussi enflammé, une espèce de long poème en prose qui célèbre la revanche des femmes. Une certaine Ariane, un jour, a entrepris de faire l'histoire de cette nouvelle civilisation, *Anima*, dirigée par des femmes. Elle raconte, souvent dans le désordre, comment les multinationales aux mains des mâles ont pillé notre planète. Et comment, pour arrêter ce carnage, les femmes ont pris peu à peu conscience de leur force. Ariane raconte en détail, avec beaucoup d'enthousiasme, cette grande marche sanglante qu'elles ont entreprise et qui les a menées à un monde neuf, sans hommes — on les appelle maintenant, pour les rabaisser à leur tour, les *fécondateurs*. Un monde où elles se débrouillent très bien toutes seules, dans le plaisir, dans l'enfantement (par " clonage "), dans la culture. Les hommes ont d'abord été parqués dans des réserves, puis ont été exterminés, purement et simplement.

Longtemps après, Ariane s'interroge : et c'est là que ce livre prend tout son sens. Un génocide, même pour de bonnes raisons, reste un génocide. Quelque chose d'odieux. Et cette épopée s'achève dans le doute et la douleur.

Pour Françoise d'Eaubonne la révolution féministe est indissociable d'une autre révolution, l'écologique. La dernière partie de son livre propose des solutions concrètes, à la manière de l'utopie classique, pour s'en sortir sans le nucléaire (qu'elle hait) et sans marée noire. Françoise d'Eaubonne a d'ailleurs publié, en même temps que *Les Bergères* un essai qui en précise la portée : *Ecologie/Féminisme, révolution ou mutation* (Éd. ATP).

B.B.

La nouvelle revue

L'histoire

N° 3

en vente le 6 juillet

Sommaire :

Maria Daraki :
Les cyniques grecs.

Michel de Bouard :
Guillaume le Conquérant.

Michelle Perrot :
La fin des vagabonds.

Catherine Coquery-Vidrovitch :
Le pillage de l'Afrique équatoriale.

Michel Vovelle :
La mort et l'Au-delà dans la bande dessinée.

Jean-Louis Rieupeyrout :
Les cent jours de La Rochelle.

Pierre Chaunu : L'analyse historique du présent.

L'HISTOIRE vous offre une histoire sans frontières... Sans frontières dans l'espace : l'Amérique précolombienne ou la Chine des Ming trouveront place au même titre que les sujets d'histoire française ou européenne. Sans frontières dans le temps : l'histoire commence avec les premiers hommes. Et elle se continue aujourd'hui sous nos yeux... De l'archéologie à l'ethnologie, L'HISTOIRE est ouverte à toutes les disciplines...

112 pages illustrées en noir et en couleur format 20 x 28 cm

EDITIONS DU SEUIL/LA RECHERCHE LE N° 15 F (EN VENTE PARTOUT)

H 16

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT

(Valable jusqu'au 31/7/78)

Un an : 120 F (au lieu de **165 F***)

Etranger, 1 an : 150 FF * Prix de vente au numéro

Je souscris un abonnement d'un an (11 n°s), à partir du n° ....., au prix spécial de 120 F (ttc) au lieu de 165 F *

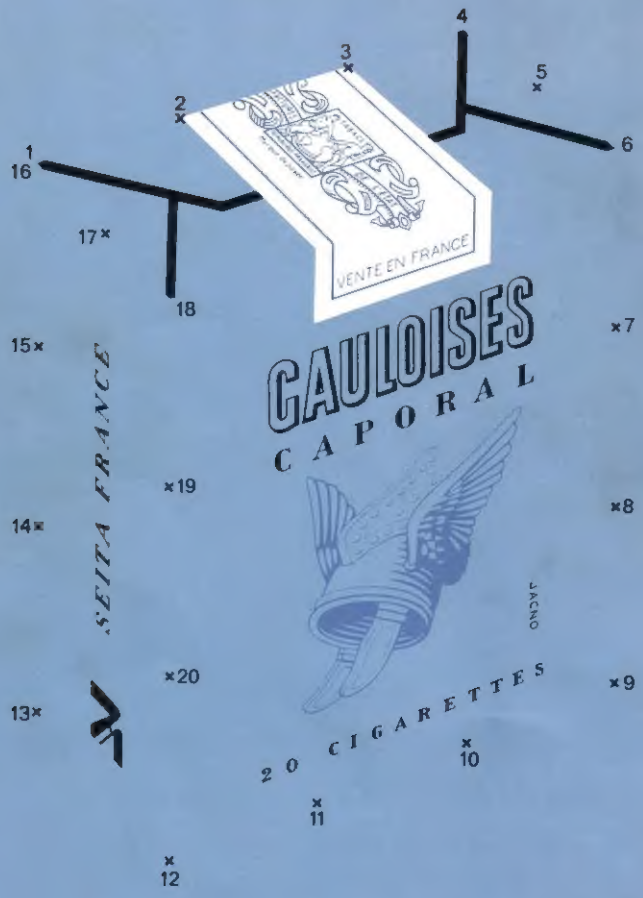
Nom _____ Profession _____

Adresse _____

_____ code postal

Je règle par ☐ chèque bancaire ci-joint ☐ chèque postal (3 volets) ci-joint ☐ mandat ci-joint à l'ordre de L'HISTOIRE

A retourner, accompagné de votre règlement, à L'HISTOIRE, 57, rue de Seine - 75006 Paris


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
VENTE EN FRANCE
GAULOISES
CAPORAL
20 CIGARETTES
SEITA FRANCE
JACNO